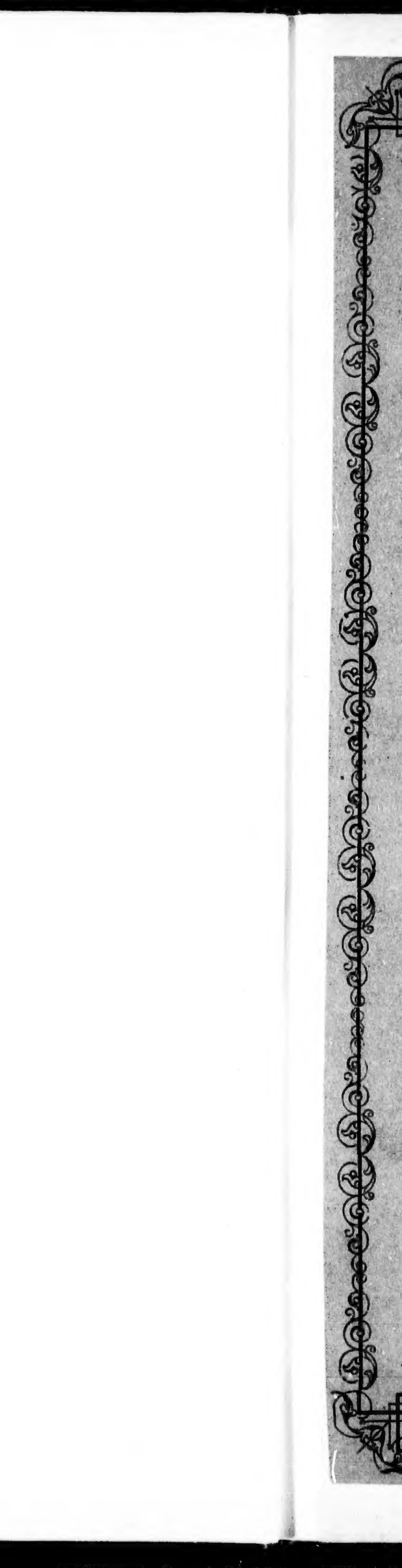




# JUGEMENT ERRONÉ

DE

## M. ERNEST RENAN

SUR LES

# LANGUES SAUVAGES

PAR

L'AUTEUR DES *ETUDES PHILOLOGIQUES.*

(L'abbé Cuoq)

---

DEUXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE.

---

> Il serait à désirer que nous eussions une connaissance approfondie des langues sauvages.—COMTE DE MAISTRE, *Soirées de St. Pétersbourg.*

---

MONTRÉAL

DAWSON BROTHERS,
55 GRANDE RUE ST. JACQUES, 55.

J. B. ROLLAND & FILS,
12 & 14, RUE ST. VINCENT, 12 & 14.

1870.

# JUGEMENT ERRONÉ

DE

## M. ERNEST RENAN

SUR LES

# LANGUES SAUVAGES

PAR

L'AUTEUR DES *ETUDES PHILOLOGIQUES.*

---

DEUXIÈME EDITION ENTIÈREMENT REFONDUE.

---

> Il serait à désirer que nous eussions une connaissance approfondie des langues sauvages.—COMTE DE MAISTRE, *Soirées de St. Pétersbourg.*

MONTRÉAL

DAWSON BROTHERS,
55, GRANDE RUE ST. JACQUES, 55.

J. B. ROLLAND & FILS,
12 & 14, RUE ST. VINCENT, 12 & 14.

1869.

K. M. D. 8.

Ki minin, ki pakitinamon,

N. N. M. K.

O. S. N. H.

8akonion, 8akon8enniioste,

I. O. K. K.

## AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas sans quelque répugnance que nous nous sommes résolu de revenir encore à la charge sur une question si mal jugée par M. Renan. Mais nous avons cru devoir céder enfin aux instances réitérées qui nous ont été faites de publier une nouvelle édition de la brochure de 1864. Sauf le titre qu'on nous a conseillé de conserver, c'est un travail entièrement neuf. Destiné à faire suite à notre essai de 1866,* le nouvel opuscule offrira, dans un petit nombre de pages, outre une réfutation plus ample des contempteurs des langues américaines, la réponse à plusieurs questions qui nous ont été adressées, soit de vive voix soit par écrit, tant sur la langue iroquoise que sur la langue algonquine.

---

* Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique.

## CHAPITRE PREMIER.

**Linguistique Americaine.—Son Importance au point de vue ethnographique comme au point de vue philologique.**

Pour quiconque n'aperçoit dans les grands faits rapportés par la Genèse, que des mythes et des symboles, il est tout naturel de s'imaginer que les sauvages du Nouveau-Monde sont autochtones, et partant, n'ont aucun lien de parenté avec les autres familles du genre humain. C'est en effet ce qu'ont cru et ce que croient encore, ces ultra-rationalistes qui ont osé traiter de fables et de pures rêveries la descendance des hommes d'un premier couple, et la sortie de plusieurs langues de la Tour de Babel. Selon eux, entre la race des Peaux-Rouges et les races civilisées, il y a toujours eu un abîme ; selon eux aussi, doit exister un abîme non moins profond entre les langues de races si différentes et si étrangères les unes aux autres. Aussi sont-ils persuadés qu'il serait superflu et même absurde de vouloir établir entre les idiomes américains et ceux de l'Ancien-Monde, le moindre rapprochement. Persuasion des plus funestes, même pour cette science de la philologie dont ils sont si fiers et dont ils se croient presque les fondateurs. Pauvres aveugles, qui trébuchent dès leurs premiers pas dans la carrière, pour n'avoir pas pris en main le flambeau de la Foi, et qui, par leur fol orgueil, arrêtent eux-mêmes les progrès de leur science favorite et compromettent son avenir.

Bien différents ont été et dans leurs pensées et dans leurs écrits les éminents linguistes dont j'ai à citer ici les précieux témoignages en faveur de la thèse, objet de ce chapitre.

C'est d'abord M. Le Hir,† qui, dans son article *Des langues*

---

(†) M. l'Abbé Arthur-Marie Le Hir, né à Morlaix, département du Finistère, le 5 décembre 1811, décédé à Paris, le 13 janvier 1868. La compagnie de St. Sulpice a éprouvé en sa personne une perte irréparable. Il faut lire dans les *Etudes religieuses*, l'article nécrologique qu'a consacré à la mémoire vénérée de son

*américaines*, après avoir signalé plusieurs analogies entre l'algonquin et diverses langues tant aryennes que sémitiques, conclut par ces paroles qui ne peuvent manquer d'avoir de l'écho dans le monde savant :

" Jusqu'à la preuve du contraire, il reste probable à mes yeux que des émigrants européens ont, dès une époque très-reculée,—et bien avant le Xe siècle où des Irlandais abordèrent au Groënland,—contribué pour leur part à peupler l'Amérique, en se mêlant toutefois à d'autres races ; et que, malgré leur petit nombre, ils ont laissé dans les langues ultra-atlantiques une impression encore visible de leur passage. Ce serait dans la race de Gomer, dans la postérité de ses trois fils Ascenez, Riphath et Togorma, c'est-à-dire parmi les Germains, les Celtes et les Arméniens, qu'il faudrait chercher la souche de cette émigration lointaine et si complètement oubliée."*

---

ancien maître, le R. P. Toulemont, de la Compagnie de Jésus, ainsi que les pages non moins éloquentes d'un autre de ses justes admirateurs, dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, tom xix. de la collection. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le vénérable défunt, ne trouveront rien d'exagéré dans les éloges qui lui sont décernés de toute part. Pendant plus de trente années qu'il a été au grand séminaire de Paris, professant tour-à-tour le dogme, la morale, l'écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, le droit canonique et les langues orientales, on a eu lieu d'admirer sa science vraiment prodigieuse et son intelligence hors ligne dont l'éclat était encore rehaussé par une humilité qui ne se rencontre que dans les Saints. " Pour moi, a dit de M. Le Hir, un homme éminent, pour moi, en l'entendant dis- "courir sur certains passages de la Bible, en lisant les trop rares écrits qu'il a " publiés, je me suis souvent surpris à me dire : il y a ici plus que du talent, plus " que de la science. J'ai cru voir une assistance spéciale du Saint-Esprit. Je ne " m'explique pas autrement ce don merveilleux qui lui permettait de pénétrer " dans les points les plus obscurs de la Sainte Ecriture et de les faire briller " d'un éclat extraordinaire à tous les yeux."

Citons encore un témoignage, celui de M. Renan, témoignage que personne ne saurait récuser. " Permettez-moi, Messieurs, d'associer dans nos regrets " un savant qui, par sa modestie et le caractère religieux de sa vie, ne fut connu " que d'un petit nombre. J'ai pu, mieux que personne, connaître le mérite de " M. l'abbé Le Hir, l'ayant eu pour maître en hébreu et en syriaque. C'était " un homme de la plus haute vertu, joignant des dispositions rares pour " l'érudition à un savoir grammatical des plus étendus."—(JOURNAL ASIATIQUE, *juillet-août* 1868, p. 19.

* Etudes Bibliques, par M. l'abbé Le Hir, avec introduction et sommaires par M. l'abbé Grandvaux. 2 vol. in-8. Paris, Joseph Albanel, 15, rue de Tournon, 15.

Ecoutons maintenant comment s'exprime sur l'origine des Américains, un membre illustre de la Société de Linguistique de Paris, M. le Comte de Charencey :

....“ Nous serions porté à croire que l'Amérique a été peuplée par le côté de l'Atlantique à une époque où l'Europe Occidentale était encore occupée par des peuples de race ibérienne. Voici quelles seraient les raisons sur lesquelles nous pensons pouvoir nous appuyer :

1o. Les langues américaines n'ont pas d'affinité sensible avec celles de l'Extrême-Orient ; elles en ont, au contraire, beaucoup avec le Basque actuel, du moins sous le rapport grammatical.

2o. Les dialectes canadiens sont de tous les idiomes américains, ceux qui présentent le plus de ces affinités. De là, la conclusion naturelle que les peuples qui les parlent se sont moins éloignés que les autres du foyer primitif de dispersion, et qu'ainsi les rives du Saint-Laurent pourraient bien jouer le même rôle, dans l'histoire de la race cuivrée, que la Bactriane dans celle des peuples Aryens.”

Telles sont les conclusions que tire l'éminent linguiste à la fin du 2e fascicule de son intéressant ouvrage : *la langue Basque et les idiomes de l'Oural ;** et il confirme encore ses conclusions dans un nouvel écrit non moins intéressant, où, après avoir étudié parallèlement le Basque et l'Algonquin, il ne craint pas de s'exprimer en ces termes :

....“ L'opinion plus généralement admise qui fait descendre soit en totalité, soit en partie, les Américains de colons asiatiques, nous semble difficilement soutenable. Les idiomes américains n'ont offert jusqu'à ce jour que de bien faibles analogies avec ceux de l'Extrême-Orient, tandis que leur génie grammatical les rapproche singulièrement de l'Eskuara. D'un autre côté, l'affinité surprenante qu'au point de vue philologique, nous présentent les races du Nouveau-Monde, est un indice bien puissant en faveur de leur unité originelle. On conçoit qu'un peuple conquérant et civilisé comme les Romains, ait pu imposer sa langue à la plupart des

* Mortagne, Daupeley Frères, Place d'Armes, 1866.

nations de l'Occident ; mais on ne s'expliquerait point qu'un tel phénomène ait pu se produire au sein de tribus ennemies, isolées et presque sans contact les unes avec les autres. Si l'influence de la civilisation aztèque n'a pas été assez puissante pour faire disparaître la multitude de dialectes en vigueur sur le plateau de l'Anahuac, comment veut-on que des peuplades grossières et ignorantes aient propagé leurs idiomes chez d'autres peuplades de race asiatique, et effacé ainsi tous les vestiges d'une colonisation venue de l'Orient ? Si donc les idiomes américains se rattachent à un groupe unique, c'est que les nations chez lesquelles ils sont parlés, ont, elles aussi, une commune origine. D'ailleurs, les colons asiatiques n'auraient-ils pas amené avec eux leur système graphique, l'usage de certains animaux domestiques ?"

"Mais, dira-t-on, ils venaient de la Sibérie, ont passé par le détroit de Behring et étaient à peu près aussi barbares que les indigènes ! Remarquons d'abord, qu'il n'existe qu'une seule population commune aux deux continents, ce sont les Tchouktchis pêcheurs, lesquels sont Esquimaux par la langue, leur type physique et leur manière de vivre. On ne doit pas les confondre avec les Tchouktchis nomades, qui possèdent des troupeaux de rennes comme les autres races de la Sibérie, et se rattachent d'ailleurs par leur langage à la souche touranienne. Les races de l'Amérique, au contraire, n'ont jamais su domestiquer le renne. L'ethnographie nous apprend donc que ce sont les Américains qui ont passé en Asie, non les Asiatiques en Amérique.*

Dans un quatrième ouvrage, l'infatigable écrivain revient encore sur le même sujet. "Les idiomes du Nouveau-Monde, dit-il, n'ont été encore que peu étudiés au point de vue de la philologie comparée. Cette branche de la linguistique ne paraît pas cependant devoir être, moins que les autres, féconde en résultats. Nous ne pouvons, en effet, espérer soulever le voile qui cache les origines américaines, et déterminer les affinités qui peuvent exister entre les dialectes des deux continents, qu'après avoir établi les

* Des affinités de la langue basque avec les idiomes du Nouveau-Monde.—Caen, Leblanc-Hardel, 1867.

rapports qui unissent les unes aux autres les diverses langues américaines, et soumis ces dernières à un système de classification rigoureux."*

On le voit assez par ses nombreux travaux, les recherches de M. de Charencey s'étendent déjà à toutes les langues du Nouveau-Continent ; mais son œuvre de prédilection semble être l'étude approfondie des rapports de la langue basque avec les langues de famille *algique,* c'est-à-dire l'Algonquin et ses congénères, à cause des affinités et plus nombreuses et plus intimes qu'il y découvre. " Cela, dit-il, est un fait important à signaler : ce sont précisément les deux groupes de langues parlées sur les côtes de l'Atlantique qui paraissent se rapprocher le plus l'un de l'autre."

De tout ce qui précède, on peut tirer les deux conclusions suivantes :

1o. Puisqu'une très-légère connaissance des langues sauvages a pu jeter du jour dans des questions jusque-là très obscures, que n'a-t-on pas lieu d'attendre d'une étude plus approfondie et d'une connaissance plus parfaite ?

2o. Puisque le Basque offre une si grande affinité avec les idiomes algiques, que chaque missionnaire du Canada parlant quelqu'un de ces idiomes, tels que le Montagnais, le Cris, l'Abénaquis, le Micmac, etc., fasse pour ces idiomes, ce que je fais pour l'Algonquin, tous ces divers travaux sur les langues algiques s'adjoignant aux travaux des Vasconisants illustres qu'a produits notre époque,† il en résultera, on n'en saurait douter, de nouvelles et vives lumières pour l'avancement de la philologie comparée, et alors ne manqueront pas de se révéler encore des *faits d'une importance majeure, dans la question de l'unité de race humaine,* pour employer ici l'expression du savant et si regretté M. Le Hir.

---

* Le pronom personnel dans les idiomes de la famille Tapachulane-Haustèque. Caen, Le Blanc-Hardel, 1868.

† M. de Charencey cite, parmi les plus éminents : S. A. I. le Prince L. Napoléon Bonaparte, M. l'abbé Inchauspe, M. d'Abbadie, M. le Capitaine Duvoisin, etc.

## CHAPITRE II.

### Les Langues Americaines comparees aux Langues Semitiques et aux Langues Indo-Europeennes.

"Du seul examen de ces langues, a dit un célèbre écrivain de ce siècle, il résulte que des peuples, surnommés par nous *Sauvages*, étaient fort avancés dans cette civilisation qui tient à la combinaison des idées."

Il y a bien loin de cette opinion à celle que M. Renan a émise en ces termes : " On n'a pas un seul exemple d'une " peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. Il " faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé " l'état sauvage, et ont porté en elles-mêmes, dès le commen- " cement, le germe des progrès futurs. Leur langue n'était- " elle pas, à elle seule, un signe de noblesse et comme une " première philosophie ? Imaginer une race sauvage parlant " une langue sémitique ou indo-européenne, est une fiction " contradictoire à laquelle refusera de se prêter toute person- " ne initiée aux lois de la philologie comparée, et à la théorie " générale de l'esprit humain."—*(Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.)*

Que dirait M. Renan, si on lui montrait, non pas seulement UNE, mais PLUSIEURS races sauvages parlant une langue au moins aussi noble et aussi philosophique que n'importe quelle langue sémitique ou indo-européenne ? En présence d'un tel phénomène, changerait-il de sentiment, ou bien, parce qu'il est *initié aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain*, persisterait-il à ne voir là qu'*une fiction contradictoire ?*

Je ne sais si je m'abuse ; mais j'aime à croire que M. Renan lui-même, pour peu qu'il daigne étudier les langues sauvages d'Amérique, ne manquera pas d'y trouver ce qu'il admire si fort dans celles des races civilisées, et ce qu'il appelle *un signe de noblesse et comme une première philosophie.* Frappé de la prodigieuse fécondité de ces langues, frappé

surtout de leur caractère *psychologique* plutôt que *sensitif*, il rendra gloire à Dieu qui seul a pu en être l'auteur, et il se demandera à lui-même, si les diverses nations qui les parlent ne porteraient pas, elles aussi, en elles-mêmes, *le germe des progrès futurs ;* s'il est bien certain qu'un peuple sauvage l'a toujours été, et le sera toujours; s'il est nécessairement sauvage et ne peut cesser de l'être ; et si une nation civilisée ne pourrait pas tomber dans la barbarie et dans l'état sauvage.

La linguistique doit donc ici servir de guide à l'ethnographie, plutôt que l'ethnographie à la linguistique. Du moins, faudrait-il bien se donner de garde de se laisser influencer par des apparences. défavorables, et s'imaginer à la vue des débris misérables d'un peuple, que son état a dû être toujours le même, et qu'il n'est nullement besoin de l'interroger sur son histoire, ni même de lui demander son nom.

Que M. Renan veuille bien ne pas se rebuter au premier abord de ce peuple en lambeaux, qu'il daigne s'approcher de ces hordes errant dans les forêts, qu'il consente à interroger ces hommes des bois, et en les entendant parler, il ne tardera pas à reconnaître qu'il s'est trop avancé en disant :

" Quant aux races inférieures de l'Afrique, de l'Océanie, du Nouveau-Monde, et à celles qui précédèrent presque partout sur le sol, l'arrivée des races de l'Asie centrale, un abîme les sépare des grandes familles dont nous venons de parler."

Ces *grandes familles* dont M. Renan a parlé sont, non pas seulement les Sémites et les Aryens, mais encore les Chamites, les Coushites et les Chinois, qui d'après lui, sont des races civilisées dans le sens matériel.

Or, il ne faut pas perdre de vue que M. Renan fait toujours marcher de pair la langue avec le peuple qui la parle. Voilà donc nos langues américaines placées par lui au plus bas degré de l'échelle, au-dessous même de la langue chinoise ; ce qui, certes, n'est pas peu dire. Car il est évident que le Chinois n'a pas les sympathies philologiques de M. Renan. "Permis, nous dit-il, aux Chamites et aux Coushites d'avoir aussi leur *berceau dans l'Imaüs*, et d'y élaborer leur idiome,

mais la Chine restera *en dehors de la grande famille Asiatico-Européenne.* Ici, en effet, ce sont de tout autres catégories intellectuelles ; tandis que l'Aryen et le Sémitique, malgré leurs diversités, accusent une manière analogue de résoudre le problème du langage, le Chinois prend les choses sur un autre pied. Il n'a de commun avec les autres langues de l'Europe et de l'Asie qu'une seule chose, le but à atteindre. Ce but, qui est l'expression de la pensée, il l'atteint *sans grammaire.*"

Force lui est de s'en passer, si réellement il n'en a pas. Mais, il faut l'avouer, c'est un grand défaut dans une langue d'être privée d'un système grammatical, et de se voir réduite à recourir, pour l'expression de la pensée, à *des moyens complètement différents.* Un semblable inconvénient n'existe pas dans les langues d'Amérique, et déjà sous ce rapport, elles s'élèvent au-dessus du Chinois et rien ne les empêche plus d'aller *se grouper autour d'un berceau unique,* et de se rattacher à *la grande famille Asiatico-Européenne ;* elles ont droit de prendre rang parmi *les langues grammaticales.*

Mais quel est le rang qu'on devra leur assigner ? Je réponds avec assurance qu'elles méritent un rang distingué parmi les plus belles. Le parallèle suivant démontrera si je me trompe.

A la page 18 de l'ouvrage déjà cité, l'auteur dépeint le caractère propre des langues sémitiques. " L'abstraction leur est inconnue, dit-il, la métaphysique impossible." Il faudra donc déjà que les langues sémitiques baissent pavillon devant les langues sauvages d'Amérique, et que M. Renan se rétracte dès le début ; car ce qui, d'après lui, manque aux langues sémitiques, il est incontestable que les deux principales langues de l'Amérique du Nord n'en sont pas dépourvues. En effet, ces deux langues possèdent *une syntaxe assez compliquée,* peuvent *varier leur construction,* ont presque toutes *ces conjonctions qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates.* Mais s'il en est ainsi, M. Renan devra avouer que les idiomes d'Amérique ne sont pas impropres aux sujets philosophiques.

Il ajoute : " Les langues sémitiques sont peu précises et ne disent les choses qu'à peu près. Leurs formules n'ont pas cette exactitude, qui chez nous, ne laisse point de place à l'équivoque. Quand on cherche à traduire dans nos langues européennes, où CHAQUE MOT N'A QU'UN SENS, (est-ce bien vrai ?) les plus anciens monuments de la poësie hébraïque, on éprouve le besoin de s'adresser des questions, et de faire une foule de distinctions auxquelles l'auteur ne pensait point, mais auxquelles le mécanisme de nos idiomes nous force de songer." Si M. Renan s'était adonné à l'étude des langues d'Amérique, il pourrait remarquer lui-même qu'il en est tout autrement de ces langues ; leurs termes ont ordinairement un sens tellement précis que l'amphibologie y est beaucoup plus rare que dans nos langues d'Europe, les plus claires et les moins sujettes à l'équivoque.

Poursuivons notre parallèle :

" La conjugaison qui se prête avec une merveilleuse flexibilité à peindre les relations extérieures des idées, est tout-à-fait incapable d'en exprimer les relations métaphysiques, faute de temps et de modes bien caractérisés. Par les formes diverses d'une même racine verbale à laquelle sera, je suppose, attachée l'idée de *grandeur,* l'hébreu pourra exprimer toutes ces nuances : *être grand, se faire grand, s'agrandir, rendre grand, déclarer grand, être rendu grand,* etc., et il ne saura dire avec exactitude s'il s'agit du présent ou de l'avenir, d'une vérité conditionnelle ou subordonnée." L'Américain le saura dire avec exactitude. Il y a abondance et surabondance de temps et de modes dans les langues d'Amérique. Des modes Aryens, il ne leur manque que le mode vague et indéterminé de l'infinitif, et elles y suppléent avantageusement par d'autres, inconnus aux langues aryennes et sémitiques.*

Quant aux relations extérieures des idées, la conjugaison américaine se prête à les peindre avec une flexibilité plus merveilleuse encore que ne fait la conjugaison sémitique.

Continuons : " Le Nom n'a que peu de flexions."

---

* Voy. ETUD. PHILOL. p. 50, etc., et p. 102, etc.

Le Nom américain en a un très grand nombre, beaucoup plus que n'importe quelle langue indo-européenne. Et il ne faudrait pas se figurer que ces flexions ne sont autre chose que des monosyllabes parasites, s'agglutinant soit au commencement, soit à la fin des mots. Ce sont de véritables flexions comme dans le latin, le grec, le basque et l'allemand. C'est ce qu'ont démontré abondamment les principes de grammaire algonquine et iroquoise renfermés dans les *Etudes philologiques.** 

M. Renan ajoute: "Les autres Particules constituent moins une classe de mots à part qu'un certain emploi du Substantif privé de toute signification déterminée et réduit à un rôle purement abstrait."

Il n'en est pas ainsi des langues parlées par les races dites par M. Renan races inférieures du Nouveau-Monde. Les Pronoms, les Adjectifs, les Adverbes, les Conjonctions, les Interjections forment autant de classes à part, ainsi que dans les langues indo-européennes.†

Afin de n'être pas trop long, passons vite à la page 22 :

" On peut dire que les langues aryennes, comparées aux " langues sémitiques, sont les langues de l'abstraction et de " la métaphysique, comparées à celles du réalisme et de la " sensualité." Nous ne croyons pas qu'on puisse le dire; nous pensons, au contraire, qu'il y a similitude parfaite, entre les unes et les autres de ces langues. Mais M. Renan, qui croit pouvoir le dire, devra dire aussi que les langues américaines tiennent à la fois des langues aryennes et des langues sémitiques, mais beaucoup plus des premières que des secondes; car, d'un côté, elles se font remarquer par *leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés.* A tous ces égards, l'algonquin et l'iroquois laissent bien loin derrière eux le grec et l'allemand eux-mêmes. C'est à peine s'ils leur sont inférieurs pour ce qui regarde *cet admirable secret de l'inversion qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux.* D'où il résulte que

---

* Voy. *ibidem*, p. 68, etc., p. 111, etc.

† Voy. ETUD. PHIL. *passim.*

nos idiomes sauvages peuvent, tout aussi bien que les langues aryennes, NOUS TRANSPORTER TOUT D'ABORD EN PLEIN IDEALISME, ET NOUS FAIRE ENVISAGER LA CREATION DE LA PAROLE COMME UN FAIT ESSENTIELLEMENT TRANSCENDENTAL !!!

D'un autre côté, en parcourant la série des racines américaines, nous en trouvons un certain nombre qui sont empruntées à l'imitation de la nature, avec cette énorme différence, toute à l'avantage des idiomes d'Amérique, que les racines sémitiques offrent toujours, d'après M. Renan, un premier sens matériel, appliqué par des transitions plus ou moins immédiates, aux choses intellectuelles, tandis que les racines américaines, désignant des objets de l'ordre métaphysique, n'ont actuellement qu'une seule acception, qu'un seul sens, l'acception intellectuelle, le sens psychologique. Ainsi, quand il s'agira d'exprimer un sentiment de l'âme, les Américains ne seront pas obligés comme les Sémites, d'avoir recours au mouvement organique qui d'ordinaire en est le signe. S'ils peuvent exprimer comme en hébreu, l'idée par exemple de *colère*, de plusieurs manières également pittoresques et toutes empruntées à des faits physiologiques, ils peuvent aussi exprimer cette idée, et plus communément ils l'expriment par un terme auquel il serait difficile d'assigner actuellement un premier sens matériel.

Je dis, *actuellement*, car dans toutes les langues sans exception, les termes métaphysiques ont d'ordinaire leur origine dans quelque fait physiologique, ou sont empruntés à l'imitation de la nature, et conséquemment, n'ont été appliqués aux choses intellectuelles que par des transitions plus ou moins immédiates. Ici s'applique, dans toute sa force, le fameux axiome de l'Ecole d'Aristote : NIHIL EST IN INTELLECTU QUOD PRIUS NON FUERIT IN SENSU. Eh! l'exemple lui-même que cite M. Renan, le mot COLERE, n'a-t-il pas une origine sensuelle, ne tient-il pas sa raison d'être d'un fait physiologique ?

## CHAPITRE III.

### RICHESSE DES LANGUES AMERICAINES.

M. Renan admet que les langues sauvages sont riches, mais il a sa manière d'expliquer comment elles le sont.

" Les linguistes ont été surpris, dit-il, de trouver dans les langues réputées barbares, une richesse de formes à laquelle atteignent à peine les langues cultivées, (*dites plutôt:* A LAQUELLE SONT LOIN D'ATTEINDRE....) Rien de plus vrai, pourvu que l'on accorde que cette variété, c'est l'indétermination même (*pour mon compte, je ne ferai jamais une semblable concession.*) Les langues qu'on peut appeler primitives, sont riches, parce qu'elles sont sans limites. (SANS LIMITES ? *oh! oh!*) Chaque individu a le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie. (*M. Renan fait bien de dire* PRESQUE, *le mot* PRESQUE *empêche de mentir*). Mille formes superflues se sont produites, (*exagération sur exagération*) et elles subsistent jusqu'à ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer. C'est un arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien retranché, et qui étend ses rameaux capricieusement et au hasard. L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera toute négative, elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination s'exercera sur les formes inutiles; les superfétations seront bannies; la langue sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie."* M. Renan déploie ici une brillante imagination, son style est beau, clair et poétique tout ensemble. Seulement, il est fâcheux qu'il n'y ait à peu près rien de vrai dans toute cette tirade.

" Les hébraïsants, observe encore le même philologue, se sont demandé si la langue hébraïque était une langue riche ou pauvre, et ils ont diversement répondu, en donnant chacun d'assez bonnes preuves en faveur de leur opinion. Toutes les langues, en effet, sont riches dans l'ordre d'idées qui leur est

---

* Hist. gen. et Syst. comp. des lang. sem., p. 100.

familier; seulement cet ordre d'idées est plus ou moins étendu ou restreint. L'hébreu, malgré le petit nombre de monuments qui nous en restent, peut sembler, à quelques égards, une langue d'une grande richesse. Dans le cercle d'idées où se mouvait l'esprit des Juifs, leur langue était aussi riche qu'aucune autre; car, si les racines hébraïques sont en petit nombre, (environ cinq cents) elles ont l'avantage d'être d'une extrême fécondité. Il semble que les Sémites aient visé à l'économie des radicaux, et aspiré à tirer de chacun d'eux, au moyen de la dérivation, tout ce qu'il pouvait contenir."

Des observations qui précèdent, quelques-unes peuvent, jusqu'à un certain point, s'appliquer aux langues américaines. Mais je dirai à l'avantage de celles-ci, qu'elles sont plus riches en radicaux que les langues sémitiques, et leurs radicaux plus féconds. Outre ces deux immenses avantages, les langues d'Amérique possèdent au plus haut degré, la faculté de produire des mots composés. Aussi est-il bien rare qu'elles aient recours à des emprunts, comme ont fait et font encore tous les jours nos langues académiques. Elles trouvent abondamment dans leur propre fond, tout ce qui est nécessaire à la pensée; elles ne sont pas mendiantes comme les nôtres.

"La langue la plus philosophique, a fort bien remarqué M. de Maistre, est celle dont la philosophie s'est le moins mêlée. Il manque deux petites choses à la philosophie pour créer des mots: l'intelligence qui les invente et la puissance qui les fait adopter. Voit-elle un objet nouveau? elle feuillette ses dictionnaires pour trouver un mot antique ou étranger et presque toujours même, elle réussit mal. Voyez cette foule de mots nouveaux empruntés du grec depuis vingt ans; presque tous sont pris ou formés à contresens." *

Ce n'est pas ainsi que procèdent les Sauvages, quand il leur faut trouver un terme pour désigner un objet qu'ils voient pour la première fois; sans chercher longtemps, ils tombent juste sur le mot qui convient le mieux.

* Soirées de St. Pétersbourg.

M. de Bonald distingue avec raison la richesse d'une langue d'avec son abondance ; il fait consister l'une dans la régularité de la syntaxe, et l'autre dans l'étendue du vocabulaire. J'oserai réclamer en faveur des langues d'Amérique, à la fois et la *richesse* et *l'abondance*, au sens qu'attache à ces mots l'illustre philosophe dont voici les paroles :

" La richesse d'une langue consiste dans la parfaite correspondance des constructions grammaticales aux opérations de l'esprit ou plutôt à la nature des choses; dans la propriété des termes ou la parfaite correspondance des mots aux idées ; dans la clarté obligée de ses phrases ; dans l'harmonie de ses sons; dans l'euphonie de la prononciation ; dans la facilité qu'elle offre à l'écrivain pour exprimer les grandes choses avec simplicité, les plus petites avec noblesse, les plus obscures avec lucidité, les moins chastes avec décence, et tout avec concision."

Tout cela s'applique aux idiomes américains, du moins aux *deux mères-langues de l'Amérique du Nord*, comme parle M. de Châteaubriand, c'est-à-dire, l'iroquois et l'algonquin dont il est ici principalement question. Ces deux langues sont donc riches. Ce n'est pas tout : à la *richesse* elles joignent *l'abondance.*

En effet, " l'abondance d'une langue, continue M. de Bonald, consiste dans le grand nombre de ses mots, et la faculté indéfinie d'en composer de nouveaux. Les mots nombreux sont en quelque sorte la petite monnaie du langage. Toutes les langues, comme tous les esprits, ont le même fond d'idées ; mais toutes, si l'on me permet cette expression, ne les *détaillent* pas également. Le nombre des mots est donc abondance, quelquefois luxe, jamais richesse. J'en citerai au hasard deux exemples, l'un pris dans les expressions d'objets physiques, l'autre dans les expressions morales. *Siège* exprime généralement en français, tout meuble sur lequel on s'asseoie. Les mots *fauteuil, cabriolet, sofa, ottomane, bergère, tête-à-tête* et mille autres, sont pour ainsi dire la monnaie du mot SIEGE. *Pensée* exprime généralement les opérations de l'esprit, et ce mot se change en *appréhension, compréhension, perception, conception,* et autres qui prouvent plutôt le

luxe de l'esprit que ses progrès, comme les mots *fauteuil*, *canapé*, et les autres que j'ai cités, prouvent bien plus le luxe des arts que les besoins réels de l'homme. On peut remarquer que la haute poësie qui parle le langage le plus noble et le plus relevé, n'emploie guère que les expressions premières et générales. Quand Auguste dit à Cinna : PRENDS UN SIEGE, CINNA, il s'exprimerait d'une manière tout-à-fait ridicule, s'il lui disait : *Cinna, prends un fauteuil.* * L'éloquence emploie le mot *pensée* et n'a garde de se servir des mots *perception*, *conception*, etc. ; et je fais cette observation pour prouver qu'il y a toujours assez de mots pour la poësie et pour l'éloquence. Ce sont, pour continuer ma comparaison, de grands Seigneurs qui ne manient que de l'or et n'ont jamais de petite monnaie dans leurs poches."

" Une langue est pauvre dans son vocabulaire, dit encore excellemment M. de Bonald, lorsqu'elle a beaucoup de ces mots dont un seul exprime deux ou plusieurs idées différentes ; parce que le premier et même l'unique objet d'une langue étant d'exprimer clairement les pensées, tout ce qui jette de l'obscurité ou de l'incertitude sur la pensée, est un défaut capital dans l'expression, et ne peut servir qu'à faire des jeux de mots et des calembourgs."

" Une langue est riche dans son vocabulaire, lorsqu'elle a un mot propre pour chaque idée différente ou qu'elle n'a pas plus d'idées que de mots, ni de mots que d'idées. Il est vrai qu'un peuple peu avancé dans la civilisation peut manquer de beaucoup d'idées, et par conséquent sa langue de beaucoup de mots ; mais c'est alors le peuple qui est pauvre plutôt que la langue." Ces observations s'appliquent très-bien aux langues d'Amérique.

Qu'il me soit permis de citer encore un passage emprunté aux RECHERCHES PHILOSOPHIQUES et qui convient parfaitement à mon sujet, parce qu'il peut servir de réponse à divers reproches que l'on a cru pouvoir faire aux langues américaines.

" Le vocabulaire s'étend avec les arts et les événements ;

---

* En iroquois, on dirait : *satien*, c'est-à-dire *place-toi*, et en algonquin : *namatapin*, c'est-à-dire *assieds-toi*, SEDE, *καθου*, manière de s'exprimer, sans contredit, plus simple et pour le moins aussi noble que celle du poète français.

la prononciation change avec les mœurs ; l'arrangement des mots plus arbitraire en apparence que tout le reste, se modifie avec le tour d'esprit et le caractère de celui qui parle; mais le fond, l'essence, la constitution du langage restent les mêmes, aussi invariables que la société, la nature et le temps. Ces langues que nous appelons pauvres, s'allongeront avec le temps, des termes que les arts y introduiront; elles s'enrichiront des expressions d'une religion pure et sainte, d'une morale sévère, d'un gouvernement mieux ordonné ; et les hommes qui les parlent, trouveront dans leur idiome la facilité de tout exprimer, comme ils ont dans leur esprit, la capacité de tout comprendre."

# CHAPITRE IV.

## Systeme Phonique et Graphique des Langues Americaines.

Un écrivain de nos jours regrette, avec raison, que les philologues aient reculé lâchement devant les difficultés que présente la linguistique américaine, au lieu d'essayer de les vaincre ; qu'il s'en soit trouvé même qui, ne réussissant pas dans leurs recherches trop hâtives et trop superficielles, aient imité le Renard de La Fontaine, jetant le mépris et l'injure à l'objet qu'ils n'ont pu atteindre ; ou bien, plus souvent encore, qu'ils aient bâti des systèmes plus ou moins ingénieux, mais nullement solides, et qui ne servent qu'à découvrir leur ignorance sur le sujet même de leurs travaux. " Rien pourtant, dit cet écrivain, de plus important pour l'histoire de l'homme que l'étude des langues du Nouveau-Continent. Malheureusement, rien de plus incertain que les données générales sur lesquelles cette étude a reposé jusqu'ici." *

Le même auteur assigne ensuite diverses causes de cette incertitude, et parmi elles, l'imperfection des méthodes de transcription.

Quant *aux méthodes de transcription*, en vérité, je ne vois pas de quel avantage peuvent être les signes nouveaux qu'introduisit, il y a quelques années, M. Hale, pour les langues de l'Amérique du Nord ; au contraire, on conçoit très-bien que son innovation n'ait pas été goûtée, et que la société ethnographique américaine ait publié le vocabulaire de ce philologue en y transcrivant en lettres latines, des sons que ces caractères déjà connus peuvent tout aussi bien représenter que le pouvaient faire d'autres caractères également arbitraires et de fraîche invention. Dira-t-on que les Polonais ont eu tort d'adopter pour leur langue l'alphabet latin ? Ne leur suffit-il pas, et même, ne vaut-il pas mieux que l'alphabet si bizarrement hétérogène que se sont fabriqué les Russes au grand détriment de leur civilisation, aussi bien qu'à celui

---

* Encyclopédie du xix siècle, tom. 26, p. 500.

de la philologie comparée ? A quoi bon, encore, vouloir faire usage des lettres hébraïques, comme quelqu'un en a eu l'idée dans ces derniers temps ? Singulier moyen pour simplifier la lecture et l'écriture, faciliter la prononciation, en un mot, diminuer les difficultés ! Un autre a inventé à la Baie d'Hudson, un système d'écriture qui est capable, à lui seul, de faire des livres Cris, Assiniboines et Machkegons, autant de livres à jamais scellés pour les philologues ; et grâce à cette invention, les langues de l'Extrême-Nord pourront très-bien périr avant que les linguistes d'Europe en sachent le premier mot. *

Pourquoi donc ne pas se servir de nos caractères ? Est-ce parce qu'ils ne suffiraient pas à bien représenter tous les sons américains ? Mais ils suffisent *abondamment,* de telle sorte qu'il n'est pas même besoin du secours d'un maître, ce qui certes, n'a pas lieu pour nos langues d'Europe ; témoins, entr'autres, le *ch* des Allemands, la *jota* et la *zeta* des Espagnols, le *th* des Anglais, et, à l'égard des étrangers, notre *u* et notre *j* français.

Je dis *abondamment :* car, ainsi qu'on l'a vu dans les *Etudes philologiques,* dix-huit de nos caractères suffisent pour peindre tous les sons algonquins, et il n'en faut que douze pour représenter ceux de la langue iroquoise. On n'y fait aucun usage des lettres *q* et *x,* caractères absolument superflus, et que l'académie espagnole a eu grandement raison de retrancher de l'alphabet castillan. Pour le même motif, a été supprimé l'*y,* lettre qui a excité des sentiments bien divers dans l'esprit des grammairiens.

L'importance d'un bon système graphique sera rendu sensible par ce qu'on va lire :

Rien de plus mal fondé que la comparaison établie par un certain auteur, entre les enfants et les peuples aborigènes de l'Amérique. D'après lui, les uns et les autres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de la nature, et ce défaut de capacité ou d'expérience les oblige à réduire leur langage

* Voy. entr'autres ouvrages, celui qui a pour titre : *Portions of the book of common prayer in the language of the Cree Indians, transmuted into the Phonetic syllabic Symbols.* In-8, Londres, Salisbury square, 1856.

à un petit nombre de termes qui peuvent présenter des idées différentes, selon l'objet dont on parle. " Ces termes, ajoute-t-il, sont pour la plupart monosyllabiques, bien rarement emploient-ils des dissyllabes, jamais ils ne vont au-delà."

Il y a dans ces quelques lignes plusieurs graves erreurs; ainsi il est faux que les langues d'Amérique ne possèdent qu'un petit nombre de termes; il est également faux que chacun de ces termes ait plus d'une signification; enfin il n'est pas moins faux que ces termes soient pour la plupart monosyllabiques et n'aillent jamais au-delà de deux syllabes.

Tâchons de découvrir la source d'aussi grossières erreurs. Je crois qu'il ne faut pas la chercher ailleurs que dans les documents on ne peut plus inexacts et fautifs de certains soi-disant savants de divers pays, notamment des Etats-Unis d'Amérique. C'est par là que s'explique en particulier le prétendu monosyllabisme des langues américaines. Les écrivains auxquels je fais ici allusion, les uns dans des romans, d'autres dans des livres sérieux, citent tantôt des échantillons de littérature indienne, comme chansons, contes, récits de chasse ou de guerre, etc., tantôt des fragments de traductions de nos Saints Livres, des extraits de livres de prière ou de chant, ou bien encore de simples phrases détachées, ou même seulement des listes de mots, et quelquefois encore des mots isolés, çà et là répandus dans le corps d'un ouvrage. Or, ces auteurs, n'ayant pas même la première teinture des langues dont ils se mêlent de parler, et par conséquent, ignorant le plus souvent où commence et où finit le mot qu'ils ont à transcrire, ont adopté assez communément une méthode bien commode, celle de séparer toutes les syllabes sans exception, laissant à de plus instruits qu'eux, le soin de rejoindre ensuite les syllabes qui n'auraient pas dû être séparées. *

Quelques-uns pourtant parmi ces auteurs, ont pu agir de bonne foi, et croire que chaque syllabe formait réellement un mot, induits en cela en erreur par les sauvages; car c'est ainsi qu'écrivent toujours ceux d'entre les Indiens qui n'ont jamais vu de livres, et assez souvent quelques-uns parmi eux,

* Voir la note ‡ de la p. 17 des *Etud. phil.*

qui ont été élevés dans des colléges. Mais on aura de la peine à concevoir comment des hommes, d'un mérite incontestable d'ailleurs, et qui, poussés par l'amour de la science, se sont astreints à vivre durant un temps considérable au milieu des forêts, seuls parmi les Indiens, comment dis-je, ces savants en tout le reste si estimables, sont, eux aussi, tombés dans l'erreur commune. *

Il est une autre erreur à laquelle n'ont nullement donné lieu les Sauvages soit instruits soit ignorants, mais bien encore les linguistes d'Amérique, et aussi certains touristes et voyageurs européens. C'est l'erreur de ceux qui ont cru que les langues américaines étaient des *langues d'agglutination*. † D'abord, ils ont été frappés d'étonnement à la vue de certains mots surtout, d'une longueur démesurée. Dans de précé dents documents, les mots étaient tous divisés en syllabes; croyant d'après cela, au monosyllabisme de la langue, ils ne voient dans ces grands et longs mots qu'on leur présente maintenant, que de simples aggrégations de monosyllabes, et sont loin de s'imaginer que plusieurs sont absolument indivisibles, et même irréductibles à l'oligosyllabisme, qu'ils ne sont nullement le résultat d'une pure juxta-position, et qu'en

* Il est hors de toute vraisemblance, dans certains cas du moins, qu'il y ait eu hallucination, et il vaut mieux croire que c'est une sorte de parti pris chez certains écrivains d'Amérique, de découper les mots indiens, même les plus connus du vulgaire, et que le vulgaire mieux inspiré a jugé devoir respecter luimême. Ici je fais principalement allusion à l'auteur des *Traditions of* DE-COO-DAH (New-York, Horace Thayer, 18 Beekman street, 1858), et j'ose demander à M. William Pidgeon ce qu'il aurait à blâmer dans un écrivain de Paris qui s'aviserait de composer un livre avec ce titre: *Histoire de* WA-SHING-TON. Est-ce donc plus difficile d'épeler le mot DAKOTA que le mot WASHINGTON? Et puis quelle étrange orthographe: DECOODAH!!! Voy. sur ce mot, la note de la p. 13 des *Etud. phil.*

† La manière inexacte dont trop souvent on a écrit les mots sauvages, a occasionné, au moins dans une certaine mesure, cette dénomination de *langues d'agglutination*, inventée tout exprès, si je ne me trompe, pour distinguer les langues du Nouveau-Continent. Les ministres protestants ont contribué, pour leur bonne part, à accréditer ce faux système, en écrivant par exemple dans leurs traductions de l'Evangile: *Peterdush, Jewsdush*, accolant ridiculement la particule *dac* (C = CH) au mot qu'elle accompagne, mais avec lequel il est tout aussi absurde de la confondre, qu'il le serait de dire en latin d'un seul mot: *Petrusvero, Judæiautem.*

aucun sens on ne peut dire qu'ils ont été construits par voie d'agglutination.

On voit donc clairement quelles suites fâcheuses peut avoir un mauvais système d'écriture ou plutôt de transcription, et quel soin il faut apporter à ne pas séparer ce qui doit être uni, et à ne pas unir ce qui doit être séparé. C'est là un double écueil également dangereux, et qu'il faut éviter avec une égale circonspection. Ne serait-ce pas peut-être, pour n'avoir point su l'éviter qu'on aura donné lieu à quelques philologues impatientés, de caractériser les langues d'Amérique sous le nom *d'idiomes vagues, mobiles, bizarres, incohérents?* Il est donc manifeste qu'elles ne sauraient mériter des épithètes aussi peu flatteuses.

Si maintenant nous voulons les considérer sous le rapport phonique, elles sont encore dignes, à ce point de vue, de l'estime des philologues. Laissons parler M. Le Hir: "Les langues américaines, dit-il, sont riches en voyelles, et en font un usage assez multiplié pour communiquer au discours une sonorité mâle et brillante. Les sons éclatants de l'A et de l'O s'y mêlent aux voyelles plus légères I et E, dans une juste mesure pour produire un harmonieux accord de vigueur et de grâce......" *

* Ce sont ces mêmes langues américaines, que Montaigne avait entendu parler à la cour de Charles IX, et dont il dit dans ses ESSAIS: "C'est vn langvage doulx et qui a le son agréable, retyrant aux terminaisons grecques."

## CHAPITRE V.

### Curieuses Analogies entre les Langues Americaines et les Langues des Races Civilisees.

Une des plus remarquables est sans contredit, celle que présente le *tableau comparé des affixes sémitico-algiques !* * M. Le Hir a trouvé la ressemblance frappante; et il ajoute que j'aurais pu également comparer les pronoms personnels algonquins avec les pronoms égyptiens, aryens et touraniens: "Car, dit-il, dans toutes ces familles de langues, les racines pronominales sont pour la plupart identiques, et il y a là assurément un fait d'une importance majeure dans la question de l'unité de race humaine."

"Au milieu des dissemblances les plus profondes, observe encore ce grand maître de la science, la langue algonquine m'a paru offrir des traits d'affinité remarquable avec les langues indo-européennes, soit dans ses racines, soit surtout dans quelques-unes de ses formes grammaticales."

"Parmi les racines attributives, j'en choisis trois qui doivent tenir au fond même de la langue. Ce sont les trois noms qui désignent L'ESPRIT, L'HOMME et la FEMME.

"ABE, *homme,* rappelle le mot *aba*, homme marié (*vir*), dans l'ancien idiome des Goths. C'est le même mot qui désigne le père ou l'aïeul dans des idiomes appartenant à des familles fort diverses. *Hébr.* ab; *syr.* abba, père; *latin* AVUS, atAVUS, aïeul, bisaïeul; *égyptien* atav, père. On doit savoir que les noms de père et de mère ont servi dans plusieurs langues à désigner l'homme et la femme, ou même dans un sens plus général, le mâle et la femelle. *Fou* et *mou* sont employés en chinois pour marquer la distinction des sexes."

"GA, *mère,* laisse soupçonner une antique parenté avec la racine GNA, *gen* (γίγνομαι, γυνή, gignere, *goth.* qvên, *angl.* queen) des langues aryennes. Il est vrai du reste que les Sémites ont aussi le verbe *qâna*, engendrer, *produire.* La suppression du N radical dans GA rend pourtant cette identité douteuse."

---

* Voy. Etud. Phil., p. 46.

" En voici une qui me paraît certaine. Dans l'algonquin, et dans plusieurs autres langues américaines, MANITO signifie *génie, esprit ;* avec une épithète : le GRAND MANITO, c'est DIEU. Ce mot appartient à une racine extrêmement féconde dans les langues indo-européennes. MANA chez les Indiens, c'est *l'homme, l'être pensant ;* MANA est pour le même peuple un ancien législateur, un fils de Brahma, le premier homme. Le même mot joue un grand rôle dans la mythologie des Perses ; il entre dans le nom d'un des amschaspans ou archanges ; mais il est surtout connu par le nom d'Ahriman, le *génie* mauvais, hostile. *Mann* ou *man* est le terme propre pour désigner l'*homme* dans les langues germaniques. De la même racine découle le latin *mens,* etc. Il est pourtant nécessaire d'observer encore ici que la racine MAN, *penser,* n'est pas exclusivement propre aux langues aryennes. Les Sémites ont le même terme : *mana,* מנה mesurer, supputer."

A ces trois racines algonquines qu'a su si bien retrouver dans les langues aryennes le savant M. Le Hir, on peut en ajouter d'autres qui surprendront peut-être encore davantage, notamment la racine *tang,* exprimant l'action de *toucher* aussi bien en algonquin qu'en latin, *tango,* duquel on peut rapprocher le français *tancer.* Il sera parlé plus au long ci-après, de cette racine *tang,* si féconde dans les langues algiques. Une plus féconde encore, c'est la racine *enim* qui, elle seule, démontrerait que la langue algonquine est pour le moins aussi psychologique que les langues aryennes. En effet, cette racine sert à exprimer toutes les opérations intellectuelles, toutes les dispositions de l'âme, tous les mouvements du cœur, tous les actes soit de l'esprit, soit de la volonté. Elle équivaut à la fois à *l'anima* et à *l'animus* des Latins, au πνευμα des Grecs. Cette même racine ENIM se retrouve sous la forme ANIM avec l'acception du mot grec ανεμος, dans les verbes monopersonnels, pitANIMat, le VENT souffle par ici, ondANIMat, le VENT vient de là. C'est à elle que le fidèle compagnon du chasseur doit son nom d'ANIMAL par excellence, ANIMOC ; et, chose singulière, elle s'emploie encore aussi bien qu'en français, dans le sens injurieux d'ANIMAL ; mais, dans ce cas, on dépouille le mot de son accident OC, et on dit avec le ton particulier que de-

mande la chose ; *anim! chien!* Il est vrai que ce même mot dans sa forme allongée *animoc*, s'emploie aussi comme terme d'injure ; mais alors sa signification est restreinte au sens du mot *canis* de l'Ecriture, dans ce texte : FORIS, CANES ET IMPUDICI.

Un rapprochement bien plus remarquable encore et qui a été signalé dans mes *Etudes philologiques*, * c'est le rôle important que joue, dans les langues algiques, la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, aussi bien que dans plusieurs autres langues tant asiatiques qu'européennes. Ce que je ne comprends pas, c'est la chicane qu'a voulu me faire un savant Rabbin sur le parallèle que j'avais établi entre l'hébreu et l'algonquin :

| *Hébreu.* | | *Algonquin.* | | |
|---|---|---|---|---|
| QATHAL | = | NICI8E | = | il tue. |
| QATHAL-TA | = | KI-NICI8E | = | tu tues. |
| QATHAL-TI | = | NI-NICI8E | = | je tue. |

Je disais, † et je dirai encore, que dans l'une et l'autre langue, la troisième personne ne prend pour elle aucune caractéristique, tandis que les deux autres personnes se font ACCOMPAGNER ou PRECEDER des signes qui les distinguent : -TA, -TI ; KI-, NI-.

Je demanderai maintenant à mon tour au savant Rabbin : Si " l'O de la troisième personne n'est pas employé dans le verbe NICI8E, *occidit*," qu'y a-t-il en cela qui puisse faire la moindre difficulté ? N'est-ce pas, au contraire, précisément, ce qui a lieu en hébreu : QATHAL, et ne devons-nous pas plutôt être saisis d'admiration en voyant la parfaite correspondance qui existe sur ce point entre les deux idiomes ? Car des deux côtés, il y a absence du signe personnel dans le verbe absolu :

QATAL = NICI8E = OCCIDIT,

et pareillement des deux côtés, nous voyons reparaître ce même signe dans le verbe relatif :

qeṭal-O = O-nisan = occidit EUM.

---

* Voy. pp. 60 et seq.

† Voy. JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, (Bas-Canada) Septembre, 1864.

Voilà des analogies frappantes, et je ne doute pas que les philologues n'en découvrent encore de nouvelles dans les pages qui vont suivre.

La langue iroquoise, quoique de prime-abord moins féconde en rapprochements, ne mérite pourtant pas moins de fixer l'attention des linguistes, sous le rapport des analogies. J'en ai signalé quelques-unes dans mon premier ouvrage, celle en particulier qui existe entre les racines pronominales de cette langue et celles des autres langues. Seulement une faute d'impression m'oblige de répéter ici une note que j'avais mise à la page 114. On trouvera écrits en italique les mots omis précédemment.

On voit, disais-je, par ces exemples, en quoi diffère le procédé iroquois du procédé hébraïque. En hébreu, le pronom-régime du verbe se traduit toujours par un postfixe, c'est-à-dire qu'il vient après le verbe; en iroquois, au contraire, il le précède, il est constamment préfixe.

On voit encore par ces exemples, une autre différence entre les deux idiomes: dans l'idiome sémitique, le préfixe-sujet et le préfixe-régime *ne font que se juxtaposer l'un contre l'autre, sans jamais se confondre, tandis qu'en iroquois, ils* se joignent tellement l'un à l'autre qu'on ne peut les séparer, et même se combinent si bien quelquefois qu'il faut les soumettre à une rude analyse, pour pouvoir les reconnaître; à peu près comme ces substances chimiques qui, réunies deux ensemble, en produisent une troisième, laquelle paraît au premier coup d'œil, n'avoir aucun rapport avec les deux premières. Les Vasconisants reconnaîtront facilement que l'iroquois peut tenir tête ici à la langue de la Biscaye.

Enfin on voit et on verra encore mieux par le tableau complet des Relations, * qu'assez souvent arrive en iroquois ce qui jamais n'arrive en hébreu, savoir l'interposition des signes du sujet et du régime. Ici le français imite à la fois l'iroquois et l'hébreu, mais chacun sous des rapports différents: il imite l'iroquois dans le placement de ses pronoms personnels lesquels sont toujours préfixes: *il* me, *r*ak; *tu* me, *t*ak, etc. Mais d'un autre côté, les préfixes français

---

* *V. in opere citato, pp.* 115 *et seqq.*

diffèrent de leurs correspondants iroquois, en ce que le pronom-sujet reste toujours bien distinct du pronom-régime, ne se confondant jamais l'un avec l'autre, et chacun d'eux gardant exactement sa place naturelle ; et c'est en quoi l'on peut dire que le français imite l'hébreu ; car personne n'ignore que les affixes hébraïques ni ne s'amalgament entre eux ni ne s'interposent.

## CHAPITRE VI.

### Caractere des Langues Americaines.

"Un caractère commun à toutes les langues américaines, a dit avec raison M. Le Hir, est d'être extrêmement synthétiques. De là, ces mots interminables, qui sont en réalité fort brefs, si l'on tient compte de tout ce qu'ils expriment. Pour étudier ces mots et les analyser, il ne suffit pas de dégager le thème ou radical des flexions qui le modifient, et déterminent son emploi dans la phrase, il faut analyser le thème lui-même qui est souvent composé ou dérivé, et quelquefois composé et dérivé tout ensemble."

On trouvera ci-après la manière de composer les mots et de les décomposer soit en iroquois soit en algonquin; on aura lieu de remarquer que certains mots peuvent se composer, pour ainsi dire, à l'infini; que deux ou trois, purs ou accidentés, se réunissent quelquefois en un seul, tantôt au moyen de voyelles unitives ou de consonnes transitives, tantôt sans aucun ciment ni trait-d'union; que cette composition des mots n'est pas toujours une simple juxtaposition, comme cela se voit d'ordinaire dans les langues indo-européennes, mais qu'elle se fait assez souvent par voie d'intro-susception. Ainsi, par exemple, au lieu de dire en algonquin: ni sakina o TA8AKang, je le tiens par son OREILLE, on ouvrira le verbe SAKINA, *tenir avec la main*, pour y introduire la racine TA8AK dépouillé, dès lors de son signe personnel O aussi bien que du locatif ANG, et on dira plus brièvement et plus élégamment: ni sakiTA8AK*e*na; on se contente d'intercaler une voyelle unitive *e*.

De même encore en iroquois, il sera à la fois plus court et plus élégant de dire d'un seul mot composé: 8*ak*8ista*ien*, *sa*8ista*ien*, *ro*8ista*ien*, *j'ai* de l'argent, *tu as* de l'argent, *il a* de l'argent, que de séparer comme en français, le nom du verbe, 8*akien* o8ista, *saien* o8ista, *roien* o8ista. On voit ici qu'en se composant, le mot O8ISTA a perdu sa lettre initiale *o*. Il faut conclure de là que cette lettre est purement

servile; mais de ce que le mot a conservé sa voyelle finale *a*, on ne doit pas conclure que cette dernière lettre fait partie essentielle du radical, car elle disparait dans d'autres compositions, v. g. ka8istiio, beau métal, bon argent, ka8isto8anen, grosse cloche. Le véritable thème ou radical est donc 8*ist.*

J'ai affirmé que nos deux grandes langues du Nouveau Monde étaient très claires, très précises, exprimant avec facilité non-seulement les relations extérieures des idées, mais encore leurs relations métaphysiques. C'est ce qu'ont commencé de démontrer mes premiers chapitres de grammaire, et ce qu'achèvera de faire voir ce que je vais dire sur les verbes iroquois et algonquins.

Quelques philologues n'ont pas goûté *ma conjugaison du nom.* Ils avouent pourtant que c'est une pure chicane sur le mot; que le fait est fort bien exposé dans mon livre, que les langues américaines ne sont pas les seules où ce fait se produise; que l'analyse de ce phénomène n'a rien de bien difficile; qu'au fond dans διδωμι, μι est un génitif, et dans διδομαι, μαι est un datif, et qu'ainsi, il n'est pas étonnant que les mêmes pronoms s'unissent au verbe et au nom.

Personne encore, au moins que je sache, ne m'a blâmé d'avoir appliqué aux pronoms personnels tant français qu'américains, la fameuse distinction entre *pronoms affixes* et *pronoms isolés,* employée si à propos dans les grammaires des langues sémitiques. Mais on m'a blâmé d'avoir voulu traiter à la fois deux sujets pour ainsi dire, incompatibles; et on eût mieux aimé que j'eusse fait deux livres, l'un pour l'algonquin et l'autre ponr l'iroquois. " J'aurais conseillé plutôt " à l'auteur, me dit le vénéré M. Le Hir, de traiter à " part des deux langues sauvages, et de consacrer un " volume à chacune d'elles. Deux idiomes aussi profondé- " ment séparés par le génie grammatical et par le lexique " que le sont celui des Algonquins et celui des Iroquois, ne " sont pas faits pour être étudiés de front; il en résulte plus " de confusion que d'avantages. La nature résistait au plan " que s'était tracé l'auteur, et aussi n'y est-il question de " comparaison que dans les titres."—(*Etud. bibl.* tom. 2, p. 480.)

Rien de plus juste en soi que cette observation ; mais il faut considérer que je n'étais pas tout-à-fait libre de faire autrement, et que mon plan m'était, pour ainsi dire, imposé par les circonstances. En effet, il me fallait réfuter deux américanistes d'un grand renom, et jusqu'alors suivis comme des oracles, MM. Schoolcraft et Duponceau, qui l'un et l'autre avaient, dans leurs écrits respectifs, amalgamé ensemble l'iroquois et l'algonquin. J'ai donc été obligé de les suivre sur leur propre terrain, et force m'a été, après avoir (forfanterie à part) démoli leur fragile édifice, d'en construire un nouveau sur les ruines mêmes de l'ancien. De là, cette apparente confusion, et pour ainsi parler, cette sorte de pêle-mêle auquel je me vois encore aujourd'hui condamné par la faute d'autrui.

Et encore,—qu'on me permette d'ajouter ici cette observation,—il me semble que sous un certain rapport, le plan que j'ai adopté était le plus court et le meilleur pour convaincre les linguistes que l'algonquin et l'iroquois sont des langues entièrement dissemblables; et que M. Schoolcraft, et d'autres après lui, se sont trompés en réunissant ces deux langues en un seul groupe.*

" Divers philologues, observe ici M. de Charencey, se sont occupés de l'étude et de la classification des idiomes américains. Ils ont été malheureusement trop peu nombreux pour que leurs efforts aient produit tout le résultat désirable. D'ailleurs, les savants en question étaient pour la plupart étrangers à la France, et leurs travaux n'ont pas eu dans notre pays autant de retentissement que l'on pourrait souhaiter. Ajoutons à toutes ces causes de retard pour les études américaines, la difficulté de se procurer des grammaires et des vocabulaires indiens. Difficile à trouver même en Amérique, ce genre d'ouvrages est bien plus rare encore en Europe.†

Il s'agit maintenant de relever deux erreurs de M. Renan sur les langues américaines. En effet, le savant académicien

---

* SCHOOLCRAFT, *Notes on the Iroquois*, Albany, 1847.

DR. BRINTON, *the Myths of the New World*, New York, 1868.

† *Recherches sur la famille des langues Tapijulapane-Mixe*, Le Hâvre, 1867.

se trompe : 1o, en avançant que " chez les races sauvages, le langage n'est plus qu'un procédé sans tradition, dont on a peine, au bout de quelques années, à reconnaître l'identité." Je puis assurer, et les autres missionnaires pourront assurer aussi bien que moi, qu'en fait d'iroquois et d'algonquin, ces deux langues ont moins, beaucoup moins varié depuis près d'un siècle et demi, que n'a varié la langue française durant le règne seul de Louis XIII, de 1610 à 1643. Témoins entr' autres les œuvres tant imprimées qu'inédites de M. Güen, mort en 1761 à Kanesatake, à l'âge de 74 ans, après cinquante années de ministère parmi les Iroquois, et celles de son vénérable compagnon d'apostolat, M. Mathevet, missionnaire des Algonquins et des Nipissingues.

2o. M. Renan se trompe également, en assurant que " on n'a " jamais vu, on ne verra jamais une langue homogène, parlée " sur une surface considérable, dans une société peu avancée. " Les langues se morcellent avec l'état sauvage ou barbare, " de village à village, je dirai presque, de famille à famille." Il m'est extrêmement pénible d'être encore obligé de donner ici le démenti à M. Renan; car ce qui est vrai de plusieurs patois de France et d'autres pays, ne s'applique nullement à nos deux langues américaines. Que M. Renan se donne la peine de venir sur les lieux, qu'il visite successivement les Iroquois du Lac des Deux-Montagnes, du Sault St. Louis, de St. Régis, et les autres disséminés ailleurs; et il pourra s'assurer par lui-même, si la langue iroquoise est réellement si peu homogène qu'il se l'était imaginé d'abord ; puis, qu'il parcoure successivement les missions d'Oka, de Mani-8aki, de Ki8ekamang, et d'autres encore plus éloignées; et il constatera aisément que la langue algonquine ne se morcelle pas de village à village; et même que des familles isolées, soit au milieu des forêts, soit, ce qui est plus surprenant encore, au milieu d'une population blanche, ont su garder la pureté du langage.

Terminons ce chapitre par l'appréciation beaucoup plus juste qu'on lit dans la *Revue Bibliographique et littéraire* *, (mars 1868.) Voici en quels termes s'exprime l'auteur de l'ar-

* F. Watelier & Cie., éditeurs-libraires, 19, rue de Sèvres, 19, Paris.

ticle : "La brochure : *Jugement erroné de M. E. Renan, etc.*, "nous fait parfaitement voir à quel point se sont trompés "les érudits, qui n'ont voulu accorder qu'aux idiomes indo-"européens la faculté de rendre des idées abstraites. Peu de "langues au contraire se trouvent aussi bien douées à cette "égard que celles du Canada. La faculté de former des com-"posés est plus développée chez elles que parmi aucun des "dialectes de l'Ancien-Monde. Mais ce qui est plus curieux "que tout le reste, ce sont les affinités qu'elles présentent avec "les dialectes sémitiques. Cela est remarquable surtout pour "le pronom. Quant au verbe, il est d'une richesse incroyable, "et équivaut souvent à une longue phrase de français."

# CHAPITRE VII.

## FORMATION DES NOMS DANS LES LANGUES AMERICAINES.

" Les substantifs formés à l'aide de terminaisons finales, " assez rares en hébreu, sont très-communs en araméen et en " arabe," nous dit M. Renan, à la page 416 de son ouvrage déja cité.

Il lui sera sans doute agréable de savoir où en sont sur ce point les langues d'Amérique.

### ART. I.—FORMATION DES NOMS ALGONQUINS.

Les noms algonquins sont ou *simples*, ou *dérivés*, ou *composés*.

I. Les noms *simples* sont bien moins nombreux qu'on ne croirait au premier abord, et plusieurs ne sont que *dérivés*, même parmi les noms très-courts pourtant, réunis dans la liste suivante :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ab8i, | *aviron ;* | Anib, | *orme ;* |
| Aki, | *terre ;* | An8i, | *flèche ;* |
| Akik, | *chaudière ;* | Asap, | *filet ;* |
| Akim, | *raquette ;* | Asin, | *pierre ;* |
| Amik, | *castor ;* | Askik, | *loup-marin ;* |
| Amo, | *abeille ;* | Atik, | *vache ;* |
| Andek, | *corneille ;* | Atop, | *aune,* (arbre) ; |

*Ainsi, par exemple, ABSI vient très probablement de ABO, *liquide, liqueur, eau*, racine employée seulement en composition. De AKI s'est formé AKIK, d'après M. Thavenet, parce qu'autrefois, dit ce savant algonquiniste " les chaudières des Sauvages étaient de TERRE, comme on en peut juger par celles qu'on a trouvées dans les bois." Le même grammairien fait venir encore AKIM de AKI, parce que, dit-il, " les *raquettes* tiennent lieu de *terre* à ceux qui s'en servent pour marcher sur la neige." C'est très-certainement la racine AM, dont il sera parlé plus loin, qui a présidé à la formation de AMIK et de AMO. On peut comparer ASÅP et SESAP avec *filet* et *fil*. KIKONS n'est qu'un diminutif du primitif KIK, comme SAGOC un détérioratif de 8*ag*, depuis long-temps hors d'usage. TCIMAN est dérivé du verbe TCIME, *ramer*. 8ABOZ a pour racine 8AB, *blanc*, parce que les *lièvres* du Canada "ont coutume" de *blanchir* en hiver. Le nom donné à la *mouche*, ODJI, s'explique très bien par l'étymologie du mot *odjib8e*, (p. 20 des *Etud. phil.*) et il y a tout lieu de croire que le mot ODJIK possède la même origine, etc.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Cicib, | *canard ;* | Nikik, | *loutre ;* |
| Conia, | *argent ;* | Nipi, | *eau ;* |
| Enik, | *fourmi ;* | Odji, | *mouche ;* |
| Es, | *huître ;* | Odjik,† | *pécan ;* |
| E8, | *cap, pointe ;* | Oka, | *poisson-doré ;* |
| Ik8a, | *pou ;* | Pakan, | *noix ;* |
| Ik8e, | *femme ;* | Papik, | *puce ;* |
| Kaiack, | *mouette ;* | Pici8, | *loup-cervier ;* |
| Kak, | *porc-épic ;* | Piki8, | *poix,* (pix, πισσα.) |
| Kekek, | *épervier ;* | Pine, | *perdrix ;* |
| Kijik, | *jour ;* | Ping8i, | *poussière ;* |
| Kikons, | *poisson ;* | Pite, | *écume ;* |
| Kini8, | *aigle ;* | Sai, | *fève ;* |
| Kôn, | *neige ;* | Sesap, | *fil ;* |
| Mak8a, | *ours ;* | Sipi, | *rivière ;* |
| Mang, | *huard ;* | Tciman, | *canot ;* |
| Meme, | *pivert ;* | Tcipai, | *cadavre ;* |
| Migos, | *alène ;* | Tibik, | *nuit ;* |
| Mikan, | *chemin ;* | 8aboz, | *lièvre ;* |
| Min, | *grain, graine ;* | 8ac, | *antre ;* |
| Misk8i,* | *sang ;* | 8agoc, | *renard ;* |
| Mitik, | *arbre ;* | 8akon | *mousse ;* |
| Monz, | *orignal ;* | 8ak8i, | *ciel ;* |
| Neka8, | *sable ;* | 8a8, | *œuf,* (ovum, ωον.) |
| Nika, | *outarde ;* | 8ic, | *hutte de castor.* |

* Remarquez le rapport qu'ont vu les algonquins entre le *sang*, MISK8I, et la couleur *rouge*, MISKO, rapport qu'ils ont exprimé par un terme identique. Il en est de même en iroquois : ONEKSENSA = sang, ONEKSENTARA = rouge. La différence de terminaison des deux mots ne saurait donner lieu à l'ombre même d'un doute, si on considère que l'iroquois admet assez fréquemment la permutation des lettres S et T, et plus fréquemment encore le prolongement du radical. Je suis sûr que M. Renan goûtera ces analogies, et qu'il aimera à rapprocher ici de nos deux langues sauvages la langue hébraïque :

*Dam* דם = sanguis.
*Adam* אדם = rubuit.

† Les Iroquois nomment cet animal TIORATEKEN, d'après la forme de ses pistes ; et voici comment il est désigné dans l'*Encyclopédie américaine ;* " A carnivorous quadruped of the weasel family, MUSTELA CANADENSIS, found in Canada and in the Northern United States ; also called the FISHER. It grows to the length of from three to four feet."

II. Les verbes sont la principale source d'où dérivent les noms.* Les noms *dérivés* d'un verbe sont appelés *noms verbaux.*

Il y a trois sortes de noms verbaux :

Les premiers désignent l'action ou l'état qu'exprime le verbe d'où ils sont dérivés. Ils se terminent invariablement en 8IN. Cette désinence ajoutée le plus ordinairement à la troisième pers. du prés. de l'ind. de tout verbe absolu, constitue cette première sorte de noms verbaux.

C'est ainsi que se forment les noms suivants :

Akosi8in, *maladie,* de akosi, *il est malade.*
Nipo8in, *mort,* de nipo, *il meurt.*
Nipe8in, *sommeil,* de nipe, *il dort.*
Gackenindamo8in, *chagrin,* de gackenindam, *il est triste.*
Nib8aka8in, *sagesse,* de nib8aka, *il est sage.*
An8enindizo8in, *repentir,* de an8enindizo, *il se repent.*
Nickatisi8in, *colère,* de nickatisi, *il se fâche.*
Nipatisi8in, *gourmandise,* de nipatisi, *il est gourmand.*
Sakihitizo8in, *amour de soi-même,* de sakihitizo, *il s'aime.*
Sakihiti8in, *amour réciproque,* de sakihiti..., *s'entr'aimer.*
Anamikage8in, *salut donné,* de anamikage, *il salue.*
Anamikago8in, *salut reçu,* de nind anamikago, *je suis salué.*
Anamikotati8in, *salut mutuel,* de anamikotati.., *s'entre-saluer.*
Sikaandage8in, *baptême administré,* de sikaandage, *il baptise.*
Sikaandago8in, *baptême reçu,* de ni sikaandago, *je reçois le baptême.*
Sikaandazo8in, *état d'une personne baptisée,* de sikaandazo, *il est baptisé,* c'est-à-dire, *il est du nombre des baptisés, des fidèles, il a reçu le baptême, et il en porte le caractère ineffaçable.*

La seconde espèce de noms verbaux est terminée en GAN ou 8AGAN, quelquefois en AN. Ces sortes de dérivés indiquent l'instrument, l'outil, le meuble à l'aide duquel est faite l'action exprimée par le verbe ; ou bien la chose sur laquelle cette action s'exerce ; ou bien encore la personne elle-même qui fait l'action ou y coopère ; ou enfin, le lieu, la place où se fait l'action. En voici des exemples :

---

* Les noms peuvent être *dérivés* d'un nom : tels sont les noms revêtus d'un accident. Voyez *Etud. philol.,* p. 38 et seqq.

Gackipadjigan, *rasoir*, de gackipadjige, *il rase.*

Masinaigan, *papier à écrire* ou *papier écrit, lettre, livre*, de masinaige, *il écrit.*

Nipagan, *lit, couchette, meuble à dormir*, de nipe, *il dort.*

8isini8agan, *table à manger*, de 8isini, *il mange.*

Tesapi8agan, *chaise, machine à s'asseoir*, de tesapi, *il s'assied.*

8itikemagan, *époux, épouse*, de 8itikem, *habite avec lui* ou *elle.*

Anokitagan *serviteur, employé*, de anokitage, *il travaille pour autrui.*

Kitikan, *terre cultivée, champ*, de kitike, *il cultive.*

Sinzipak8atokan, *sucrerie, terre à sucre*, de sinzipak8atoke, *il fait du sucre.*

Anamensikan *autel*, de anamensike,* *il dit la messe.*

Kopesendamagan, *confessionnal*, de kopesendamage,† *il confesse.*

Enfin, d'autres noms verbaux se terminent par ON, et désignent ordinairement quelque objet de toilette. Exemples :

Nabiceon, *pendant d'oreilles.*
Kitcibizon, *ceinture.*
Mindjikaon, *gant, mitaine.*
Sakaon, *canne.*
8abikaon, *lunettes.*
Titibinindjibizon, *anneau, bague.*
Gackitasebizon, *jarretière.*
Gackitci8ebizon, *bracelet*, (au-dessus du coude.)
Gackinikebizon, *bracelet*, (au poignet.)
Nikamon, *cantique, chanson.*

Ces mots viennent des verbes nabice,o ; saka,o ; nikam,o, etc., lesquels forment en outre nabiceo8in, *l'action de mettre des boucles à ses oreilles*, sakao8in, *l'action de s'appuyer sur une canne*, nikamo8in, *l'action de chanter*, etc.

---

* Littéralement; *il fait la messe.* On voit clairement l'origine de ce verbe ; c'est *anamens*, mot pris du français *à la messe.*

† Du mot français *se confesser* les Algonquins ont formé leur verbe KOPESE8,I, lequel a produit ensuite de nombreux dérivés: kopese8isin, *la confession ;* kopesendama8, *confesse-le, entend sa confession ;* kopesendamage8in, *l'action de confesser, le ministère du saint tribunal ;* kopesendamago8in, *confession entendue* ; kopesendamati8ak, *ils se confessent l'un à l'autre*, etc.

III. Les noms *composés* sont en très grand nombre et de plusieurs sortes.

Il suffira de donner pour exemple, la liste des principaux fruits et grains connus des sauvages.

MIN, au pluriel *minak* ou *minan*, signifie *grain*, *graine*, *fruit*, en général. Par restriction, *min* signifie *baie de l'airelle*. Le mot MIN entre en composition avec différents autres mots, et ainsi se forment les noms de fruits et de grains :

| | |
|---|---|
| Aja8emin, | *faine.* |
| Anibimin, | *pimbina.* |
| Anitcimin, | *pois.* |
| Asasa8emin, | *cérise à grappe.* |
| Atitetamin, | *alise.* |
| Cabomin, | *groseille verte.* |
| Cagackimin, | *framboise plate.* |
| Co8imin, | *raisin,* |
| Kakakimin, | *fruit du sumac.* |
| Kosik8akomin, | *espèce de petite poire sauvage.* |
| Mandamin, | *maïs, blé d'inde.* |
| Manomin, | *avoine.* |
| Mackikimin, | *atoca.* |
| Mak8imin, | *fruit du cormier.* |
| Micitcimin, | *groseille à grappe, gadelle.* |
| Misk8abimin, | *fruit du bois rouge.* |
| Misk8imin, | *framboise.* |
| Neka8imin, | *grosse baie rouge.* |
| Nikimin, | *gueule noire.* |
| Otatakakomin, | *mûre.* |
| Oteimin, | *fraise.* |
| Pakanakomin, | *noix,* (du noyer tendre.) |
| Pakesanimin, | *prune.* |
| Pa8aimin, | *mérise.* |
| Pokiteimin, | *citron.* |
| Sakakomin, | *tabac sauvage.* |
| 8abimin, | *pomme.* |
| 8abmanomin, | *avoine-blanche, riz.* |
| 8ik8asimin, | *cérise.* * |

* A ces mots on peut ajouter *aiamieminak* ou *aiamieminan*, graines de la prière, *chapelet*, en anglais *Beads*, graines. Le diminutif de MIN est *min*

Pour exprimer le nom d'un arbre fruitier, on n'a qu'à ajouter au nom du fruit, la racine finale AKANJ, qui rend à elle seule nos termes français, *arbre, arbrisseau, plante :*

| | | |
|---|---|---|
| Co8iminakanj, | *arbre à raisin,* | vigne. |
| 8abiminakanj, | *arbre à pommes,* | pommier. |
| Minensakanj, | *arbuste à cenelles,* | cenellier. |
| Oteiminakanj, | *plante à fraises,* | fraisier. |
| Misk8iminakanj, | *plante à framboises,* | framboisier. |
| Minakanj, | *arbrisseau à bluets,* | airelle, myrtille. |

Les philologues remarqueront avec plaisir le singulier rapport qui se trouve ici entre l'algonquin, l'anglais et l'allemand :

MIN = berry = Beere.
AKANJ = { tree = Baum.
bush = Strauch vel Staude.

| | | |
|---|---|---|
| Cabo-min-akanj, | *goose-berry-bush,* | Stachel-beer-ſtrauch. |
| Misk8i-min-akanj, | *rasp-berry-bush,* | Him-beer-ſtaude. |
| Otatakako-min-akanj | *black-berry-bush,* | Brom-beer-ſtrauch. |
| Kitci otatakako-min-akanj, | *mul-berry-tree,* | Maul-beer-baum. |

ART. II.—FORMATION DES NOMS IROQUOIS.

On trouvera dans les *Etud. Philol.* (p. 95 et seqq.) un certain nombre de noms, les uns *simples*, les autres *dérivés* ou *composés.*

Je me bornerai ici aux seuls noms verbaux. Il y a plusieurs manières de les former.

1o. S'il s'agit d'exprimer un nom de profession, de métier, d'un état quelconque, on se sert du verbe lui-même sans modification, *du moins généralement parlant.* Exemples :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Tehaiatoretha, | *juge.* | Ras8enkaraketas, | *menuisier.* |
| Tehari8akennhas, | *avocat.* | Rahtakonni, | *cordonnier.* |
| Ratetsents, | *médecin.* | Ranataronni, | *boulanger.* |
| Rahiatons, | *notaire.* | Raienthos, | *cultivateur.* |

qui, outre le sens général de *petit fruit, petite graine,* signifie encore : *cenelle,* fruit de l'aubépine.

De MINENS pris dans sa signification générale, se forment les noms composés :
Manito*minens, petite graine* mystérieuse, c'est-à-dire *perle, rassade.*
Mizi*minens, petite graine* partout, c'est-à-dire *blé.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ranonsonni, | *charpentier.* | Ratenninons, | *marchand.* |
| Ra8istonni, | *forgeron.* | Kanohares, | *blanchisseuse.* |
| Tehenstenrotha, | *maçon.* | Kariseronni, | *tricoteuse.* |
| Rokstenha, | *vieillard.* | Kakhonni, | *cuisinière.* |
| Teharon8ekon, | *aveugle.* | 8atiata8itseronni, | *tailleuse.* |
| Tehahontak8ekon, | *sourd.* | Kako8anen, | *supérieure.** |

J'ai dit, *généralement parlant,* parce qu'il y a un petit nombre de noms qui subissent une légère altération, tel est le mot ARI8A8AKON, *évêque,* pour *Rari8a8akon.*

2o. Un grand nombre de noms abstraits se forment des verbes correspondants, au moyen de la terminaison *sera* que l'on ajoute à la 3me pers. fem. du parfait, ou du présent, quand le verbe n'a pas de parfait. Par exemple : kanaiesera, *orgueil,* kanionsera, *avarice,* kanak8ensera, *colère,* kahiatonsera, *livre, papier, image,* kaiotensera, *travail,* karonkiakensera, *souffrance,* etc., de kanaie, *elle est orgueilleuse,* 3me pers. fem. du verbe kenaie, *je suis orgueilleux,* et ainsi des autres. Voy. *Etud. phil.*, p. 61, avec la note.

3o. Les noms qui expriment l'action d'une personne sur une autre, se forment de la 3me pers. ind. soit du présent soit du parfait réfléchi, en changeant *ion* en *a,* ex : atatenek8aheston, *le baptême,* atatkentsiokha, *la confirmation,* atatiatokha, *l'extrême-onction.*

Quelquefois on se contente d'employer la 3me pers. indéterminée du présent réfléchi ; et dans ce cas, ce n'est plus, à proprement parler, un nom verbal, mais plutôt le verbe lui-même pris substantivement, ex : iontatenek8ahestha, iontatkentsiokhas, iontatiatokhas, *on les baptise, on leur oint le front, on oint leurs personnes ;* i. e. *Baptême, Confirmation, Ext. Onct.*

---

* Devant les mots ci-dessus et autres analogues, notre article indéfini *un, une,* peut se rendre au commencement d'un récit, par *shaiatat, skaiatat,* tandis que l'article défini *le, la, les,* se rend par *ne,* ou ne s'exprime pas du tout. Exemples : *un prêtre,* shaiatat ratsihentatsi ; *une religieuse,* skaiatat ioiatatokenti ; *le Seigneur,* ne Ra8enniio ; *la Reine,* ne Kakorako8a ; *les enfants,* ne ratiksa okonha, *les juges,* tehatiiatoretha ; *les avocats,* tehatiri8akennhas, etc.

Les mots de la liste ci-dessus signifient littéralement : *il examine, il défend la chose, il soigne, il écrit, il gratte les planches, il fait des souliers, il fait du pain, il sème, il fait des maisons, il travaille le métal, il plante des pierres, il est vieux, il a les yeux bouchés, il a les oreilles bouchées, il trafique, elle lave, elle fait des bas, elle travaille les aliments, elle confectionne des habits, elle est grande.*

4o. Les noms qui expriment l'action d'une personne sur elle-même ou l'action réciproque de plusieurs personnes, se forment de la même manière que les précédents ; et on pourrait facilement les confondre entr'eux, si on ne fesait pas attention à la position qu'ils occupent dans la phrase. Ainsi les mots atatenon8ehon, atats8enhon, atatiesaton, atatkonnienstha, atatkenronni, ateriio, etc., pourront signifier suivant les circonstances, 1o. *amour-propre, amour de soi-même, macération de la chair, fierté et air de suffisance, humilité, suicide* ; ou bien, 2o. *amour du prochain, haine du prochain, mauvais traitement fait à autrui, respect à l'égard d'autrui, mépris du prochain, homicide ;* ou bien encore, 3o. *amour mutuel, haine réciproque, mauvais traitements faits et reçus, échange mutuel de bons procédés, mépris réciproque, rixe, bataille entre deux* ou *plusieurs.* *

5o. On se sert souvent de la personne indéterminée du présent de l'indicatif—

Tantôt des verbes absolus simples, comme :

Iakentorha, *la paresse,* littéralement : *on est paresseux.*
Iakaores, *la gourmandise,* littéralement : *on est gourmand.*
Ienekakasta, *l'ivrognerie,* littéralement : *on est ivrogne.*

Tantôt des verbes absolus causatifs, comme :

Iontroriatha, *discours, rapports,* litt. : *on parle de.*
Ieiatonk8a, *écritoire, et gen. tout ce qui sert à écrire.* litt. : *on écrit* { *avec. sur. dans.*
Iekaratonk8a, *conte, histoire,* litt. *on raconte, on narre avec.*

Tantôt des verbes réfléchis causatifs, comme :

Iontatitenratha, *aumône,* litt. : *on fait la charité avec.*
Iontatiesatha, *austérités,* litt. : *on se mâte avec.*
Iontatennhotonk8a, *prison,* litt. : *on les enferme dans.*

6o. Les noms qui expriment l'action d'une chose sur une personne, prennent pour se former, la relation de la 3me pers. fem. à la pers. ind. du verbe causatif, exemples :

---

* Certains noms prennent en outre, *ad libitum,* la terminaison *sera ;* ainsi on pourra dire : *ateriosera, atatkenronnitsera.* Mais quand le parfait du verbe se termine par *hon,* cette finale doit disparaître devant la terminaison *sera ;* ainsi on dira : *atats8ensera, atatenon8esera,* même signification qu'*atats8enhon,* qu'*atatenon8ehon.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Iakoriohtha, | *poison,* | litt.: | *ce qui les tue.* |
| Iakotsientha, | *remède,* | litt.: | *ce qui les guérit.* |
| Iakotastha, | *dormitif,* | litt.: | *ce qui les fait dormir.* |
| Iakotanentaktha, | *astringent,* | litt.: | *ce qui leur attache les excréments.* |
| Teiakotiatonkohtak8a, | *laxatif,* | litt.: | *ce qui leur passe au travers du corps.* |
| Iakonikonhrotak8atha, | *tentation,* | litt.: | *ce qui leur enlève l'esprit.* |

7o. Assez fréquemment, on fait usage du verbe relatif pour la formation des noms propres. C'est le plus souvent la relation IL LES = SAKO pour les noms d'hommes, et la relation: ON LA = KON8A pour ceux de femmes.

EXEMPLES:

Noms Masculins:

| | |
|---|---|
| Sakonikonhriiostha, | *il les console.* |
| Sako8enniaks, | *il leur coupe la parole.* |
| Sakokenni, | *il prévaut sur eux.* |
| Sakore8atha, | *il les châtie.* |
| Sakokehte, | *il les porte.* |
| Sakoienteres, | *il les connaît.* |
| Sakote8entetha, | *il les abandonne.* |
| Sakoteriiohtha, | *il les fait battre.* |

Noms féminins:

| | |
|---|---|
| Kon8aseronni, | *on l'a mise comme il faut.* |
| Kon8anonsisakhe, | *on va la chercher dans sa maison.* |
| Kon8a8ennaronken, | *on a entendu sa voix.* |
| Kon8anerata8i, | *on lui a donné une feuille.* |
| Kon8anonsontion, | *on l'a laissée dans sa maison.* |
| Kon8anerataienni, | *on lui a offert une feuille.* |
| Kon8atsiron, | *on lui donna du feu.* |
| Kon8atsitsiaienni, | *on lui a offert une fleur.* |

Tous ces noms et d'autres analogues sont très communs dans les diverses bourgades qu'habitent les Iroquois. De plus longs détails sur cette intéressante matière, appartiennent naturellement à la science de l'ethnographie; je les réserverai donc pour un nouvel ouvrage.

## CHAPITRE VIII.

### DES ACCIDENTS DANS CERTAINES ESPECES DE MOTS DE LA LANGUE ALGONQUINE.

Dans ce chapitre on étudie les accidents, 1o dans les noms de nombre ; 2o, dans les pronoms ; 3o, dans les adverbes. Le Locatif verbal fournira la matière d'un 4me article. Enfin dans un 5me, on apprendra à connaître le *Sociatif*, accident qui affecte certains noms et certains verbes.*

#### ART. I.—ACCIDENTS DES NOMS DE NOMBRE.

L'accident le plus ordinaire des noms de nombre est le *Distributif*. Sa forme consiste dans le redoublement de l'initiale, lequel redoublement est suivi d'un E. Ex :

Pejik,† *un*, PEpejik, *quelques-uns ; un-à-un ; un ici, un là ; un à chacun.*

Pepejik pimosek, *ils marchent un-à-un.*

Pepejik te8ak, *ils sont épars, un ici, l'autre là.*

Pepejik ningi minak pak8ejigan, *je leur ai donné du pain à chacun.*

Ningo, *un ;* ningo pipon, *une année ;* neningo pipon, *chaque année.*

Mitas8i, *dix ;* memitas8i, *dix par dix.*

Nanomitana, 50 ; nenanomitana, *par groupes de cinquante.*

Il ne faut pas confondre le *Distributif* avec le *Fréquentatif :* Ningotin, *une fois ;* Distrib. neningotin, *une fois chaque ;* Fréq. naningotinon, *quelquefois.* Ningotin ki minik8ek, *ils ont bu une fois ;* neningotin ki minik8ek, *ils ont bu une fois chacun ;* naningotinon minik8ek, *ils boivent quelquefois.*

On voit clairement par cet exemple en quoi ces deux accidents diffèrent l'un de l'autre.

Le Distributif affecte tous les noms de nombre ainsi que leurs dérivés et en général tout mot qui exprime l'idée de quantité.

---

* Vid. ET. PHIL., pp. 38 et 60.

† V. ETUD. PHIL. pp. 127 et seqq.

Ex. : Pepejikokack8e, *cheval*, nom composé du distributif PEPEJIK, et du mot CKANJ, *ongle*, verbifié. *Animal qui n'a qu'un ongle à chaque pied, dont le sabot est d'une seule pièce.**

Nenijin, nenisin, nenictana tasin, 2, 3, 20 *fois chaque;* Distributifs des adverbes de nombre nijin, nisin, etc., dérivés des noms de nombre nij, nis8i, etc.

Memitatci8ak, *ils sont par bandes de dix*, nenanomitana8ek, *ils sont par bandes de cinquante;* verbes dérivés des noms de nombre mitas8i, nanomitana.

Pepangi, *peu à la fois*, distrib. de pangi, *peu*, adv. de quantité.

Pepangi ki gat acama, *tu lui donneras à manger peu à la fois.*

Nenibina, distrib. de nibina, *beaucoup, plusieurs.*

Nenibina nisin tcinago ningi 8isin,† *hier j'ai fait trois bons repas.* Littéralement: *hier, j'ai mangé trois fois, beaucoup à chaque fois.*

Nenibina ki iji8ak, *ils y ont été en plusieurs bandes séparées.* Nenibina ki ma8andjihitik, *ils se sont réunis en plusieurs groupes; ils ont formé plusieurs comités.*

### ART. II.—ACCIDENTS DES PRONOMS.

Certains pronoms indéfinis sont susceptibles de certains accidents. Tels sont les suivants:

A8iia, *quelqu'un;* investigatif: a8enen? *qui?* Dubitatif: a8ek8en, a8ek8enitok.

Keko, kekon, *quelque chose;* inv.: 8ekonen? (autrefois *kekonen?*) Dubit.: 8ekotok8enitok; Détérioratif et Diminutif: kekocic, *peu de chose, quelque petite chose.*

Nanint, *quelques-uns;* Fréquentatif: nananint, *plusieurs.*

Kotak, *autre, un autre, l'autre;* Locatif: Kotaking, *chez un autre, ailleurs, chez le voisin.*

### ART. III.—ACCIDENTS DES ADVERBES.

8enibik, *un instant*, 8enibikodjic, *un tout petit instant.* }
Pangi, *peu, un peu*, pangitcic, *très peu, presque rien.* } Sorte de *diminutif* à forme détériorative.

---

* Que l'on compare le mot algonquin avec son correspondant latin *solipes* (solus, pes,); français, *solipède*; anglais, *soliped*, et il sera aisé de voir combien la formation du premier l'emporte sur celle des trois autres.

† Confer Lat. *vesci*, *esse*, germ. essen.

Andi ? *où ?* Locatif : Andinong ? *En quel endroit du corps ?* Andinong ij akosin ? *où souffrez-vous ? où avez-vous mal ?* Mi ondinong, *ici, dans cet endroit-ci, de ce côté-ci,* répondra le malade en montrant le siège de son mal.

L'adverbe ag8atcing, *dehors, foris, foras,* n'est autre chose que le locatif de la préposition ag8atc, *hors de, extra* : ag8atc aiamie miki8am, *hors de l'église.*

Cette phrase : *nous ne savons ni le lieu, ni le temps, ni le genre de notre mort* se traduira très-bien au moyen des dubitatifs de ANDI ? ANDAPITC ? ANIN ?— : andiTOK, andapitcITOK, aninITOK ke nipo8ang8en ? c'est-à-dire (autant qu'il est possible de l'expliquer littéralement) *où peut-être, quand peut-être, comment peut-être il pourrait arriver que nous mourrions.* Il y a ici une ellipse, on sous-entend dans son esprit : ka8in ki kikenindansinanan, *nous n'en savons rien.*

ART. IV.—LOCATIF VERBAL.

Certains verbes prennent une sorte de locatif semblable pour la forme, au locatif des noms. Tels sont

1o. Les verbes d'*abondance.*

On appelle ainsi certains verbes impersonnels-défectifs, dérivés du nom de la chose qui *abonde.*

La forme de ces verbes est KA, OKA ou IKA que l'on ajoute au nom d'où ils dérivent, selon que ce nom se termine par une voyelle, par une gutturale ou par toute autre consonne qu'une gutturale. Ex. :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Anicinabe, | *homme,* | anicinabeKA, | *il y a des hommes en abondance, il y a une grande population.* |
| Amik, | *castor,* | amikOKA, | *il y a beaucoup de castors, c'est un endroit abondant en castors.* |
| Kikons, | *poisson,* | kikonsIKA, | *il y a beaucoup de poissons, c'est poissonneux.* |

Au Locatif on dira :

AnicinabeKANG, *dans un lieu très peuplé.*
AmikOKANG, *dans une place abondante en castors.*
KikonsIKANG, *dans un lieu poissonneux.*

Il ne faut pas confondre *anicinabekang* avec *anicinabenang*. Ce dernier mot signifie: *au pays des sauvages, chez les sauvages*, et quelquefois par restriction : *au pays des algonquins, chez les algonquins, au village algonquin.**

La désinence locative " nang " s'ajoute à tous les noms de peuple et de pays. Ex. :

8emitigojinang, *chez les Français, au pays des Français, en France.*

Aganecanang, *chez les Anglais, au pays des Anglais, en Angleterre.*

Nato8enang, *chez les Iroquois, au pays des Iroquois, au village* ou *aux villages des Iroquois.*

Jodenang, *chez les Juifs, en Judée.*

Ejiptenang, *chez les Egyptiens, en Egypte.*

Samarinang, *chez les Samaritains, au pays de Samarie.*

2o. Les verbes qui expriment le changement des saisons et quelques autres verbes analogues. Ex. :

| | | |
|---|---|---|
| Indicatif | Nibin, | *c'est l'été.* |
| | Pipon, | *c'est l'hiver.* |
| | Minokami, | *c'est le printemps.* |
| | Tak8agi, | *c'est l'automne.* |
| Subjonctif | Nibing, | *l'été prochain.* |
| | Pipong, | *l'hiver prochain.* |
| | Minokamik, | *le printemps prochain.* |
| | Tak8agik, | *l'automne prochain.* |
| Simultané | Nabing, | *l'été présent.* |
| | Pepong, | *l'hiver présent.* |
| | Menokamik, | *le printemps présent.* |
| | Tek8agik, | *l'automne présent.* |
| Eventuel | Nabingin, | *chaque été.* |
| | Pepongin, | *chaque hiver.* |
| | Menokamikin, | *chaque printemps.* |
| | Tek8agikin, | *chaque automne.* |
| Locatif | Nibinong, | *l'été dernier.* |
| | Piponong, | *l'hiver dernier.* |
| | Minokaming, | *le printemps dernier.* |
| | Tak8agong, | *l'automne dernier.* |

* V. ETUD. PHIL. p. 13, note *.

Les noms des quatre points cardinaux paraissent être autant de Locatifs verbaux : ki8etinong, *au nord ;* ca8anong, *au midi*; 8abanong, *au levant ;* cingapianong, *au couchant.*

3o. Différents verbes impersonnels, tels que les suivants :

| | LOCATIF : |
|---|---|
| Pejik8an, *c'est tout un, c'est la même chose.* | pejik8anong. |
| Pikin, *c'est différent, c'est autre chose ;* | pikinong. |
| Aka8ate, *il est à l'abri du soleil ;* | aka8ateng. |
| Manatat, *c'est mal ;* | manatatong. |
| Patatotagemagat, *c'est scandaleux, cela fait pécher ;* | patatotagemagatong. |
| Gackenindag8at, *c'est affligeant ;* | gackenindag8atong. |
| Agatenindag8at, *c'est honteux ;* | agatenindag8atong. |
| Kitcit8akijigat, *c'est fête, c'est jour de fête ;* | kitcit8akijigatong. |

Exemples de l'emploi de ces Locatifs :

Apin pejik8anong, *reste à ta place, ne bouge pas.*

Kitci pikinong iji8ebisigoban Minensiban, *défunt Minens agissait bien différemment.*

Aka8ateng a8i nipak, *allez dormir à l'ombre.*

Manatatong 8i pimatisieg, manatatong ki ga tapinem, *si vous voulez vivre dans le mal, vous mourrez dans le mal.*

Patatotagemagatong i tisozoieg, 8i abiskonitizok, *efforcez-vous de vous échapper des filets du scandale.*

Gackenindag8atong, agatenindag8atong gaie, nind ani pimatis, *je vis dans l'affliction et dans la honte.*

Kitcit8a kijigatong ningi ija, *j'y suis allé un jour de fête.*

ART. V.—DU SOCIATIF.

1. Dans les noms, la marque de cet accident est TC placé entre le personnel et le nom, mais de manière à ne former qu'une seule syllabe avec le personnel.

Ainsi on dira :—

NITC anicinabe, *mon co-homme,* NITCanicinabek, *mes compatriotes ; les hommes mes semblables ; mon prochain.*

KITC ik8e, *ta co-femme,* KITC ik8ek, *tes co-femmes, les personnes de ton sexe.*

8ITC anotaganan, *son co-serviteur*, 8ITC anotaganik8en, *sa co-servante.*

Tous les noms qui expriment une qualité, une dignité ou une profession, sont susceptibles de recevoir cet accident. Il donne quelquefois une grande énergie au discours.

Il y a un mot qui possède essentiellement le sociatif ; c'est le mot irrégulier, "nitc ki8e, kitc ki8e, 8itc ki8enhian, nitc ki8enhinan, kitc ki8enhi8a, 8itc ki8enhi8an." Ce mot signifie *camarade, compagnon, ami,* et ne s'emploie que d'homme à homme.

2. Dans les verbes, la marque du sociatif est 8ITC, quelquefois 8IT, placé en tête du radical ; et si le verbe est actif, il prend de plus la marque du possessif. Exemples :

Ni 8ITCki8enhiMA, *je l'ai pour compagnon,* ni 8ITCki8enhindimin, *nous sommes camarades.*

8ITCtanakiM, *habite dans le même pays que lui,* (tanAKI, il a TERRE, *il habite.*)

8ITapiM, *assieds-toi sur le même banc que lui ;* (ap,i, *être assis.*)

8ITCanimisiM, *souffre avec lui, partage sa souffrance,* (animis,i, *souffrir.*)

Ninga 8ITCmina8asindimin 8ak8ing, *nous nous réjouirons ensemble dans le ciel* (mina8as,i, *se réjouir.*)

Ni 8ITCoiosiMA, *j'ai le même père que lui* (oios,i, *avoir père.*)

Ni 8ITCijinikazoMik, *il a le même nom que moi* (ijinikas,o, *s'appeler, avoir le nom de —.*)

Pi 8ITCanokiMicin, *viens travailler avec moi* (anoki, *travailler.*)

Ki ta 8ITCpiponiciMin ina ? *consentiriez-vous à hiverner avec moi ?* (piponic,i, *hiverner.*)

J'ai parlé ailleurs (Et. ph., p. 153) d'un autre accident, exclusivement propre aux noms des parties du corps que le Créateur a fait doubles ; je lui ai donné le nom de *duplicatif.*

Je dois réparer ici une omission commise par mégarde à la p. 68 des *Et. ph.* Certains verbes algonquins sont susceptibles de revêtir la forme du diminutif; ainsi par ex : les verbes impersonnels kimi8an, *il pleut ;* sokipo, *il neige ;* a8an, *il y a du brouillard,* etc., feront au diminutif : kimi8anoNSi8an, *il tombe une* PETITE *pluie ;* sokipoNSi8an, *il tombe une* PETITE

*neige ;* a8anoNSi8an, *il y a un* PETIT *brouillard*, etc. Les verbes neutres pimipato, *courir ;* nikam,o, *chanter ;* nickatis,i, *être en colère*, etc., feront au diminutif : pimipatoNSi8i, *il* (un cheval) *va au* PETIT *trot, il* (un homme) *ne fait que de* PETITS *pas en courant ;* nikamoNSi8i, terme ironique dont usent les mamans pour empêcher leurs enfants de pleurer ;* nickatisINSi8i, † *il est en colère, ce* PETIT-*là*, etc.

---

* Ka8in ma8isi, nikamonsi8i, *il ne pleure pas, il chante* (tout petit qu'il est.)

† J'ai entendu appliquer ce mot d'abord à un enfant au maillot, et depuis à de jeunes chiens, à de jeunes chats, à un ourson et à un castor de trois mois.

# CHAPITRE IX.

## Des Accidents Verbaux et autres Accidents de la Langue Iroquoise.

A la page 103 des *Etudes Philologiques*, j'ai donné les noms de la plupart de ces accidents. On m'a exprimé le désir de connaître cette nouvelle merveille de la langue iroquoise. C'est pour satisfaire une si louable curiosité que je détache de mes feuilles de grammaire, le présent chapitre. Bien que réduit ici à une forme extrêmement abrégée, il servira pourtant à convaincre une fois de plus les Américanistes, que l'on a eu tort de réunir en un seul groupe l'iroquois et l'algonquin, tant sont profondes leurs dissemblances. Puisse M. Renan, à la lecture des 15 articles qui vont suivre, modifier ses idées sur les langues d'Amérique, et en particulier sur la langue iroquoise si mal jugée par lui dans son livre de l'Origine du langage!

### ART. I.—DU DIMINUTIF.

Le signe du Diminutif verbal consiste dans la syllabe HA que l'on ajoute à la terminaison du verbe. Exemples: katerennaiensHA, *je prie un peu, je fais un bout de prière;* tekatskahonsHA, *je mange un peu;* knekirhaHA, *je bois un peu,* etc.

Le Diminutif peut affecter:

1o. Toute espèce de verbes, ex: 8akenon8aktaniHA, *je suis un peu malade, j'ai une indisposition;* ioianereHA, *c'est encore un peu bon;* konk8eHA, *je suis un homme, mais c'est à peine;* iotonniHA, *c'est déjà mûr, peu s'en faut que ce ne soit mûr;* nitionHA, *nous sommes peu nombreux;* nikonHA, *le peu qu'il y a,* etc.

2o. Les noms communs, ex: nikanonsaHA, *maisonnette;* niiori8aHA, *petite chose, affaire de peu d'importance,* etc.

3o. Certains noms propres, comme: Aton8aHA, *le petit Thomas;* AreksitseraHA, *le petit Alexis;* Sari-SoseHA, *la petite Marie-Josèphe,* etc.

4o. Les désinences adjectives, v. g. kanonsaksenHA, *maison qui commence à devenir mauvaise;* atiata8itserakaionHA, *habit qui commence à vieillir,* etc.

5o. Les adverbes, comme : inonHA, *un peu loin;* ehneken-HA, *pas bien haut;* ehtakeHA, *pas bien bas,* etc.

6o. La plupart des noms de parenté, excepté toutefois au vocatif, ainsi qu'on le voit dans les *Etud. phil.* pp. 141.*

7o. Le Diminutif se met quelquefois après le signe du pluriel KE, ex. : ni8enniserakeHA, *peu de jours;* niiori8akeHA, *peu de choses,* etc.

8o. On le rencontre même avec d'autres accidents, notamment avec le *progressif,* comme ken8entatieHA, *en différents moments de la journée;* aktatieHA, *le long de, en cotoyant,* etc.

9o. C'est à lui qu'on a recours pour rendre nos adjectifs *court, mince, étroit,* etc., niionsHA, *peu long;* nikatensHA, *peu épais;* nate8atakaronHA, *peu large,* etc.

10o. Il lui arrive, mais bien rarement, de s'unir à un mot d'une manière inséparable, v g. senHA, *davantage;* ostonHA, *un peu;* ostonHA sonha, *peu à la fois,* etc.

Qu'on prenne bien garde de confondre le *Diminutif* avec la finale A que prennent les *pronoms isolés* ainsi que certains noms de parenté. Dans ces deux circonstances, A final équivaut à notre adjectif français SEUL, ex : raonhaa, *lui seul;* aonhaa, *elle seule;* hiatatekenhaa, *les deux frères seuls,* kiataterehaa, *seules, la grand' mère et sa petite fille,* etc.

### ART. II.—DE L'AUGMENTATIF.

TSI est le signe ordinaire de l'augmentatif :

KaterennaiensTSI, *je prie beaucoup, fort, avec ferveur.*

KnekirhaTSI, *je bois beaucoup,* sum potens ad bibendum.

---

* Il est à remarquer qu'en algonquin, plusieurs noms de parenté revêtent également la forme diminutive (*Etud. phil.* pp. 136). Mais ce qui peut-être ne se rencontre nulle part ailleurs que dans la langue iroquoise, le voici : Prenez le verbe 8akien, *j'ai,* et donnez-lui la marque du diminutif, vous aurez 8akienHA, *j'ai peu, j'ai en petite quantité :* or, ce même mot 8akienHA signifie *ma mère,* litt. *elle m'a* PETIT ; RakienHA, *mon père,* litt. *il m'a* PETIT ; takienHA, *mon père!* pater mi ! litt. *tu m'as* PETIT ; tak8aienHA, *notre père* (au voc.) litt. *tu nous as* PETITS, etc. Voy. *Etud. phil.* la colonne RIENHA, p. 144 et les colonnes K'IENHA et KHEIENHA p. 146.

Cet accident affecte diverses espèces de mots, comme adjectifs, pronoms, verbes, adverbes, etc., exemples : aseTSI, *tout neuf, tout nouveau, tout frais ;* akorenTSI, *une tout autre personne ;* akteTSI, *tout autre part ;* orhonkeTSI, *de grand matin ;* kenk8iteTSI, *au commencement du printemps.*

On a vu à la p. 100 des *Etud. phil.* que le mot SEUL ajouté aux pronoms personnels français se rendait en iroquois par la finale A : raonhaA, aonhaA, etc., *lui seul, elle seule,* etc. ; si maintenant on veut former l'augmentatif de ces pronoms isolés, il faut avoir soin d'en intercaler le signe TSI entre le pronom et la finale adjective, précédée pour lors d'un 8 euphonique : raonhaTSI-8-A, aonhaTSI-8-A, *lui tout seul, elle toute seule.*

Dans plusieurs verbes et aussi dans certains autres mots, TSI s'allonge en TSIHON, ex. : 8akaterientaraTSIHON, *je sais fort bien ;* 8akatonteTSIHON, *j'entends parfaitement ;* ori8akaionTSIHON, *une très-ancienne chose, une trop vieille affaire,* etc.

Il a la force de pénétrer dans l'intérieur même de quelques mots, et d'y établir domicile. C'est ainsi, par exemple, que ak8ekon, *tout, toute, tous, toutes,* et son composé ori8ak8ekon, *toutes choses,* feront à l'augmentatif : ak8ek-tsi-h-on, *absolument tout, toute, tous, toutes ;* ori8ak8ek-tsi-h-on, *toutes choses sans exception.* La lettre H légèrement aspirée fait ici l'office de lettre transitive entre le signe TSI et la dernière partie du mot ON, et empêche ces deux éléments de se confondre l'un avec l'autre, en les empêchant de former la diphtongue IO. *Tsihon* a deux syllabes, *tsion* n'en aurait qu'une.

Dans l'état actuel de la laugue, l'augmentatif est inséparable de certains mots, tels que sotsi,* *trop ;* okstentsi, *extrêmement ;* a8etarontsi, *c'est bien tapé, attrape ça, tu as bien mérité ce qui t'arrive,* etc.

L'adjectif-adverbe KO8A se joint parfois si étroitement avec les noms et les verbes, qu'il peut être considéré comme un véritable augmentatif,† ex : kanonsaKO8Ahne, *à la grande*

---

* *Sotsi* est une abréviation de *eso tsi,* = nimis multum.

† Peut-être serait-il mieux de réserver pour *ko8a* la qualification d'*augmentatif,* en donnant à TSI celle d'*intensitif.*

*maison*; ari8a8akonKO8ATseriio, *un bon Pape;* onontiioKO8Atseraksen, *un méchant Roi;* ra8eientetKO8A, *il est très-habile, très-capable,* de RA8EIENTE, *il est habile.* Le T qui suit est purement transitif.

L'adverbe SKENNEN ou SKENNON, *bien, comme il faut,* a deux augmentatifs et un diminutif, exemples: skennenKO8A tsi konnhe, *je me porte très-bien,* (tout-à-fait comme il faut, comme je vis); skennonTSI satohetst, *passe sans crainte;* skennenHA tasatati, *parle doucement.*

L'augmentatif *ko8a* se change en *sk8a*, quand il affecte la désinence adjective *aksen,* ex: onontiioko8atseraksenSK8A, *un très méchant roi,* au pluriel on dit, SK8E au lieu de SK8A: rononk8etaksenSK8e okonha, *les hommes pervers;* kari8aksenSK8E okonha, *toute sorte d'abominations.*

### ART. III.—DU CIS-LOCATIF.

On doit distinguer en iroquois deux sortes de LOCATIFS, l'un appelé *cis-locatif* et l'autre *trans-locatif,* suivant que l'action exprimée par le verbe tend vers la personne qui parle ou qu'elle s'en éloigne. Je suis dans mon cabinet, on frappe à la porte; si je veux qu'on entre, j'emploierai le cis-locatif: TASATA8EIAT, en anglais: COME IN, *venez dedans.* Mais si, me trouvant hors de l'appartement, j'invite quelqu'un à y entrer, je dirai en employant le trans-locatif: IASATA8EIAT, en anglais GO IN, *allez dedans.*

Le signe du CIS-LOCATIF est T placé devant le verbe, comme dans les exemples suivants: *il m'envoie* (ici), THAKENNHAS, pour rakennhas; *il m'a battu* (moi venant ici), TAHAKERIIO, pour 8ahakeriio; *je l'ai trouvé là* (en m'en revenant), ETHO TAHIATATSENRI pour 8ahiatatsenri; *il me le dit* (comme je venais), TAHAKRORI pour 8ahakrori; *il me donna de l'argent,* TAHAK8ISTON, pour 8ahak8iston; *il me donna à manger,* TAHAKENONTE, pour 8ahakenonte; *je suis venu,* TE8AKENON, pour 8akenon.

### ART. IV.—DU TRANS-LOCATIF.

Le signe du TRANS-LOCATIF est IE pour le présent et le parfait de l'indicatif, I pour le futur, IA pour l'impératif. Ex.: *Je suis allé,* IE8AKENON pour 8akenon; *j'allais là,* ETHO IEKES-

K8E, pour ikesk8e; *dis-lui* (quand tu le verras), IATSRORI pour hetsrori; *souviens-toi* (lorsque tu seras là), IASEHIARANN, pour sehiarann; *je lui ai donné*, IEHIA8I, pour ria8i; *je l'envoie* (là), IEHINNHAS, pour rinnhas; *appelle-le*, IATSINONK, pour hetsinonk; *vas allumer*, IASATEKAT, pour satekat; *tu écriras à ton père*, IENTSHIATONSE, pour entshiatonse; *je lui donnerai à boire*, IENHINEKANONTE, pour enhinekanonte.*

L'un et l'autre *Locatif* s'emploient très-élégamment dans les noms de parenté, ainsi que le *Réitératif*. En traitant de ce dernier accident, je reviendrai aux deux autres.

ART. V.—DU DUPLICATIF.

Il ne faut pas confondre cet accident avec le *cis-locatif* dont nous avons déjà parlé. Son signe est le même; mais sa valeur est bien différente.

On doit considérer comme *duplicatifs* tous les verbes qui expriment l'action corrélative de deux ou plusieurs agents, par ex. : l'action de *parier*, de *mettre au jeu;* ou qui expriment un état commun à deux personnes, comme *être marié;* ceux qui renferment l'idée de division, de séparation, et celle d'union, d'annexion, de mélange, de superposition, comme *couper en deux, séparer des époux l'un de l'autre, joindre deux choses ensemble*, de deux choses n'en faire qu'une, soit en les cousant, soit en les clouant, soit en les mêlant, soit en les croisant; ceux enfin qui désignent un phénomène physiologique attribuable à un de ces organes que la nature a fait doubles, comme *regarder*, et par contre, *être aveugle, aveugler*, &c.

Parmi les verbes duplicatifs, les uns le sont essentiellement,

---

* "Ces manières de mettre la note de *Localité*, observe M. Marcoux, sont très fréquentes et servent admirablement pour la concision et la clarté du discours; mais aussi elles rendent l'analyse du verbe beaucoup plus difficile à un commençant qui peut confondre aisément une personne ou une relation avec une réduplication ou une localité."

Ce que M. Marcoux nomme ici *réduplication*, je l'appellerai REITERATIF; et je donnerai le nom de DUPLICATIF à ce que M. Marcoux, après le P. Bruyas, a continué à nommer *affirmatif*, sans que personne ait jamais pu donner la moindre raison d'une semblable dénomination.

comme TEKASENTHOS, *je pleure*, les autres ne le sont qu'accidentellement, comme TEKIAKS, *je coupe en deux*. TEKIAKS est le duplicatif d'*ikiaks*=*je coupe*. On ne peut pas dire *kasenthos*, parce que nous avons dans nos deux yeux, comme deux sources de larmes; mais supposé que l'iroquois eût été parlé au pays des Cyclopes, très-certainement on n'aurait pas fait usage de la préfomante TE, laquelle, ici comme dans beaucoup d'autres cas, est un indice manifeste de dualité.

" Ce TE ne change rien, enseigne M. Marcoux, à la manière de conjuguer ces verbes, si ce n'est qu'il s'élide au futur et au subjonctif, comme *T'enkasentho*, *T'akasentho*; et qu'à l'aoriste, il se met après 8A : *8aTkasentho*."*

ART VI.—DU REITERATIF.

Le signe de cet accident est S placé devant le Verbe d'après les règles observées dans l'emploi du Cis-locatif, c'est-à-dire que là où il y a un T pour la localité en deçà, il faut mettre S pour exprimer la réitération; là où il y a TE, il faut mettre SE, là où il y a TI, il faut mettre TSI. Exemples:

Tkahtenties, *je pars de là*; Skahtenties, *je repars*.
TEsahtenties, *tu pars de là*; SEsahtenties, *tu repars*.
TIte8ahtenties, *nous partons de là*; TSIte8ahtenties, *nous repartons*.

Le *Réitératif* s'emploie avec les adverbes de temps, comme: eniorhenne,† *demain*; oia enTSiorhenne, *après-demain*; tetenre, *hier*; oia TSItetenre, *avant-hier*; eniokara8e, *aujourd'hui dans la soirée*; enTSiokara8e, *demain dans la soirée*.

Le réitératif est comme un signe de noblesse dans les noms propres: Shotsitsio8ane, *il a encore la grande fleur*; Shotsienho8ane, *il a encore le grand feu*; Shohennese, *il porte encore le long arc*; Shona8enhes, *il porte encore le long panache*, &c.

---

* Jos. MARCOUX, Grammaire Iroquoise, (manuscrite.)

† Ce mot et les autres sont au fond, de véritables verbes; ainsi *eniorhenne* est le futur de IORHENS, *il fait jour*, eniorhenne, *il fera jour*, *quand il fera jour*; enTSiorhenne = quand il REfera jour; eniokara8e = quand il fera brun; enTSiokara8e = quand il REfera brun.

J'ai dit à l'art. IV du présent chapitre que cet accident aussi bien que les deux Locatifs, s'employait très-élégamment dans les noms de parenté, voici comment: J'ai plusieurs frères et sœurs, les uns mes ainés, les autres mes cadets, je dirai :—

Au réitératif: *Shakekenha*, de celui qui est immédiatement avant moi, de celui dont je suis le cadet immédiat, *Se8ake-kenha*, de ma sœur qui me précède immédiatement, *Shikenha*, mon frère cadet, *Skekenha*, ma sœur cadette (celui, celle de de mes puinés qui me suit immédiatement);

Au cis-locatif: *Thakekenha*, mon frère ainé, (l'ainé de tous) *Tionk8akenha*, notre sœur ainée;

Au trans-locatif réuni au réitératif: *ie*Shikenha, *ie*Skekenha, mon frère, ma sœur, non pas celui, celle qui vient immédiatement après moi, mais bien le suivant, la suivante.

Si j'ai encore d'autres frères ou sœurs plus jeunes, ces deux accidents seront précédés d'un nom de nombre ordinal; et on pourra me demander par exemple, si tel de mes frères est mon troisième ou quatrième cadet: asenhaton ken n'*ie*Shetsekenha katon ken kaierihaton ?

Autre exemple :—Pierre et Jean *sont cousins*, sans dire à quel degré; on traduira: RONARASEHA; *ils sont cousins germains* = SHONARASEHA; *ils sont issus de germains* = IESHONARASEHA; *ils sont cousins au 3e, au 4e degré* = 3[HATON], 4[HATON], N'IESHONARASEHA.

Ajoutons encore qu'on se sert du cis-locatif pour désigner l'ainé des enfants, et du trans-locatif pour désigner le plus jeune :—rienha Thako8anen, *mon fils ainé*; keienha Tkako8anen, *ma fille ainée;* rienha n'IEraha, *mon dernier fils*, keienha n'IEiakaha, *ma plus jeune fille*.

ART. VII.—DU MOTIONNEL.

Les exemples suivants feront connaître à la fois la valeur de cet accident, et le signe qui le distingue :

KaterennaiENNES,* *aller à l'église*, de katerennaiens, *je prie*.

* Il est besoin ici de quelques explications: Cette phrase: *Allez-vous à l'église tous les dimanches?* devra se traduire en anglais par: *do you go to the church*

Khiaton**NES**, *aller écrire*, de khiatons, *j'écris.*

Kateri8aienstan**ES**, *aller à l'école*, de kateri8aienstha, *je suis enseigné.*

Kninon**RES**, *aller aux emplettes*, de kninons, *j'achète.*

Katerios**ERES**, *aller en guerre*, de katerios, *je me bats.*

Kenensk8as**ERES**, *aller en maraude*, de kenensk8as, *je dérobe.*

Kesak**HES**, *aller chercher*, de kesaks, *je cherche.*

Kientako**HES**, *aller dans la forêt prendre du bois de chauffage*, de kientak8as, *je prends du bois dans la forêt, je bûche*, verbe composé de ikk8as, *je cueille*, et de oiente, *combustible.*

ART. VIII.—DU CAUSATIF.

Cet accident a plusieurs formes et plusieurs significations. On a pu voir déjà, à la page 113 des *Etud. phil.*, la forme ....THA, dans les verbes : ketsanitha, *j'enhardis, je rends brave*, k'ko8anatha, *j'agrandis, je rends grand*, kenon8aktatha, *je rends malade*, et encore dans leurs dérivés déponents : katetsanitha, *je fais le brave*, katko8anatha, *je fais le grand, je tranche du grand*, katenon8aktatha, *je fais le malade*, &c.

On pourrait donner à ces derniers, le nom de Verbes SIMULATIFS, réservant pour les premiers celui de verbes CAUSATIFS.

---

*every sunday?* et en iroquois par : *saterennaienneS ken niate 8entake?* La réponse affirmative sera : j'y vais = I go = katerennaiennes. Remarquez ici l'emploi de l's final pour marquer une sorte d'habitude ou plutôt de répétition d'un même acte, et revoyez à la page 92 des *Etud. Phil.* le rôle que joue cette lettre dans la formation du pluriel en iroquois aussi bien qu'en français. Ainsi en est-il des autres verbes : tekatskahon*ne*S, kateri8aienstan*e*S, je vais prendre mes repas (ordinairement ou tous les jours à l'hôtel), je vais en classe (ou au catéchisme chaque jour.)

Mais qu'on suprime s, dès lors toute idée de pluriel disparait ; et—chose qui mérite au plus haut degré l'attention de M. Renan et de tous les philologues—un double cas se présente :

1o. Je vois un enfant qui se met à genoux, qui s'assied à table, qui se hâte de prendre ses livres et ses cahiers, et je lui demande ce qu'il va faire. Il me répondra : *je vais faire ma prière* = jamjam oraturus sum = katerennaienne ; *je vais manger* = mox manducaturus sum = tekatskahonne ; *je suis sur le point d'aller en classe* = jamjam scholam petiturus sum = kateri8aienstane.

2o. Je rencontre le même personnage dans la rue, et je lui dis : *O` allez-vous?* Where are you going to? KA 8ASE? Il répondra : I am going to the church, to eat, to school = *je suis allant prier, manger, apprendre* = eo oratum, eo manducatum, eo discitum = 8akaterennaienne, 8atkatskahonne, 8akateri8aienstane.

D'autres verbes, qu'on pourrait nommer INSTRUMENTAUX ou LOCAUX suivant les circonstances, prennent encore la forme en THA, ex : keriiohtha, *je tue avec telle arme, tel instrument*, de keriios, *je tue;* iketha, *je vais quelque part, dans tel lieu*, de ike, *je vais*, ex : akta iketha, *je vais auprès.*

La forme KON et la forme K8EN s'employent de préférence avec les verbes neutres, ex : konnhekon *ou* konnhek8en, *je vis de tel métier, de telle nourriture* :—Onenste iakonnhekon, *on vit de blé d'inde.* Ne aiakonnhekon tsi nahon8anoronk8ake ne Ra8enniio, *il faudrait vivre de l'amour de Dieu.* Nahoten sonnhek8en ? *de quoi vis-tu?* tsi 8akiote ne konnhek8en, *je vis de mon travail.*

Outre ces trois formes, il y a encore la forme K8A laquelle s'emploie tantôt seule et tantôt superposée à la forme THA. Ainsi on dira : ne khiatonk8a = j'écris avec cela, de KHIATONS, *j'écris ;* ne k'netarhostha *ou* knetarhostak8a = je cachète, *j'induis de gomme* (KERHOS, ONETA).

ART. IX.—DU PROGRESSIF.

TIE (quelquefois ATIE, HATIE, TATIE) ajouté au parfait du verbe est le signe de cet accident, comme on peut le voir par les exemples suivants :

8akitentaon*hatie*, je m'appauvris de plus en plus, *de* 8akitentas, *devenir pauvre.*

8akatention*hatie*, je poursuis ma route, *de* kahtenties, *partir.*

8akatehiaron*tie*, je continue à grandir, *de* katehiarons, *grandir.*

8akatrori*hatie*, je continue mon discours, *de* katroris, *dire.*

8akhiaton*tie*, j'écris à mesure, *de* khiatons, *écrire.*

8aktara*tie*, je parle en allant, *de* 8aktare, *parler.*

8akeron8ehon*hatie*, je continue à aimer, à approuver, *de* kenon8es, *aimer.*

8akeri8aien*tatie*, j'ai une affaire à traiter en ce mom[illegible] 8akeri8aien, *avoir affaire.*

8akatkeron*tatie*, je passe en offrant ma marchan[illegible]e, *de* katkerons, *exposer en vente.*

Ainsi que le montrent assez plusieurs des exemples cités, les verbes du paradigme K passent au paradigme 8 en prenant

le signe du *Progressif*. Mais si un verbe du paradigme K manque de parfait, il conserve son paradigme. Tels sont, entr'autres, les verbes tekkanere, *je regarde*, et kenikonhrare, *je prends garde*, chez lesquels le progressif se forme du présent : tekkanerATIE, kenikonhrarATIE.

En ajoutant s au signe du *progressif*, on en modifie la signification, de la manière que voici : —

8akitentaonhaties, *je m'appauvris davantage* en changeant de situation.

8akatentionhaties, *je poursuis ma route*, v. g. partie à pied, partie à cheval.

8akatehiaronties, *je continue à grandir*, v. g. ici comme là, dans tel temps comme dans tel autre, etc.

8akatrorihaties, *je raconte la chose*, v. g. en allant de maison en maison.

8akhiatonties, *j'écris à diverses reprises* et dans divers lieux.

8aktaraties, *je parle en allant ça et là*, de côté et d'autre.

8akenon8ehonhaties, *j'approuve, je consens à chaque fois.*

8akeri8aientaties, *j'ai des affaires dans divers endroits.*

Tekkaneraties, *je suis de l'œil*, v. g. le canard qui plonge et replonge.

En ôtant l's de ce dernier verbe, il pourrait signifier : *Je suis de l'œil* v. g. le canard qui vole ou qui marche ou qui nage, mais que je ne perds pas de vue.

Le progressif affecte certaines postpositions ou adverbes, comme *akta*, d'où se forme AKTATIE, *tout autour ;* certains noms verbifiés, comme IOHATATIE, *le long du chemin*, formé de OHAHA ; la plupart des noms de mesure du temps, comme IOSERATATIE, 8AKENNHATATIE, KEN8ENTATIE, 8ASONTATATIE, durant tout l'hiver, tout l'été, tout le jour, toute la nuit. En ajoutant à ces derniers mots la marque du diminutif, on a *oseratatieha, akennhatatieha, ken8entatieha, asontatatieha,* en différents temps, époques, moments de l'hiver, de l'été, de la journée, de la nuit.

ART. X.—DE L'ATTRIBUTIF.

L'*attributif* change les verbes neutres en verbes actifs et les fait passer du paradigme 8 au paradigme K.

Les exemples suivants vont faire connaître la forme ainsi que la valeur de cet accident :

Kiotense, *je travaille pour quelqu'un*, de 8akiote, *je travaille.*
Kninonse, *j'achète pour quelqu'un*, de kninons, *j'achète.*
Kataninonse, *je vends pour quelqu'un*, de kataninons, *je vends.*
Kseronniennis, *j'arrange pour quelqu'un*, de kseronnis, *j'arrange.*
Kehiarak8ennis, *je rappelle une chose à quelqu'un*, de kehiaras, *je me souviens.*
Tekritennis, *je casse quelque chose à quelqu'un*, de tekritha, *je casse.*
Konniennis, *je fais quelque chose pour quelqu'un*, de konnis, *je fais.*
Ksahanis, (à peu près même signification), de iksas, *do.*
Katatiase, *je parle en faveur de quelqu'un*, de katatis, *je parle.*
Katerennaiennis, *je prie pour quelqu'un*, de katerennaiens, *je prie.*

ART. XI.—DE L'HABITUEL.

En recevant cet accident, les verbes quittent le paradigme K pour prendre le Par. 8.

Le signe* et la signification de l'HABITUEL se voient dans les exemples qui suivent :

8akeri8anerahaksKON, *je suis pécheur*, de keri8aneraks, *je commets un péché.*
8akatontatsKON, *je suis docile*, de katontats, *je consens, j'écoute.*
8akatroriATSKON, *je suis bavard*, de katroris, *je dis.*
8akesOTSKON, *j'ai l'odorat fin*, de 8akes8as, *je sens.*
8akatkenronniATSKON, *je suis humble*, de katkenronnis, *je me méprise.*
8akaskaneksKON, *j'ai envie de tout*, de kaskaneks, *je désire.*
8akatsennonniATSKON, *je suis facile à contenter*, de 8akatsennonni, *je suis content.*

---

* Ce signe a quelque analogie avec celui de l'*habituel* des Algonquins : ...OK,I. Voy. *Etud. phil.*, p. 76.

8akatatiATSKON, *je suis parleur, discoureur*, de katatis, *je parle.*
Te8akasenthoSKON, *je pleure facilement*, de tekasenthos, *je pleure.*

ART. XII.—DU FREQUENTATIF.

Presque tous les verbes, soit absolus, soit relatifs, sont susceptibles de revêtir cet accident. On peut en juger par les exemples suivants, qui, en même temps, feront connaître ses diverses formes ainsi que sa valeur :

Kenenskohatons, *voler partout où l'on est*, de kenensk8as, *voler, dérober.*
Katkahtonnions, *regarder de tous côtés*, de katkahtos, *regarder.*
Kateriiohatons, *assister à plusieurs batailles*, de kateriios, *se battre.*
Katseto{ton, tonnion,} *il y a plusieurs bouteilles*, de katsetote,* *il y a une bouteille.*
Kahronnion, *il y a beaucoup de choses*, de ikare, *il y en a une.*
Ieiatatarion, *on est enterré en grand nombre*, de ieiatat, *une personne est enterrée.*
Kheia8ihons, {*je donne à une personne beaucoup de choses, je donne quelque chose à plusieurs personnes,*} *de kheia8is, je donne à quelqu'un.*
Ionta8enserons, *on se baigne en foule*, de kata8ens, *je prends un bain.*
Keri8anerahakhons, *commettre beaucoup de péchés*, de keri-8aneraks, *commettre un péché.*
Khiatonnions, *écrire beaucoup de choses*, de khiatons, *écrire.*
8akatieserons, *jeter, mettre de côté beaucoup de choses*, de 8akaties, *jeter, rejeter.*
Ienakerenion, *habiter en nombre*, de ienakere, *habiter.*
Ion8entaserons, *il y a grande mortalité*, de ion8entas, *il y a mortalité.*
Katrorianions, *dire beaucoup de paroles*, de katroris, *dire.*
Kheseresons, *j'en poursuis plusieurs*, de ikseres, *poursuivre.*

---

* KATSETOTE, *il y a debout* (sur la table) *une bouteille avec son contenu.*
KAHASEROTE, *il y a debout* (sur la table) *une chandelle allumée.*
Katsetoton, kahaseroton, *il y en a plus d'une*, v. g. 2, 3, &c.
Katsetotonnion, kahaserotonnion, *il y en a plusieurs*, un grand nombre.

Kahtentionk8as, *partir en bande, en caravane*, de kahtenties, *partir*.
Kniontonk8as, *en arracher beaucoup*, de kniontak8as, *arracher*.

Le fréquentatif affecte les postpositions, ex.: kahetake, *dans le champ*, kahetakesON, *dans les champs, ça et là dans le* ou *dans les champs;* kanatakon renteron, *il est au village*, kanatakonsON ires, *il rôde dans le village;* kanonskon, *dans la maison*, kanonskonsON *par toute la maison*.

Cet accident qui, dans les noms, sert souvent de marque pour désigner le pluriel, affecte encore les adverbes, ex: atste, *dehors*, atstesON, *dehors ici et là*, ehtake tihaiationni, *il est couché par terre*, ehtakesON niieheres, *il va par terre, à pied;* ehtiioke nontare, *il vient par terre*, ehtiiokesON niienhenke, *j'irai par terre;* ehtiiokehake* rotiten, *il s'est embarqué dans les chars*, ehtiiokehakesON niieha8enon, *il y est allé en chemin de fer;* otsireke† raiati, *il est dans le bateau-à-vapeur*, otsirekesON ken niiehense? *irez-vous par le bateau-à vapeur?*

ART. XIII.—DU CONVERSIF.

Des exemples vont faire comprendre ce que nous entendons par ce mot de conversif:

Kennhotonk8as, *ouvrir une porte*, de kennhotons, *fermer*.
Kenonteksions, *déboucher, ôter le couvercle*, de kenonteks, *boucher, couvrir*.
K'kenhotsions, *débourrer un fusil*, de k'kenhoroks, *bourrer*.
Kontak8as, *ôter du feu*, de konthas, *mettre au feu*.

---

* Voici l'analyse de ce mot, EHTIIOKEHAKE, *en chemin de fer:* Ce chemin est en bas = ehtake; il est *bon, ferme, solide* = ehtiioke; il est *petit, étroit* = ehtiiokeha. On voit par cette dénomination ce qui attira surtout l'attention des Iroquois à la vue des premiers chemins de fer. Ce fut la force motrice du véhicule qui excita particulièrement celle des Algonquins: *ickote-otaban, voiture-à-feu*.

† Otsireke = dans le vapeur. Les Iroquois disaient d'abord: OTSIRE 8ahtentiatha kahon8eia, *bateau qui est mis en mouvement par le* FEU. Mais cela étant trop long, ils ont fini par dire tout simplement: *otsire = le feu*, de même que assez souvent nous disons en français *un vapeur* pour *un bateau-à-vapeur*. Les Algonquins disent sans abréviation: *ickote-tciman = bateau-à-feu*.

K'tak8as, *ôter de dedans, extraire,* de ketas, *mettre dedans,* (solide.)
Kerak8as, *ôter de dedans,* de kerha, *mettre dedans,* (liquide.)
K'rak8as, *ôter de dessus,* de kĕrha, *mettre dessus.*
Karhak8as, *dépendre,* de karha, *suspendre.*
Koharhak8as, *démancher,* de koharha, *emmancher.*
Kotsions, *tirer de dessous,* de koroks, *fourrer.*
Kientok8as, *récolter,* de kienthos, *semer.*
Katerennaientak8as, *finir de prier,* de katerennaiens, *prier.*
Kerhoroksions, *découvrir,* de kerhoroks, *couvrir.*

### ART. XIV.—DE L'ACQUISITIF.

AS est le signe de cet accident. Voici la manière de le former et de s'en servir.

8akient*as*, acquérir, se procurer, devenir propriétaire, posseur, *de* 8akien, avoir.
8ak8istaient*as*, acquérir, gagner de l'argent, *de* 8ak8istaien, avoir de l'argent.
8akienk8aient*as*, avoir du tabac au besoin, s'en procurer aisément, *de* 8akienk8aien, en avoir actuellement.
8akon8entsiaient*as*, acquérir une terre, *de* 8akon8entsiaien, être possesseur d'une terre.
8akenonsot*as*, acquérir une maison, *de* 8akenonsote, en avoir une.
Ke8eientet*as*, devenir capable, faire des progrès en science, *de* ke8eientet, être habile, capable.

Il ne faut pas confondre cet accident avec le suivant.

### ART. XV.—DU CONSOMPTIF.

En voici des exemples :

Ion8entas,* *cesser de vivre, mourir.*
Kek8entas, *achever de manger.*

---

* Ion8entas est un verbe collectif et qui ne saurait avoir ni un singulier ni même un duel. Sa signification est : *on meurt en nombre*; le parfait *iako8entaon*, rend notre expression : *les défunts, les trépassés, les morts.* Ion8entas, est la personne indéterminée du verbe; sa forme ion indique que le verbe est de la première conjugaison. Le 8 sert ici à relier ensemble le signe de la personne ion avec celui de l'accident entas. C'est ion8entas qui a présidé à la formation de tous les verbes *consomptifs* en leur prêtant sa terminaison : entas.

**Kanonsentas**, *une maison finir, tomber en ruine.*
**8ententas,*** *la fête finir.*
**Kari8entas**, *quelque chose prendre fin.*
**Ke8ennentas**, *cesser de parler.*
**Ke8eiennentas**, *finir, achever une chose.*
**8àterioserentas**, *la guerre finir.*
**Kio*entas**, *être dans une situation définitive.*

---

* Verbe monopersonnel fait au parfait : IA8ENTENTAON, *la fête est passée*, au futur : EN8ENTENTANE, *la fête finira.* C'est ce verbe que l'on emploie pour désigner le premier jour de la semaine, voici de quelle manière : *en8ententane* = lundi prochain *i. e.* quand le Dimanche finira ; *iense8ententane* = de lundi en huit *i.e.* quand l'autre Dimanche finira ; *saententane* = lundi dernier ; *sonta8ententane* = il y a eu, lundi, huit jours ; *tsinahe tia8ententaon* = depuis lundi dernier ; *a8ententaonke* = le lundi, les lundis.

## CHAPITRE X.

### Diverses Classifications des Verbes Algonquins.

Le verbe joue un si grand rôle dans la langue algonquine ; ses conjugaisons sont si nombreuses, ses formes si variées, que ce n'est pas un médiocre embarras pour le grammairien, de savoir comment il doit procéder à la classification des verbes. Pour être clair, exact et complet, il lui faut avoir recours à de nombreuses divisions et subdivisions.

Les verbes algonquins peuvent être considérés sous divers points de vue ; de là diverses classifications. J'en ai distingué quatre principales dans mes feuilles de grammaire. Je vais donner ici la première, celle, je crois, qui intéressera davantage les philologues.

Considérés par rapport à leur origine, les verbes algonquins peuvent se diviser en verbes *simples*, verbes *dérivés*, verbes *composés*, verbes *préformés* et verbes *adformés*.

#### ART. I.—DES VERBES SIMPLES.

Aucun verbe algonquin ne saurait être *simple* ou *primitif* si son radical contient plus de deux syllabes. Il en est même quelques-uns qui ne sont pas primitifs, bien que leur radical ne contienne que deux syllabes, ou même une seule. Ainsi par exemple, les verbes : ij*a,i*, *aller*, madj*a,i*, *partir*, oc,i, *avoir mari, être mariée,* 8i8,i, *avoir femme, être marié*, etc., ne sont pas des verbes primitifs.

Parmi les verbes simples, les uns sont *absolus*, d'autres, *actifs*, et enfin d'autres, mais en très petit nombre, *impersonnels*. En voici des exemples :

##### 1o. VERBES ABSOLUS.

Ap,i, *y être, être présent, être assis.*
Kap*a,e*, *débarquer, sortir du canot pour prendre terre.*
Kika, *être vieux, d'un âge avancé.*
Kike, *guérir, être guéri.*
Ki8e, *retourner, s'en retourner.*
Koki, *plonger, faire le plongeon.*

Kopi, *s'éloigner du rivage pour s'enfoncer dans les terres.*
Kos,i, *décamper, porter plus loin sa tente.*
Ma8,i, *pleurer.*
Mik,i, *japer, aboyer.*
Nese, *respirer.*
Nik,i, *naître.*
Nim,i, *danser.*
Nip,o, *mourir.*
Nip*a,e*, *dormir.*
Pap,i, *rire, sourire.*
Pos,i, *s'embarquer dans un canot, monter en voiture.*
Sik,o, *cracher.*

2o. VERBES ACTIFS.

A8, (plusieurs prononcent A8I), *aie-le, prends-le.*
Anoj, *emploie-le pour, ordonne-lui de, donne-lui commission pour.*
Ganoj, *parle-lui.*
Kac,* *cache-le.*
Kih, *esquive-le, échappe-toi de lui.*
Mikac, *bats-le.*
Nanj, *vas le quérir.*
Nonj, *allaite-le.*
Nici, *tue-le, fais-le mourir.*
8ij, *nomme-le,* prononce son nom.

3o. VERBES IMPERSONNELS.

C'est à peine si je puis en citer trois comme incontestablement primitifs :
Nibin, *c'est l'été.*
Pipon, *c'est l'hiver.*
Notin, *il vente, il fait du vent.*

ART. II.—DES VERBES DERIVES.

Le nombre de ces verbes est très-considérable; les uns sont dérivés d'un nom, d'autres d'un verbe, d'autres enfin de quelqu'autre partie du discours.

---

* Il ne faut voir ici qu'une rencontre purement fortuite; partout ailleurs les deux verbes s'éloignent l'un de l'autre: ni kana, *je le cache,* ni kanik, *il me cache,* ki kanin, *je te cache,* kajicin, *cache-moi,* ni katon keko, *je cache quelque chose,* etc.

§ I.—*Verbes dérivés d'un nom.*

1o. Le verbe français *avoir*, signifiant *posséder, avoir en sa possession*, peut se rendre en algonquin par un verbe dérivé du nom de l'objet possédé.

Pour former ce verbe, on n'a qu'à placer la lettre o devant le nom, exemples:

Pak8ejigan, *pain ;* Opak8ejiganim,i,* *avoir du pain.*

Makisin, *soulier ;* Omakisin,i, *avoir des souliers.*

Sitikemagan, {*épo.* / *épouse ;*} O8itikemagan,i, *avoir* {*époux,* / *épouse.*}

2o. Le verbe français *faire*, signifiant *fabriquer, construire, façonner*, peut se rendre en algonquin, par un verbe dérivé du nom de la chose fabriquée.

Pour former ce verbe, on ajoute au nom: KE, OKE, IKE, suivant que ce nom se termine par une voyelle, ou par une gutturale, ou bien par toute autre consonne, exemples :
Ab8i, *aviron ;* ab8iKE, *faire un aviron.*
Makak, *makak ;* makakOKE, *faire un makak.*†
Mokoman, *couteau ;* mokomanIKE, *faire un couteau.*

3. Le verbe *être* suivi d'un nom, se rend en algonquin par un verbe dérivé de ce nom.

Pour former ce verbe, on ajoute au nom 8,I; o8,I ; i8,I, suivant que ce nom est terminé par une voyelle, ou par *g, k*, ou bien par toute autre consonne. Exemples :
Okima, *roi ;* nind okima8, *je suis roi,* okima8I, *il est roi.*
Kikang, *grande fille ;* ni kikango8, *je suis grande fille,* kikango8I, *elle est grande fille.*
8agoc, *renard ;* ni 8agocI8, *je suis un renard,* 8agocI8I, *c'est un renard,* (dans le sens figuré.)

4. Ainsi qu'il a été dit plus haut, le verbe impersonnel *il y a*, signifiant *il y a beaucoup, il y a en abondance,* s'exprime en algonquin par un verbe impersonnel dérivé du nom de la chose qui abonde : pine, *perdrix,* pineKA, *il y a des perdrix ;*

---

* Le mot *pak8ejigan* est un de ceux qui prennent la marque du possessif: ni pak8ejiganiM = *mon* PAIN, ni pak8ejiganiMinan = *notre pain.*

† Sorte de boîte que fabriquent les femmes indiennes avec l'écorce de bouleau.

mitik, *arbre*, mitikOKA, *il y a des arbres;* kon, *neige*, konIKA, *il y a de la neige.**

§ 2.—*Verbes dérivés d'un verbe.*

1. Des Verbes absolus primitifs dérive leur conjugaison active avec toutes celles qui en dépendent. Exemples :

Nipom, *souhaite-lui la mort*, de nip,o, *mourir*.

Ma8im, *pleure-le*, ma8indis,o, *pleurer sur soi-même*, de ma8,i, *pleurer*.

Nimih, *fais-les danser*, nimihiti8ak, *ils* {*se font danser,*† / *dansent ensemble,*} de nim,i, *danser*.

8abam, *vois-le*, ni 8abamigo, *on me voit*, de 8ab,i, *voir*.

Sik8ac, *crache sur lui*, *conspue-le*, de sik,o, *cracher*.

2. Des verbes actifs primitifs dérive leur conjugaison absolue avec toutes celles qui en dépendent, exemples :

Nici8e, *tuer, être meurtrier, homicide,*
Nitage, *tuer, faire boucherie,* } de nici, *tue-le*.

Mikaki, *se battre*, de mikac, *bats-le*.

Anokim,o, *employer*, de anoj, *employe-le*.

3. Des verbes impersonnels qui ont rapport aux saisons et aux divers changements de température, se forment certains verbes absolus ; et de ceux-ci dérivent ensuite d'autres conjugaisons, exemples :

---

*Ainsi qu'il est facile de le voir, ces verbes et ceux qui les précèdent : okimas,i, ab8ike, &c., se forment d'après les règles suivies dans la formation des accidents nominaux. Voyez *Etud. Phil.*, p. 38 et suiv.

† En algonquin, il n'est pas d'usage de dire simplement : ils dansent = nimi8ak, de deux ou plusieurs personnes qui dansent ensemble ; dans la pensée des Sauvages, c'est l'un qui fait danser l'autre. Pour inviter quelqu'un à danser, ils diront : nimihicin = *fais-moi dan ser*, ou bien : nimihitita = *faisons-nous danser l'un l'autre*, (ou *les uns les autres*,) ou bien, plus poliment : ki ta papamitam ina kitci nimihinan = *me permettrais-tu de te faire danser ?* La danse d'un seul étant bien rare, on n'emploie guère le mot *nimi8in*, en dehors de la danse du saint roi David. C'est le nom dérivé du réfléchi, que l'on emploie de préférence : *nimihiti8in*.

8abans,o, *voir le jour suivant*, de 8aban,* *il est jour.*
Piponic,i, *passer l'hiver*, } de pipon, *c'est l'hiver.*
Pipones,i, *avoir hivers, être âgé de*† } de pipon, *c'est l'hiver.*
Nibinic,i *passer l'été*, de nibin, *c'est l'été.*
Notinic,i, *avoir du vent*, de notin, *il vente.*

§ III.—*Verbes dérivés de différentes sortes de mots.*

D'un nom: tibikat, *il est nuit*, (tibik, *nuit.*)

D'un adjectif: {k8enatci8,i, / k8enatci8an,} *être beau*, (k8enatc, *beau.*)

D'un pronom: {a8eni8? / a8eneni8?} *Qui es-tu?* {a8en? / a8enen?} *qui? quel?*

D'une préposition: pindike, *entrer*, (pintc, pindik, *dans.*)

D'un adverbe: {songis,i, / songan,} *être fort*, (songa, *fortement.*)

D'un nom de nombre: pejik,o, *être seul, n'être qu'un*, (pejik, *un.*)

D'un nom de lieu: Moniake, *aller à Montréal*, (Monia, *Montréal.*

D'un nom propre: Miceni8ang, *à la St. Michel*, (Micen, *Michel.*

D'une particule verbale: pij, *apporte-le*, (pi, *v. Et. ph. p.* 79.)

ART. III.—DES VERBES COMPOSES.

En voici un exemple entre mille autres:

Les expressions suivantes: *faire le malade, le dévot, contrefaire le sourd, l'aveugle, faire semblant d'être mort*, etc., s'expriment en algonquin, au moyen d'un verbe composé:

---

* 8ABAN n'est lui-même qu'un dérivé de 8ab, racine qui exprime l'idée de *clarté*, de *blancheur*, de *vision*, ex:

8ab,i, *voir, voir clair.*
8abis,i *être blanc.*
8abikonaie, *être vêtu de blanc.*
8aban, *il y a blanc, il fait clair.*
8abang, *quand il fera jour*, c'est-à-dire *demain.*

Kasin ta 8abanzosi, *il ne vivra pas jusqu'à demain, il n'ira pas jusqu'au jour, il ne passera pas la nuit*, (en parlant d'un malade).

† Les Algonquins aussi bien que les Iroquois comptent le nombre des années par le nombre des hivers.

akosikas,o, aiamiekas,o, kakipicekas,o, kakiping8ekas,o, nipokas,o,* etc.

Le verbe qui exprime l'action simulée, reste invariablement à la 3eme personne, et est toujours placé devant.

Le verbe qui exprime la simulation, est le seul qui se conjugue, ainsi :

Nind ojimokas, *je fais semblant de fuir.*
An8enindizokazogoban, *il faisait semblant de se repentir.*
Eiamiekazodjik, *les hypocrites.*
Nimihitikazo8ak, *ils font semblant de danser.*†

ART. IV.—DES VERBES PREFORMES.

J'appelle verbes *préformés* ceux qui se forment à l'aide d'une *préformante.*

Une préformante est pour l'ordinaire, une sorte de préposition qui se place en avant d'une racine verbale, et s'unit à elle pour la soutenir et lui donner vie et valeur.

Il y a un grand nombre de verbes préformés. J'en donne ici quelques exemples, ayant soin de distinguer au moyen d'un trait d'union les deux parties constitutives de cette sorte de verbes :

A-PATO : otenang apato, *il court vers la ville.*
A-PAI8E : nind apai8en ki ia8, *je me réfugie vers vous.*
IN-8E : abinotcinjicing in8e, *il parle comme un enfant.*
IN-ANDJIKE : animocing inandjike, *il mange comme un chien.*
IN-AAM : ka8ack8ebingin kit inaam, *tu chantes comme un ivrogne.*
Pim-ose, *passer à pied, marcher ;* pim-ote, *passer en rampant, ramper.*

---

* J'emploie ici S italique pour signifier que cette lettre perd sa force ordinaire et s'adoucit en *z* dès qu'elle cesse d'être finale, dans tous ces verbes et autres dont il sera parlé dans la suite. Quant à la virgule qui vient après, j'en ai donné l'explication à la p. 63 des *Etud. Phil.*

† "Kas,o" est ce que j'appelle dans mes feuilles de grammaire le *semi-réfléchi* de kac = *cache-le.* Le *réfléchi simple* est kanitis,o ; l'*ultra-réfléchi :* kazohitis,o. On emploie très-heureusement et très élégamment ces trois sortes de verbes en parlant de l'auguste mystère de l'Eucharistie : Kazo Jezos Okanisti8ining, *Jésus est caché dans l'Eucharistie ;* Kanitizo......, *Il s'y cache lui-même ;* Kazohitizo, *Il s'y tient caché* (par un prodige de son amour.) Kazo = latet, Kanitizo = abscondit se ; Kazohitizo = latet et vult latere, se latentem facit.

Pimi-pato, *passer à la course, courir;* pimi-se, *passer au vol, voler.*

Pim-ataka,e, *passer à la nage, nager;* pim-atakasi, *passer à gué, guéier.*

Pim-atakak,o, *passer sur la glace;* pim-abok,o, *passer sur les flots, être transporté par le courant.*

Anim-ose, *s'en aller à pied;* animi-se, *s'en aller au vol, s'envoler.*

Anim-ac,i, *s'en aller à la voile;* anim-abok,o, *s'en aller à la dérive.*

Dans tous les verbes ci-dessus et dans une foule d'autres, se rencontrent, comme on voit, deux éléments, la préformante et la racine verbale. Aucun de ces deux éléments ne peut exister séparément: pour condition essentielle de leur existence, il faut qu'ils soient unis ensemble.

Mais il y a certains verbes dont la préformante n'est pas essentiellement préfixe, et peut subsister isolément. Ceci a lieu toutes les fois que la préformante est, non plus une préposition, mais un nom ou un verbe, ou même un adverbe ou un adjectif, comme dans les exemples suivants:

Akim-ose, *aller en raquettes,* (akim, *raquette.*)
Tibik-ose, *marcher de nuit,* (tibik, *nuit.*)
Maia-ose, *marcher à la tête,* (maia, *principal.*)
G8aiak-ose, *marcher droit,* (g8aiak, *bien.*)
Madji-pato, *partir à la course,* } (madja,i, *partir.*)
Madji-pai8e, *prendre la fuite,* }
Ki8e-pato, *s'en retourner à la course,* } (ki8e, *s'en retourner.*)
Ki8e-kom,o, *s'en retourner en canot,* }
Tep-8e, *dire la vérité,* (teb, *au juste.*)
Mino-8e, *avoir un bon discours,* } mino, *bon.*
Min8-andjike, *manger bon, faire bonne chère,* }

Certains verbes peuvent avoir à la fois deux préformantes, exemples:

Anim-akim-ose, *s'en aller en raquettes.*
Papam-akim-ose, *aller ça et là, se promener en raquettes.*

Quelques verbes, complets par eux-mêmes, peuvent prendre une préformante, et alors cette préformante modifie un peu leur signification, exemples:

Anoki, *travailler*, in-anoki, *travailler d'une certaine manière.*
Abatat, *c'est utile*, in-abatat, *c'est utile d'une certaine manière.*

ART. V.—DES VERBES ADFORMÉS.

J'appelle verbes *adformés* certains verbes qui se forment à l'aide d'une adformante.*

Les adformantes sont certaines désinences qne sont obligées de prendre certaines racines verbales sous peine de rester sans vie et sans valeur, telles sont les suivantes:

NICK, racine qui exprime l'idée de colère.

De cette racine verbale se forme d'abord le verbe causatif nickih, *fais-le fâcher*, *irrite-le*, *offense-le.*

Mais comme on peut offenser quelqu'un par paroles ou par actions, de là l'emploi des adformantes M et N.

Nickim, *irrite-le par parole.*

Nickin, *irrite-le par action*, (en le poussant ou en le retenant de la main.)

La lettre M en sa qualité de labiale, indique admirablement le jeu des lèvres.

La lettre N, initiale du mot NINDJ, *main*, et du mot NIK, *bras*, indique le jeu de ces deux principaux organes de nos actions.

TANG, racine dont il a été parlé déjà, p. 27.

Si c'est avec la main que l'on *touche* un objet, le verbe se formera à l'aide de l'adformante N :

Tângin, *touche-le de la main.*†

---

* Je prévois que ces termes de *préformantes, d'adformantes* ne seront pas du goût de tout le monde, et je sens très-bien qu'on pourra avoir raison d'en faire la critique, comme de beaucoup d'autres mots dont je suis l'inventeur ou que j'ai empruntés aux auteurs de grammaires hébraïques. Que les philologues, en condamnant ceux-ci, m'en procurent de plus convenables, et je suis prêt à laisser là toute ma terminologie, pour adopter la nouvelle qu'ils voudraient bien m'indiquer.

† Si l'on veut exprimer la partie du corps que l'on touche, on en intercale le nom entre la racine et l'adformante, ayant soin de le faire précéder et suivre des voyelles unitives qui lui conviennent, ex :

Tanginindjin, *touche-lui la main avec ta main.*
Tanginiken, *touche-lui le bras avec ta main.*
Tangisiten, *touche-lui le pied avec ta main.*

Les lois de l'harmonie sont admirables dans cette langue non moins que les règles de la grammaire.

Si c'est avec le pied, le verbe se formera à l'aide de l'adformante CK, laquelle sert à indiquer le jeu du pied :*

Tângicka8, *touche-le avec le pied.*

CING, racine verbale qui correspond assez bien au δυς des Grecs comme MINO correspond à εὐ.

On a vu plus haut (p. 27)la valeur de la racine *enim.* Elle paraît ici avec le rôle d'adformante :

Cingenim, *hais-le, déteste-le.*

Si c'est l'oreille qui se trouve choquée, soit du discours soit du chant de quelqu'un, la racine verbale prendra l'adformante T, qui étant l'initiale de ta8ak, *oreille,* indique très-bien le jeu de cet organe :

Cingita8, *déteste ses paroles.*

Si c'est l'œil qui se trouve choqué à la vue de quelque objet, la racine CING prendra l'adformante BAM, laquelle a été empruntée au verbe 8ABAM, *vois-le,* pour indiquer le jeu de l'œil.

Cingabam, *vois-le de mauvais œil, ne le regarde pas avec plaisir.*

Si l'organe de l'odorat se trouve offensé par quelque odeur, la racine CING prendra l'adformante MAM, qui sert à indiquer la sensation de l'odorat :

Cingimam, *déteste son odeur.*†

---

* L'adformante CK, rappelle à l'esprit le mot latin *calx* et ses nombreux dérivés. Elle forme les initiales du mot CKANJ, ongle, corne du pied des animaux, *unguis, ungula.* Il est à remarquer qu'elle se retrouve encore dans ECKAN corne de la tête des animaux, *cornu.* On sait que chez les Orientaux les *cornes* sont l'emblême de la force, le symbole de la puissance ; c'est ce qui se voit partout dans la Ste. Ecriture. Quelque chose d'analogue a lieu chez les races de langue algonquine. La force de certains animaux résidant principalement dans leur *sabot,* CKANJ, et chez d'autres dans les *cornes* qu'ils ont sur la tête, ECKAN, l'adformante empruntée également à ces deux mots s'emploie au figuré pour exprimer l'idée *d'affermissement, de triomphe, d'efforts* couronnés de succès, ex. : SongitekeCKa8, *fortifie-lui le cœur ;* songitecheCKage8in, *le sacrement de Confirmation ;* ni macka8itecheCKotatimin, *nous nous encourageons l'un l'autre,* etc.

† Voici l'explication que je proposerais :

Quand on veut flairer une bonne odeur, on allonge les narines ; or pour cela il est besoin d'abaisser la lèvre supérieure, et celle-ci en s'abaissant oblige l'autre lèvre à s'abaisser également et à se projeter dans la bouche. Un fait physiologique du

Si c'est le goût qui se trouve contrarié, la racine prendra l'adformante P, qui en sa qualité de lettre palatale, est heureusement employée à désigner la sensation dont le palais de la bouche est l'organe principal.

Cingip8, *déteste son goût.*

TAKO, racine verbale qui signifie *prendre, saisir.**

Avec l'adformante N, on aura:

Takon, *prends-le avec la main.*

Avec l'adformante ENIM, on aura:

Tak8enim, *conçois-le, que ton esprit le saisisse, saisis-le par la pensée.*

Si c'est avec les dents, on fera usage de l'adformante AM qu'il ne faut pas confondre avec l'adformante M qui indique le jeu de la bouche en tant qu'organe de la parole.

L'adformante *am,* laquelle parait empruntée au verbe AM8, *mange-le,* est employée à indiquer le jeu des dents et de la mâchoire dont il est à propos en ce moment de se rappeler le nom: tAMikan.

Tak8am, *saisis-le avec les dents, tiens-le avec les dents,* et par extension: *mords-le.*

OTAP, racine qui signifie, *prendre, recevoir, lever de terre, tenir, soutenir:*

Otapin, *prends-le dans ta main.*†

Otapam, *tiens-le, soutiens-le entre tes dents,* (par exemple, un calumet.)

PAN, racine verbale dont on connaîtra la valeur par les exemples suivants:

Ni panima, *il échappe à ma main, je le manque.*

Ni panicka8a, *il échappe à mon pied, mon pied n'y atteint pas.*

---

même genre s'accomplit, s'il s'agit de respirer une odeur désagréable. Les deux lèvres viennent encore ici en aide aux deux narines; mais cette fois, au lieu de s'abaisser, elles se relèvent et se posent en guise de rempart devant les deux orifices du nez.

Dans l'un et l'autre cas, c'est MAM = le travail des lèvres au profit des narines, le double *mm* représente ces deux organes.

* Cf. l'anglais: to TAKE.

† Tebenimin, *disait un moribond,* Jezos n'ose, enabigis, otapinicin, *Seigneur, Jésus mon père, de grâce, recevez-moi dans vos bras.*

Ni panabama, *il échappe à ma vue, je le perds de vue.*
Ni panita8a, *il n'arrive pas à mon oreille, je ne puis l'entendre.*
Ni panama, *il échappe à mes dents, je ne puis le croquer.*

Il peut arriver quelquefois que des adformantes s'adjoignent à des verbes complets en eux-mêmes ; ainsi de ni tep8e, *je dis vrai*, on formera : ni tep8eta8a, *il dit vrai à mon oreille, je crois ce qu'il dit, je crois à sa parole* ; ni tep8eienima, *je pense qu'il est sincère, je le crois véridique.*

Un adverbe, une préposition, un nom, un adjectif, une preformante même, peuvent recevoir et s'incorporer une adformante, en voici des exemples :

*Adverbe :* Kit onzamim, *tu m'en dis trop.*

*Préposition :* Nind onzoma, *je l'en empêche par parole, je l'en dissuade.*

*Nom :*
- Aganecam,o, *parler Anglais.*
- Ota8am,o, *parler Outaouais.*
- Nato8em,o, *parler Iroquois.*

*Adjectif :*
- Ni minota8a, *je l'écoute avec plaisir, sa parole est bonne à mon oreille.*
- Ni minop8a pak8ejigan, *j'aime le pain, je le trouve bon.*
- Ni minoama, *je le mâche aisément.*
- Ni minomama nasema, *j'aime l'odeur du tabac.*
- Ni minoma, *je dis du bien de quelqu'un, j'en parle avec éloge.*
- Ni min8enima, *j'ai de lui bonne opinion, je l'aime, je l'estime, il me plait, il me revient.*

*Préformante :* Nind inabama, *je le vois en rêve ;* makatatc ka inabandamân tibikong, *c'est drôle ce que j'ai rêvé cette nuit.*

Nind inenima, *je pense ainsi de lui ;* mi enenindamân, *tel est mon sentiment.*

Il est encore d'autres adformantes, telles que OM, BIJ dont je vais faire comprendre la valeur par quelques exemples :

Pimom, *porte-le sur ton dos,*
Pitom, *apporte-le sur ton dos.*
Panom, *laisse-le tomber de dessus ton dos.*

8ikobij, tire-le, entraîne-le [au propre et au fig.]
Takobij, tiens-le, retiens-le au moyen de liens.

Ningi 8ikobinigo kitci ijaian, *je ne voulais pas y aller, on m'y a entraîné malgré moi.* O takobina8an Jezosan mi dac i 8ikobina8âtc, *ils saisissent Jésus, le lient avec des cordes et le traînent en le tirant par ces cordes.*

Quelle différence entre les deux idiomes ! Auquel des deux, je le demande à M. Renan, devra-t-on donner la préférence ?

## CHAPITRE XI.

### Especes particulieres de Verbes Algonquins.

Ces espèces sont trop nombreuses pour que je puisse les faire connaître dans une simple brochure. Aussi vais-je me borner ici à en signaler quatre seulement qui m'ont paru plus dignes de fixer l'attention bienveillante des savants en général et de M. Renan en particulier.

Un des quarante de l'Académie a écrit ces paroles remarquables :

"Toutes les ressources grammaticales semblent exister en germe dans le chaos des langues sauvages."*

Je n'ai rien à critiquer dans cette phrase de l'illustre académicien, et c'est ainsi que devait s'exprimer un homme qui ne connaissait en matière de langues américaines que ce qu'il avait pu en apprendre au foyer d'un missionnaire dans quelques heures seulement d'une simple conversation. Sans doute, même après son entrevue avec le vénérable et bien regretté M. Marcoux, l'habile grammairien n'a dû voir dans les langues indiennes, comme toute autre personne qui les ignore, qu'un *informe chaos.* Mais assurément, si M. Ampère eut possédé la connaissance de nos idiomes du Canada, sa phrase n'eut pas été la même, et il aurait dit : Toutes les ressources grammaticales existent dans les langues qu'il nous a plu d'appeler sauvages.

#### ART. I.—VERBES INSTRUMENTAUX.

Ils sont de deux espèces : les uns se forment sur les verbes de *possession*, les autres sur les verbes de *construction*.

1o. J'appelle verbes de *possession* les verbes dérivés du nom de la chose possédée, comme : "okan,i, o8iias,i, o8iia8,i, otcitcagoc,i, omisk8i, omitonenindjigan,i, otehe, octik8an,i, onindj,i, o8i8ak8an,i, okonas,i, omakisin,i," etc., *avoir des os, de la chair, un corps, une âme, du sang, de l'esprit, du cœur, une tête, des mains, un chapeau, des habits, des souliers*, etc.

* Ampere, Promenade en Amérique.

On forme *l'instrumental* de ces verbes en ajoutant NOTA8 ou NOTAN suivant que le régime du verbe instrumental est de 1ère ou de 2eme. classe.

D'après les règles qu'on a vues plus haut, *nota*8 et *notan* sont précédés d'un *o*, si le nom d'où dérive le verbe est terminé par une gutturale ; d'un *i*, s'il se termine par une autre consonne ; et il n'est besoin d'aucune lettre transitive, quand c'est une voyelle qui termine le nom qui sert de prototype. Exemples :

Ot o8iia8INOTA8an Jezos pak8ejiganibanen, *Jésus change en son corps le pain qui n'est plus.*

Ot omisk8INOTAN cominaboban, *Il change en son sang le vin qui n'est plus.*

*Se masquer* c'est, en cette langue : *convertir du papier en son visage, se faire un visage de papier* :

O ki ockinjikONOTANa8a masinaiganic, *ils se sont masqués.*

Nos expressions françaises : *c'est la bonté même, c'est la bêtise personnifiée* et autres analogues, se traduisent très-bien en algonquin par : "ot o8iia8inotan ca8enindjike8in, ot o8iia8inotan pizinatisi8in."

2o. J'appelle verbes de *construction* les verbes dérivés du nom de la chose construite, comme : " miki8amike, mikanike, tcimanike, akimike, packiziganike, makisinike, 8i8ak8anike, pak8ejiganike, ab8ike," *faire une maison, un chemin, un canot, des raquettes, des fusils, des souliers, des chapeaux, du pain, un aviron.*

Soit pour exemple le verbe *ab8ike ;* il formera les verbes instrumentaux suivants :

Ni 8i ab8ikena, *je veux en faire un aviron* (de cet arbrisseau planté.)

Ni 8i ab8iken, *je veux en faire un aviron* (de ce morceau de bois.)

Ni 8i aiab8iken[illegible], *je veux en faire des avirons* (de ces arbres debout.)

Ni 8i aiab8ikenan, *je veux en faire des avirons* (de ces arbres à terre.)*

---

* Dans ces deux derniers cas, on a dû employer le *fréquentatif* duquel il est fait mention dans les *Etud. phil.*, p. 75.

Ab8ike engendre ab8ika8, *fais-lui un aviron;* celui-ci engendre à son tour: ab8ikotatis,o, *se faire un aviron.* Or, de ce dernier verbe se forme l'instrumental:

nind ab8ikotatizo {na,k, / n,an,} *je m'en fais un aviron,*

en variant la terminaison selon que le nom de la matière employée, est de 1ère ou de 2ème classe, au singulier ou au pluriel.

#### ART. II.—DES VERBES DE PARENTÉ ET D'AFFINITÉ.

Les noms de *parenté* et *d'affinité* peuvent se verbifier et revêtir les principales formes verbales, comme l'actif, le passif, le neutre, le réciproque.

Ainsi des mots suivants: 'os, *père;* ga, *mère;* k8isis, *fils;* anis, *fille;* nidjanis, *enfant;* kanis, *frère d'homme;* tikik, *sœur de femme;* a8ema, {*frère de femme; / sœur d'homme;*} 8, *épouse;* inda8a {*père / mère*} *du gendre, de la bru,* etc., on formera:

Oios,i, *avoir père;* oiosim, *aie-le pour père;* nind oiosimik, *il m'a pour père, je suis son père;* 8eiosimintc, 8eiosimindjik, *le père, les pères;* 8eiosingin, *comme un père, d'une manière paternelle;*

Oki, *avoir mère,* oki8in, *maternité;* okim, *aie-la pour mère,* nind okimik, *il m'a pour mère, je suis sa mère;* 8ekimintc, 8ekimindjik, *la mère, les mères;* 8ekingin, *à la façon des mères, avec des sentiments maternels;*

Ok8isis,i, *avoir fils;* ok8isisim, *aie-le pour fils;* nind ok8isisimik, *je suis son fils;* 8ek8isisimidjik, *ceux dont je suis fils;* 8ek8isisidjik, *les parents du garçon;*

Otanis,i, *avoir fille;* 8etanisitc, {*père / mère*} *d'une fille;* 8etanisidjik, *les parents de la fille;* 8etanisimidjik, *ceux dont je suis fille;*

Onidjanis,i, *avoir enfant, être* {*père / mère*}; 8enidjanisimiang, *ô vous qui nous avez pour enfants!* 8enidjanisidjik, *ceux qui ont des enfants, les parents;* 8enidjanisimindjik, *ceux que l'on a pour enfants, les enfants;* 8enidjanisindidjik, *les parents et les enfants;*

Kit o8ikanisindim, 8e8ikanisindingin iji sakihitik, *vous êtes frères, aimez-vous comme des frères;* o8ikanisingin nind iji sakiha, *je l'aime comme s'il était mon frère;*

8etikikongin apitenimik 8adjaonak, *regardez les Iroquoises comme vos sœurs;* 8etikikondingin iji sakihitita, *aimons-nous les unes les autres comme doivent s'aimer des sœurs;*

8eta8ema8indingin inenindig8aban, *ils se considéraient entr'eux comme frère et sœur;*

8e8indingin iji 8itikendi8ak, *ils vivent ensemble comme s'ils étaient mariés.* Dans le catéchisme, le sacrement de Mariage est nommé "aiamie 8i8indi8in;"

Otinda8a8indik, *il y a alliance entr'eux, le fils de l'un a épousé la fille de l'autre.*

ART. III.—DES VERBES A EFFET.

Quelques exemples vont expliquer ce que l'on doit entendre par ces verbes.

1o. Effet du soleil: AS,O.

Mi8as,o, *être chassé par le soleil.*
Jibas,o, *être endurci au soleil, en supporter facilement l'ardeur.*
8ake8as,o, *être sensible à l'ardeur du soleil.*
Nagatas,o, *être accoutumé aux ardeurs du soleil.*
Kinas,o, *être arrêté, empêché par le soleil.*
Ci8as,o, *être ébloui par les rayons du soleil.*
Ki8ack8eias,o, *éprouver des étourdissements* } *par l'effet du soleil.*
Te8ik8eias,o, *éprouver des douleurs de tête* }
Etc., etc.

2o. Effet du vent:—AC,I.

Mi8ac,i, *être chassé par le vent.*
Jibac,i, *supporter le vent, être fort contre le vent.*
Sekac,i, *craindre le vent.*
Nagatac,i, *être accoutumé au vent.*
Takac,i, *être rafraichi par le vent.*
K8anabac,i, *chavirer par la force du vent.*
8ebac,i, *être emporté par le vent.*
Nakaiac,i, *ne pouvoir pas dominer le vent, être arrêté par la force du vent.*
Etc., etc.

3o. Effet de la pluie, de l'eau:—ABA8E.

Mi8aba8e, *être chassé par la pluie.*
Nagataba8e, *être accoutumé à aller à la pluie.*

Jibaba8e, *avoir le corps endurci à l'humidité.*
8ake8aba8e, *être douillet sur l'article de l'humidité.*
Nisaba8e, *être tué par l'eau, se noyer.*
Cab8aba8e, *avoir tous ses habits mouillés, être trempé jusqu'aux os.*
Indanaba8e, *rester à la pluie, demeurer exposé à la pluie.*
Te8ik8eiaba8e, *avoir mal à la tête pour s'être mouillé.*
Etc., etc.

4o. Effet du troid :—ATC,I.

Mi8atc,i *être chassé par le froid.*
Jibatc,i, *supporter facilement le froid.*
8ake8atc,i, *être sensible au froid.*
Nagatatc,i, *être accoutumé à endurer le froid.*
Kikatc,i, *être engourdi par le froid, être roide de froid.*
Niningatc,i, *trembler de froid.*
Takatc,i, *être saisi par le froid.*
Akosk8atc,i, *être collé par le froid.*
Etc., etc.

5o. Effet de la neige :—AKONE.

Mi8akone, *être chassé par la neige.*
Jibakone, *pouvoir endurer la neige.*
8ake8akone, *être aisément incommodé par la neige.*
Nagatakone, *être accoutumé à la neige.*
Kinakone, *être arrêté par la neige.*
Ki8ack8eiakone, *éprouver des vertiges* } *par l'effet de la neige.*
Te8ik8eiakone, *avoir mal à la tête* } *par l'effet de la neige.*
Indanakone, *rester exposé à la neige.*
Etc., etc.

6o. Effet des vagues :—OK,O.

Mi8aok,o, *être chassé par les vagues.*
Jibaok,o, *pouvoir endurer le roulis.*
8ake8aok,o, *être sensible au roulis.*
Nagataok,o, *être accoutumé au roulis.*
Kindaok,o, *être englouti par les flots.*
Kinaok,o, *être arrêté par les vagues.*
8ebabok,o, *être poussé par les vagues.*
Tcatcangaok,o, *éprouver le tangage.*
Etc., etc.

7o. Effet de la boisson :—BI.

Ki8ack8ebi, *la tête tourner pour avoir trop bu, être ivre.*
8ingibi, *aimer à boire, être passionné pour la liqueur.*
8ake8ibi, *être facile à souler, s'enivrer avec peu de boisson.*
Jibibi, *n'être pas facile à souler, bien porter la boisson.*
Minobi, manjibi, *avoir bon vin, mauvais vin.*
Atebi, *être désenivré, avoir cuvé son vin.*
Mokobi, *pleurer dans la boisson, pleurer par l'effet de la boisson.*
Ka8ibi, *tomber d'ivresse, être abattu par la boisson.*
Etc., etc.

8o. Effet de la chaleur :—A8AS,O.

Aba8as,o, *commencer à sentir la chaleur, à se dégourdir.*
Jiba8as,o, *supporter longtemps la chaleur.*
8ake8a8as,o, *être sensible au chaud.*
Nagata8a8as,o, *être accoutumé à la chaleur.*
Kina8a8as,o, *être retenu, empêché par la chaleur.*
Te8ik8e8a8as,o, *avoir mal à la tête par l'effet de la chaleur.*
Mi8a8as,o, *être chassé par la chaleur.*
A8as,o, *se chauffer, se mettre devant le feu.*
Etc., etc.,

9o. Effet du feu : AKIS,O.

Mok8akis,o, *pousser des cris de douleur par l'effet du feu.*
Mici8akis,o, *être grillé par la flamme.*
Mi8akis,o, *être chassé par les flammes.*
Kinakis,o, *être retenu, empêché par les flammes.*
Sakis,o, *prendre feu, s'enflammer.*
Jibakis,o, *être difficile à brûler ; dur à cuire,*
Tcagakis,o, *être consumé.*
8isakakis,o, *souffrir d'une brûlure.*
Etc., etc.

10o. Effet de la fumée :—ABAS,O.

Mi8abas,o, *être chassé par la fumée.*
Jibabas,o, *pouvoir résister à la fumée.*
8ake8abas,o, *être facilement incommodé de la fumée.*
Nagatabas,o, *être accoutumé à la fumée.*
Kinabas, *être arrêté, empêché par la fumée.*

Kip8anamabas,o, *être étouffé par la fumée.*
Kakipi[illegible]8eiabas,o, *être aveuglé par la fumée.*
Ki8ack8eiabas,o, *être étourdi par l'effet de la fumée.*
Etc., etc.

11o. Effet du bruit, tapage, son de paroles:—TAM.

Mi8itam, *être chassé par le bruit.*
Ki8ack8etam, *être étourdi du tintamare.*
Te8ik8etam, *en avoir la migraine.*
Nagasitam, *être accoutumé au bruit.*
8ake8itam, *être sensible au bruit, craindre le bruit.*
Jibitam, *endurer facilement le bruit; être patient dans les injures.*
Ka8itam, *être abattu par le bruit.*
Kika8itam, *disputer, fatiguer les oreilles par ses reproches.*
Etc., etc.

12o. Effet du sommeil:—NG8AC,I.

Siming8ac,i, *être bourru, grogneur après avoir dormi.*
Ka8ing8ac,i, *tomber dans un profond sommeil.*
Jibing8ac,i, *résister au sommeil, pouvoir se tenir éveillé.*
8ake8ing8ac,i, *céder facilement au sommeil.*
Te8ik8eng8ac,i, *avoir mal de tête pour avoir trop dormi.*
Ki8ack8eng8ac,i, *être abasourdi par le besoin de sommeil.*
8inging8ac,i, *aimer à dormir, être dormeur.*
8aning8ac,i, *être somnambule, (oublier que l'on dort.)*
Pipaking8ac,i, *avoir un sommeil léger.*
Etc., etc.

13o. Effet de la misère, de la maladie, de la mort:—NE.

Tapine, *mourir là, périr de telle manière.*
Ka8ine, *tomber mort.*
Nickine, *être impatient dans la maladie.*
Pimine, *avoir une santé languissante, être attaqué d'une maladie de langueur.*
Kikine, *mourir avec.*
Mokone, *pleurer par la violence du mal.*
Jibine, *supporter courageusement les souffrances.*
Kakamine, *mourir d'une mort prématurée.*
Onzamine, *avoir trop de mal, souffrir trop.*
Etc., etc.

14o. Effet de l'odeur: NOs,O.

Mi8anos,o,* *être chassé par l'odeur.*
Jibanos,o, *pouvoir endurer les mauvaises odeurs.*
Te8ik8enos,o, *avoir mal de tête par l'effet de l'odeur.*
8ake8anos,o, *être facilement incommodé de l'odeur.*
Nagatanos,o, *être accoutumé à l'odeur.*
Ki8ack8enos,o, *avoir des étourdissements occasionnés par quelque odeur.*
Nisanos,o, *être tué par l'odeur, être asphyxié.*
Etc., etc.

ART. IV.—DES VERBES D'ATTITUDE.

Ces verbes sont de deux sortes, suivant que l'*attitude* provient de la conformation physique ou bien de la simple volonté de l'agent.

Quelques exemples vont faire comprendre ma pensée:

Manadjing8en,i, *se donner un vilain visage, faire la mine, la moue.*
Osiking8en,i, *se rider, se plisser le visage, se refrogner.*
Napatcing8en,i, } *grimacer, faire la grimace.*
Nisking8en,i, }
Nickatcing8en,i, *prendre un visage colère, affecter un air colère.*
Piming8en,i, *se mettre le visage de travers.*
Pimitonen,i *se mettre la bouche de travers.*
† { NAniskimama8en,i, *froncer les sourcils.*
{ PApota8ano8en,i, *se gonfler les joues.*
8agik8aia8en,i, *se courber le cou.*
Niskiki8anen,i, } *grimacer du nez.*
Niskidjanen,i, }

---

* Plusieurs de ces verbes à effet sont susceptibles de revêtir les formes verbales de l'actif, du passif, du réciproque, du réfléchi, etc. Ex:
Cikak o mi8anozonan animocan, *la bête puante avec son odeur chasse le chien.*
Jodas ȏ ki kikinen o patato8in, *Judas est mort avec son péché.*
8in, ningi ki8ack8ebanik, *c'est lui qui m'a enivré.*
Ka mina8atc ki8ack8ebanitikekon, *ne vous entr' enivrez pas de nouveau.*
Kiki8eiaba8azo-na?—Enh, nin ningi kiki8eiaba8ana, *est-il ondoyé?—Oui, c'est moi qui l'ai ondoyé.*

† Ce redoublement est dû à l'accident que j'ai appelé *Duplicatif;* voyez *Etud: Phil.* p. 153.

Kandik8en,i, *faire un signe de tête approbatif, affirmatif.*
8e8ebik8en,i, *nier, refuser par un signe de tête.*
Anipek8en,i, *pencher la tête sur le côté.*
Na8akik8en,i, *baisser la tête, tenir la tête baissée.*
Ajikitcik8en,i, *renverser sa tête, la pencher en arrière.*

Ces verbes sont formés de

Manadjing8e, *avoir une physionomie peu avenante.*
Osiking8e, *avoir des rides sur le visage.*
Napatcing8e, } *avoir une figure malfaite, bizarre, grimaçante.*
Nisking8e, }
Nickatcing8e, *avoir l'air faché, le visage en colère.*
Piming8e, *avoir le visage de travers, la figure torse.*
Pimiton, *avoir la bouche de travers, contournée.*
* {NAniskimama8e, *avoir les sourcils naturellement froncés.*
{PApota8ano8e, *avoir les joues gonflées, bouffies.*
8agik8aia8e, *avoir le cou courbé.*

Je crois devoir m'arrêter ici et ne pas pousser plus loin la liste de ces exemples. Il n'en fallait même pas tant pour faire saisir au lecteur la différence qui existe entre les verbes *d'attitude prise* et ceux *d'attitude naturelle.*

Ceux-ci servent encore à en former d'autres comme par exemple:

Manadjing8eta8, *fais-lui la moue.*
Napatcing8eta8, *fais-lui la grimace.*
Nickatcing8eta8, *fais-lui les gros yeux.*
Kandik8eta8, *réponds-lui affirmativement en inclinant la tête.*
8e8ebik8eta8, *réponds-lui négativement en branlant la tête.*
Na8akik8eta8, *salue-le d'une inclination de tête.*

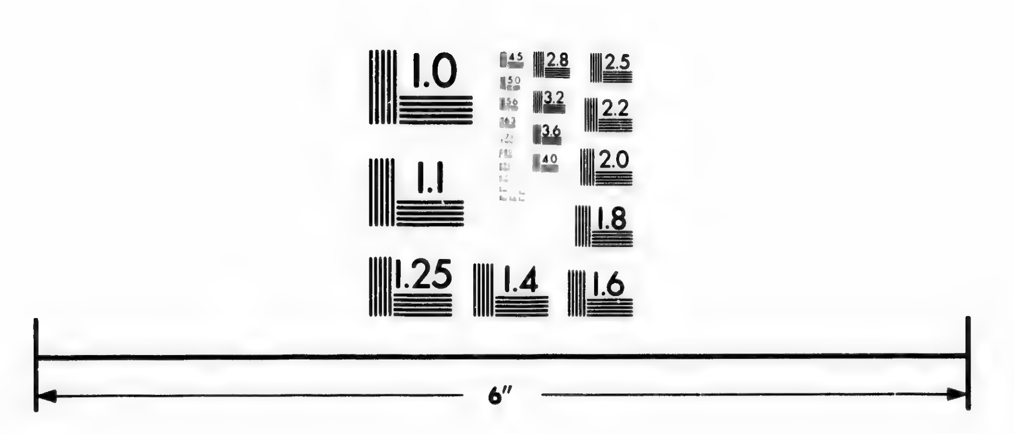
Je vais conclure ce chapitre en citant de nouveau le témoignage déjà invoqué† d'un illustre auteur: " Du seul " examen de ces langues, il résulte que des peuples, sur- " nommés par nous *sauvages,* étaient fort avancés dans cette " civilisation qui tient à la combinaison des idées."‡

Que M. Renan veuille bien me permettre de lui demander ce qu'il pense de ce passage, et si je ne suis pas en droit de le

* Ce redoublement est dû à l'accident que j'ai appelé *Duplicatif*; voyez *Etud. Phil.* p. 153.

† CHATEAUBRIAND, Voyage en Amérique.

‡ Voy. p. 10.


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

produire, comme s'accordant très-bien avec ma doctrine sur la linguistique américaine.

J'oserai bien demander encore à M. Renan, lui si passionné pour les écrivains d'Allemagne, ce qu'il aurait à dire si un Algonquin s'avisait d'appliquer à sa tribu cette exclamation du grand Goethe:

"Oh! qu'une nation est digne d'envie, qui par un seul "mot peut exprimer des nuances si délicates!"

O eine Nation ist zu beneiden, die so feine Schattirungen in einem Worte auszudrücken weiß! (Wilhelm Meister's Lehrjahre.)

## CHAPITRE XII.

### Mots formes par Onomatopee.

Il m'a toujours paru que la langue algonquine est très-riche en mots onomatopéiques. Entreprendre d'en faire le relevé, me conduirait trop loin. Je me bornerai ici à mettre en parallèle avec les racines quadrilitères et quinquilitères dont parle M. Renan, un certain nombre de mots iroquois qui ne peuvent manquer d'attirer son attention.

On connaît déjà les deux dont il a été fait mention à la page 88 des *Etudes Philologiques,* et dont il serait superflu de parler encore. Voici les autres qui, à part les deux premiers, sont tous des noms d'oiseaux :

Taraktarak, *grillon mâle,* vulgairement nommé *cricri.*

K8isk8is, (*au Sault:* k8esk8es,) *cochon,* (en alg.: *kokoc.*)

Ahahroron, *sorte de canard que les Algonquins appellent* ANHANH8E.*

K8enk8enha, litt. *le petit coin-coin.*

Tontonha, litt. *le petit ton-ton.*

K8itok8ito, *Pic du Canada;* on l'appelle communément *pique-bois.*

Raonraon, *oiseau-mouche.* C'est du bruit qu'il fait avec ses ailes que lui vient son nom de *raonraon.*

Sarasara,<br>
Tekanienk8irok8iro,<br>
Tsiketsike,<br>
Teriteri,<br>
Tarotaro,

} J'ignore le nom français de tous ces oiseaux, je sais seulement que leur nom iroquois est dû à leur cri.

Ta8ista8is, *allouette.* Les Alg. la nomment *adjidjicki8ens.*

Totstotstserineken, *rossignol,* en alg.: *kaskaskanidjisi.*

8iion8iion, *linotte.*

---

* De ce mot *anh-anh-8e = il dit anh ! anh !* les Canadiens ont fait: *cacaoui.* Mgr. Baraga le traduit en anglais par *pigeon-tail = queue de pigeon.* Voyez le mot *aa8e* dans son *Dictionary of the otcipwe language,* Cincinnati, Jos. A. Hemann, 1853.

A ces noms on pourrait en ajouter bien d'autres formés également par onomatopée, tels que :

Kokoha, *coucou,* (cuculus, κοκκυξ) alg. : KOKOKOO.

S8esis
Tsio8iia } *merles, oiseaux sifflants.*
Tsiihiie

K8akorien, *bois-pourri ;* en alg. : 8*aonesi.**

Les Algonquins appellent l'*étourneau :* TCATCAKANO et les Iroquois : AKOTSAKANENHA.

C'est pour avoir aperçu un rapport de similitude entre le cri du corbeau et celui de la grenouille que nous avons exprimé ces cris par des termes presque identiques : *croassement, coassement.* Les Sauvages paraissent avoir fait la même observation. En iroquois, *corbeau* se dit TSIOKA8E, et *grenouille* OTSK8ARE ; en algonquin, MAKAKI désigne la *grenouille* et KAKAKI le *corbeau.*

---

* Les Anglais du Canada appellent cet oiseau : *Whip-poor-will,* ayant cru reconnaître ces mots dans les trois ou quatre notes dont son chant se compose, tandis que les Canadiens, les Iroquois, les Algonquins l'ont nommé respectivement *bois-pourri* = *k8akorien* = 8*aonesi,* s'imaginant eux aussi, entendre ces diverses syllabes articulées par *le Caprimulgus vociferus,* comme l'appellent les Naturalistes. Quelques-uns ont pensé, mais à tort, qu'il ne différait nullement du *mangeur de maringouins,* le *K8entis* des Iroquois, le *Peck* des Algonquins. Celui-ci est désigné par les ornithologistes sous le nom de *Caprimulgus Virginianus.*

Voyez l'article CAPRIMULGIDŒ dans le *Dictionary of Natural History* by BAIRD.

Voyez aussi le *Dictionnaire des Sciences* de M. Bouillet, *art.* ENGOULEVENT.

## CHAPITRE XIII.

### Tour et Construction des Phrases.

En comparant les langues sémitiques aux langues aryennes, M. Renan fait avec raison la remarque suivante : "La cons-
" truction générale de la phrase offre un tel caractère de
" simplicité, surtout dans la narration, qu'on ne peut y com-
" parer que les naïfs récits d'un enfant. Au lieu de ces
" savants enroulements de phrase, *circuitus, comprehensio*,
" comme les appelle Cicéron, sous lesquels le grec et le latin
" assemblent avec tant d'art les membres divers d'une même
" pensée, les Sémites ne savent que faire succéder les pro-
" positions les unes aux autres en employant pour tout
" artifice la simple copule *et*, qui leur tient lieu de presque
" toutes les conjonctions."*

Je ne dirai pas que nos orateurs indiens peuvent aisément composer des périodes à la manière de Démosthène et de Cicéron; leur langue aurait, je l'avoue, quelque peine à s'adapter toujours à un moule si différent du leur. Mais je ne crainds pas d'avancer pourtant qu'elle est incomparablement plus flexible à cet égard que celle des Sémites. Que l'art oratoire, dans le sens classique, ait toujours été étranger aux Sémites, comme le veut M. Renan, à la bonne heure; mais dire qu'il en est de même pour nos nations américaines, ce serait montrer évidemment qu'on ne les connait point. A elles, en effet, ne s'applique nullement ce qui distingue les nations sémitiques. Leur grammaire est loin d'ignorer l'art de subordonner les uns aux autres les membres de la phrase. Leur style ne manque pas de perspective, et on peut y trouver même *ces saillies, ces reculs, ces demi-jours qui donnent aux langues aryennes comme une seconde puissance d'expression*." Bien différentes des langues sémitiques qui sont planes et sans inversion, et qui ne connaissent guère d'autre procédé que la juxta-position des idées, les idiomes

---

* Renan, Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, pp. 19, 20

d'Amérique se distinguent par leurs tours de phrases quelquefois assez compliqués; et l'on se tromperait très-fort si l'on s'imaginait que chez les Sauvages, "la période est toujours très-courte, et que la région du discours qu'ils embrassent à la fois ne dépasse pas une ou deux lignes."

Comme preuve de ce que j'avance, je vais soumettre ici à l'examen des philologues deux courts échantillons de littérature tant iroquoise qu'algonquine. Ces morceaux auront encore l'avantage de justifier aux yeux de tout le monde, ce qui a été dit au chapitre III, sur la richesse des langues américaines. Ils serviront également à faire connaître le génie de ces idiomes et le caractère particulier de leur syntaxe.

Parabole de l'enfant prodigue. (LUC. xv. 11—32.

| | |
|---|---|
| Saiatat ne ronk8e tekeni teho8iraientak8e tenitsinn. | Un homme, deux il avait enfants deux mâles. |
| Nene kenniraha 8aha8enhase ne roniha, 8ahenron: rakeni, askon onen tsinikon n'aka8enk tsini kaien ne kento. 8athaiake kati ne rokstenha nok 8ahaon ne roienha n'ahaiatentane. | Le plus petit dit à son père, il dit: mon père, donne-moi enfin ce qui est à moi de ce qu'il y a ici. En deux il partage donc, le vieillard et il donna à son fils afin qu'il ne réclame plus rien. |
| Iahte iaonnisehon saharoroke tsini hoien, nok 8ahahtenti, inon niiahare akoren tienakere, nok eh iahatiesatanion tsini ho8istaien, iahte konttokha 8akontek8isa. | Pas longtemps après, il ramassa ce qu'il a et partit, au loin il alla, des étrangers où ils habitent, et là il gaspilla ce qu'il a d'argent, des (femmes) sans esprit le consomment. |
| Ka8enniio 8ahak8entane ak8ekon, 8ahontonkariake n'ak8ah n'ehtienakere, nok 8ahotentane 8athatonnhakari. | Quand il eut mangé tout, on eut faim beaucoup là où ils habitent, et il devint indigent et souffrit d'une grande misère. |
| 8aresakha kati n'ahon8annhane; ronk8e rok8atsehne | Il alla donc chercher qu'on l'emploie; un homme était |

8ahonnhane, iahotenniete tsi thaon8entsiaientak8e, tasakosnieke ne k8isk8is ronask8akatek8e.

Raskaneksk8e ne arake ne iotik8ihon ne k8isk8is, nok iah onka te hon8a8isk8e.

8athaterientharen k a t i n'aonsahonikonrote, 8ahenron : oh! toni kentiohk8a ronnhatseraien rakeniha raononskon, tiotkon nennee ronahton, ok nii ken kiteron, katonkariaks on8e, skanoron akiheie.

Enskahtenti kati, enshiatisakha ne rakoniha, enkiron : rakeni, rinikonraksaton ne Ra8enniio, nok oni nise konnikonraksaton.

Iahte se8akerihonte n'aonsaskienhahake; nok arahonne ethonaskierase tsini sheierhase ne sannhatsera okon.

Iokontatie kati tontahahtenti, tontahoiatisakha ne roniha. Sekon inonha itres, 8ahotkatho ne roniha, nok 8ahotenre raonikonhrakon, iatharatate, iathoteratana, ok sire 8ahoniasa nok 8athonoronk8anionton.

Ethone tahenron ne roienha: rakeni, rinikonraksaton ne Ra8enniio, nok konnikonhraksaton oni nise, iahte se8akerihonte n'aonsaskienhahake.

riche, il le prit a son service, il l'envoya là où il avait terre, afin qu'il les garde les pourceaux, il avait beaucoup de ces animaux.

Il désirait qu'il mange de ce dont ils sont dégoûtés les pourceaux, mais personne ne lui en donnait.

Il s'occupe donc de relever son esprit, il dit : ah! quelle bande il a de mercenaires mon père dans sa maison, toujours eux ils sont rassasiés, et moi ici je suis, j'ai faim tout de bon, au point d'en mourir!

Je repartirai donc, j'irai retrouver (chercher) mon père, je dirai : mon père, j'ai fâché le Seigneur, et aussi toi, je t'ai fâché.

Je ne suis plus digne que tu m'aies pour enfant, mais au moins traite-moi comme tu traites tes serviteurs.

A l'instant donc il repartit, il alla retrouver son père. Encore un peu loin il est, son père le voit et a pitié de lui dans son cœur, il court vers lui, le joint, le prend par le cou et le baise à plusieurs reprises.

Alors le fils dit : mon père, j'ai fâché le Seigneur, et je t'ai fâché aussi toi, je ne suis plus digne que tu m'aies pour enfant.

Ok eken ne roniha 8asaka-8enhase ne raonnhatsera: oksa, 8ahenron, kase8aha n'ak8ah atiata8itseriio n'ahatiata8ite ne rienha, satsise8asnonsa8it 8ennisnonsa8itseranoron, tonsatsise8atha oni ne 8ahtak-8iios.

Se8esak oni ne ioresen teionnhonsk8aron kenniakaha, se8ario taete8atskaon ak8ah aete8atekhonni;

Aseken ne ken rienha ra-8enheionne nok shotonnheton, rotiatatonhonne nok shiiatatsenrionhatie. Ethone 8ahontasa8en n'ahontekhonni.

Ken kaien ne rako8anen ne roienha kahetake ieresk8e; tsatontaha8enontonhatie, toha sonsara8e tsi rotinonsote, 8ahatieren ok, iakoterennotatie, iakohonra8atonhatie oni.

Tahononke ne ron8annhas, nok 8ahori8anontonse ohniiotieren.

Tahorori kati, 8ahenron: hetsekenha sara8e, nok 8ahario hianiha ne kenniakaha teionnhonsk8aron, aseken skennen sahotkatho.

Tsiniiot ne tahonak8en ne rako8anen tsi 8ahotokense, nok iahte hatontatsk8e n'ahata8eiate ne kanonskon. Tahaiakenne kati ne roniha nok 8athorhotonnionse.

Au contraire, son père leur dit à ses serviteurs, vite, dit-il, apportez le plus bel habit qu'il s'en revête mon fils, remettez-lui à son doigt la bague de prix, remettez-lui aussi de beaux souliers.

Cherchez aussi le gras bœuf le plus petit, tuez-le, que nous mangions, tout-à-fait que nous fassions régal.

Parce que celui-ci mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et je le retrouve. Alors on commença à se régaler.

Quant à l'ainé son fils au champ il était allé; comme il s'en revient, presque au moment d'arriver à leur maison, il est surpris, on élève la chanson, on joue de la flûte aussi.

Il appella un serviteur, et lui demanda ce qui se fait.

Il lui répondit donc, il dit: ton frère cadet est revenu, et il a tué, ton père, le jeune bœuf, parce que comme il faut, il l'a revu.

Comme s'il est fâché l'ainé quand il sait, et il ne consentait pas à entrer (qu'il entre) dans la maison. Il sortit donc vers lui, son père, et tâcha de l'adoucir par de bonnes paroles.

Ok eken tahenron ne roienha : onen eso ioserake si konhiotense, iah oni non8enton te kon8ennontion, nok iah non8enton teskate8entetase skaiatat oni nonk8atsenen, ne taiak8atonte nonk8atenro naiak8aton8esen.

Au contraire il répondit son fils : voilà beaucoup d'années que je travaille pour toi, et jamais je ne t'ai désobéi, et jamais tu ne m'as donné un seul de nos animaux, pour manger avec mes amis, pour nous divertir.

Ken kati kaien hetsienha, ka8enniio rok8entaon ne rao8enk, iahte konttokha satehonatek8ison, sara8e ne kento, oksaok 8aseriio ne ioresen teionnhonsk8aron.

Quant à celui-ci ton fils, dès qu'il a mangé ce qu'il possède, des femmes perdues (elles n'ont pas d'esprit) ils l'ont mangé ensemble, il est revenu ici, aussitôt tu as tué le bœuf gras.

Nok tontahenron ne roniha : kien, tiotkon 8ahi tenik8ekon, ak8ekon sa8enk tsinikon naka8enk ;

Mais il répartit son père : mon fils, toujours, n'est-il pas vrai, nous sommes tous les deux ensemble, tout tu as ce que j'ai ;

Ioteri8isonhonne naionton8esen aiontekhonni oni, aseken ne ken hetsekenha ra8enheionne nok shotonnheton, raiatatonhonne nok sahokettote. (*Version iroquoise de M. Marcoux.*)

Il fallait qu'on se réjouisse, qu'on fasse régal aussi, parce que ce tien petit frère était mort et il est refait vivant, il était perdu et il a reparu.

*Iesos roterennaientakserison.*

*L'oraison dominicale.*

Tak8aienha ne karonhiake tesiteron, aiesasennaien, aiesa8enniiostake, aiesa8ennarak8ake non8entsiake tsiniiot ne karonhiake tiesa8ennarak8a.

Tu nous as pour enfants, au ciel tu es, qu'on mette ton nom, qu'on te fasse maître, qu'on observe ta parole sur la terre comme au ciel on observe ta parole.

Tak8anont ne ken8ente iakionnhekon niate 8enniserake ; sasanikonrhen nionk8a-

Donne-nous à manger maintenant qu'il fait clair, ce dont nous vivons tous les jours ;

ri8aneren, tsiniiot nii tsionk8anikonrhens othenon ionkinikonhraksaton nonk8e; tosa aionk8asenni ne kari8aneren, ak8ekon erensa8it niotaksense. Ethonaia8en.

que retombe de ton esprit ce en quoi nous avons manqué, comme nous, ça nous tombe de l'esprit quelque chose on nous a gâté l'esprit, les hommes; qu'il ne nous vainque pas le péché (la chose manquée), tout, de côté éloigne le mal. Qu'il arrive ainsi.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE. (LUC. xv. 11—32.)

Pejik anicinabe nijinigoban o k8isisà.

Egacinjinidjin ot igon: n'ose, mijicin inikik enenindag8ak kitci tibenindamân. Mi dac keget i nena8inama8âtc o k8isisà inikik ke tatibenindaminitc.

Kag8etc kin8enj apitc, o ki ma8andjiton egacinjitc minikik ka tibenindamonintc, mi gotc i madjâtc 8asa ij ijâtc; mi dac indaje i 8anadjit8atizotc kakina kekon tebenindamogobanen ki8anisi8ining ij inadjihitizotc.

Ka 8anadjitotc kakina, 8anina ki pakatenani8an endajiketc, mi dac i mâdji kotakitotc.

Ka madjâtc kitci nanda anokitagetc, pejik anicinaben endanakinigobanen ot anonigon, kijatakimiki8aming ot asigon kitci gana8enimâtc kokocà.

Un homme deux lui étaient ses fils.

Le plus petit, lui dit: mon père, donne-moi la quantité qu'il faut que je possède. Voilà donc effectivement qu'il leur partage à ses fils la quantité que chacun aura à posséder.

Pas bien longtemps alors, déjà il a ramassé le plus petit la quantité dont il a été fait maître; voilà aussitôt qu'il part loin en allant; ensuite là il se gaspille à lui-même tout ce qu'il possédait dans la débauche en se faisant vivre.

Quand il eut gaspillé tout, beaucoup on souffrit de la faim là où il demeure, voilà donc qu'il commence à être indigent.

Etant parti afin qu'il cherche à travailler pour autrui, un homme de ce pays là, il est employé par lui, dans une maison champêtre il est placé par lui afin qu'il garde les pourceaux.

Epitc 8i 8isinigobanen, o misa8enindama8a ejisininitc kokocà, kekona gaie nin ki ondji kicpoiânbân, inenindam; sakita8a dac eji midjinitc kokocà, ka8in a8ian o papamitagosin kitci ijisinipan.

Tant il avait besoin de manger, il le leur convoite ce qu'ils mangent les pourceaux, puissé-je moi aussi en être rassasié, il pense; mais on lui refuse comme trop précieux ce que mangent les pourceaux, de personne il ne reçoit permission pour qu'il puisse manger ainsi.

Keg apitc meka8ingin togoban, mi dac ij ikitotc: aninitok endatci8ag8en anotaganak n'osan endanitc, o manea8à pak8ejiganà, nin dac ondaje ni 8i nip i 8i 8isiniân.

A la fin comme quelqu'un qui reprend sa connaissance, il fut; voilà donc qu'il dit: combien sans doute sont-ils peut-être de serviteurs mon père là où il habite, ils les ont en abondance des pains, et moi ici je suis près de mourir par besoin de manger.

Ninga pasik8i, n'os endâtc ningat ija, ningat ina: n'ose, ningi pataindint, ningi nickiha Kije Manito, gaie kin, ki ki nickihin.

Je me lèverai, chez mon père j'irai, je lui dirai: mon père, j'ai péché, j'ai fâché le Grand Esprit, et toi, je t'ai fâché.

K8atisiân keiabatc ke ki oiosiminan, anotaganing gotc tota8icin.

Indigne que je suis encore que je t'aie pour père, en mercenaire traite-moi.

Mi dac keget i pasik8igobanen i nansika8âtc 'osan. Meg8atc 8asa i pi tâtc, mi i 8abamigotc 'osan; tec o kockona8ecka8an kije inini o k8isisan epitc gitimagenimâtc, mi gotc i mâdjipatotc ij a8i nansika8âtc, o k8ack8anota8an ij oiodjimâtc.

Ensuite effectivement il se leva en allant trouver son père. Pendant qu'au loin il vient être, voilà qu'il est vu de son père; aussitôt il tressaille à lui le vieillard, son fils tant il le considère en pitié, et il se met à courir en allant à sa rencontre, il saute sur lui en le baisant et rebaisant.

8in dac ockina8e ot inan

Mais lui le jeune homme

'osan: n'ose, ningi pataindint, ningi nickiha Kije Manito, gaie kin, ki ki nickihin; k8atisiân, mi 8an onom 'osan ket igoiân.

Taiag8atc kije inini o ganonà ot anotaganà, ot inà: kinipik, pita8ik o saseka8ag8inan, pitckonaiehik, minik titibinindjibizon, pitakisinehik gaie.

Pinik 8aninotc atikons, nisik, ki ga 8ikondinanan.

Mi 8aam ning8isis, nipoban, aiapitcipangin nind inenima; 8anicinoban, nongom dac mikagani8i. Mi dac keget i mâdji 8ikonge8atc.

Ka8in apisigoban sesikisitc 8ek8isisimintc, kitikaning inendigoban; apitc dac pa ki8etc, enda8âtc pa otitang, mi i nonda8âtc met8e nikamonidji gaie met8e-nimihitinidji.

O pipakiman anotaganan pejik, o kak8edjiman: anin enakamigak 8endji modjikakamikisieg?

Ot igon dac anotaganan: ki cimenj ki tagocin, k'os dac o ki nisan atikonsan 8aninonidjin, epitc modjikisitc ij otisigotc o k8isisan i mino pimatisinitc.

Ka kikenindang ij ondji

dit à son père: mon père, j'ai mal agi, j'ai fâché le Grand Esprit, et toi, je t'ai fâché, indigne que je suis, le voilà son père que je sois dit.

Au contraire le vieillard leur parla à ses serviteurs, il leur dit: dépêchez-vous, apportez-lui ses beaux habits, revêtez-l'en, donnez-lui l'anneau, mettez-lui sa chaussure aussi.

Amenez le gras veau, tuez-le, nous en ferons festin.

Le voici mon fils, il était mort, comme un ressuscité je l'estime, il était perdu et maintenant il est retrouvé. Ensuite en effet ils se mirent à faire festin.

Point n'était présent l'ainé le fils, dans le champ il était absent du logis; quand donc il revient, chez eux en arrivant, voilà qu'il les entend faisant du bruit les chanteurs et les danseurs.

Il l'appelle, un serviteur, il lui demande: comment est la terre pour que vous soyez en joie sur la terre?

Le serviteur lui dit: ton frère cadet est arrivé, et ton père a tué le veau gras, tant il est joyeux étant abordé par son fils en bonne santé.

Ayant su ce pourquoi on se

modjikisinani8aninik, nickatisi, ka8in 8i pindikesigoban. Mi dac i sakahaminitc 'osan, ot ani pagosenimigon ockina8e kitci pindiketc.

Ot inan dac 'osan : n'ose, caie aindaso pipon eko anokitonan, ka maci kanake pejik minago manadjenicenjic ki ki mijisi kitci 8ikomag8a nitcki8enhiak saiakihagik.

8in dac ki k8isis nongom 8etisik, kakina ka 8anadjitotc minikik ka tipanehatiban matci ik8e8a i ki papamenimâtc, atikons 8aninotc ki ki nisa 8in ondji.

Ot igon 'osan : ning8ise, kakik ki papagana8enindimin, kakina inikik tebenindamân, kin ki tibenindan.

Inenindag8at dac kitci 8ikongeng gaie kitci modjikising ki cimenj ondji ; nepongin inenindagosiban, nongom dac aiapitcipangin apitenindagosi ; 8anicinoban, nongom dac mekagani8ingin inenindagosi. (*Version algonquine de M. Mathevet.*)*

réjouit, il est fâché, il ne voulait pas entrer. Voilà donc qu'il sort son père, et il se met à prier le jeune homme d'entrer.

Mais il dit à son père : mon père, déjà plusieurs années que je travaille pour toi, pas encore pas même un chevreau tu ne m'as donné pour que je leur fasse une invitation à mes camarades que j'aime.

Et lui ton fils maintenant qui t'arrive, tout qui a gaspillé ce que tu lui avais mesuré, les mauvaises femmes en s'étant occupé d'elles, le veau qui est gras tu l'as tué pour lui.

Son père lui dit : mon fils, toujours nous nous gardons l'un l'autre, tout ce que je possède, toi, tu le possèdes.

Il faut donc que nous fassions festin et que nous nous réjouissions à cause de ton jeune frère ; comme quelqu'un qui est mort il était censé, et maintenant comme quelqu'un qui revient à la vie il est à être considéré ; il était perdu, et maintenant comme quelqu'un de retrouvé il doit être pensé.

---

* On trouvera presque à chaque verset de ce morceau des exemples de l'*obviatif*, dont il a été parlé dans les ETUD. PHIL. *passim*. Inconnu dans la plupart des autres langues, cet accident joue un rôle très important dans les langues algiques. Remarquez sa présence dès le premier verset de la parabole au troisième mot *nijinigoban* et au quatrième *ok8isisa*. Au nominatif simple, on dirait : "nijig8aban

*Tebeniminang o nabo8e8in.*

8enidjanisimiang, 8ak8ing epian, kekona kitcit8a8idjikatek kit ijinikazo8in, kekona pitcijamagak ki tibeninge8in, kekona iji papamitagon aking engi 8ak8ing.

Ni pak8ejiganiminan neningokijik eji manesiâng mijicinam nongom ongajigak. Gaie iji 8anisitama8icinam inikik neckiinang eji 8anisitama8angitc a8ia ka nickiiamindjin. Gaie ka8in pakitenimicikangen kekon 8a paci8inigoiangin; taiag8atc atcitc ininama8icinam maianatak. Kekona ki ingi.*

*L'oraison dominicale.*

Toi qui nous as pour enfants, au ciel qui es, qu'il soit dit saint ton nom, qu'il arrive ton règne, qu'ainsi tu sois obéi sur la terre comme c'est dans le ciel.

Notre pain chaque jour comme nous en avons besoin, donne-le nous aujourd'hui. Et ainsi oublie pour nous ce en quoi nous te fâchons comme nous oublions pour quelqu'un qui nous a fâchés. Et ne nous abandonne pas quelque chose qui va nous séduire; au contraire de côté écarte pour nous ce qui est mal. Qu'il en puisse être ainsi.

---

ning8isisak, ki k8isisak," *deux étaient mes fils, tes fils.* Le mot suivant est aussi à l'obviatif et le verbe qui lui correspond a dû être tourné en passif, le père du Prodigue étant encore dans ce verset, la personne dominante du discours, et en cette qualité, ne pouvant pas se mettre lui-même à l'obviatif. Ainsi au lieu qu'en français nous dirions: *le plus jeune lui dit* (*egacinjitc ot inan,*) on doit dire en algonquin: "egacinjinidjin ot igon," *il est dit par le plus jeune.* Mais dès que la séparation du père et du fils sera opérée, le Prodigue pourra alors sans obstacle, devenir la personne dominante, et laisser à d'autres, l'accident de l'obviatif.

* On me blâmera sans doute de n'avoir pas fait suivre le texte de notes explicatives; je craignais d'être trop long, et en conséquence, j'ai cru pouvoir me contenter de donner une traduction qui, je le dirai en passant, n'aurait guère pu être plus littérale sans devenir par trop barbare, et parfois peut-être, inintelligible.

## CHAPITRE XIV.

### Reponse a diverses questions.

Je m'exposerais à sortir de mon plan et je franchirais les bornes où je dois me circonscrire dans cet opuscule, si j'entreprenais de résoudre ici toutes les questions qui ont été adressées à l'auteur des *Etudes philologiques*. J'en choisirai seulement quelques-unes qui m'ont paru plus importantes et plus propres à intéresser les amis de la science.

1. *Particules verbales de la langue algonquine.*

La matière du chapitre X des *Etudes philologiques* a été fort goutée des connaisseurs, et on m'a demandé s'il existe dans la langue algonquine d'autres particules verbales, outre celles signalées déja dans le susdit chapitre.

Je réponds affirmativement, et voici ces nouvelles particules, du moins les principales :

1o. Mat8e.—Cette particule sert à exprimer qu'on entend se faire l'action du verbe, ou que l'on apprend l'événement énoncé par le verbe :

Mat8e piisan, *on entend pleuvoir.*
Mat8e kikandi8ak, *on les entend se disputer.*
Mat8e nikamo, ma8i, papi, *on l'entend chanter, pleurer, rire.*
Mat8e akosi, nipo, *on entend dire qu'il est malade, qu'il est mort.*

2o. Pitci.—On emploie cette particule pour marquer que c'est par méprise que se fait l'action du verbe :

Pitci pindike, *il entre où il ne voulait pas entrer, il se trompe de porte.*
Pitci ikito, *il commet un* lapsus linguœ.
Pitci posi, *il s'embarque sans y faire attention dans le canot d'un autre.*

3o. Pata.—Placé devant un verbe, ce mot exprime qu'on a tort de faire l'action du verbe :

Ki pata iji8ebis, *tu as tort d'agir de la sorte.*
Ki pata ikit, *tu fais mal de parler ainsi.*
Ki pata pindike, *tu entres mal à propos.*

4o. MANADJ.—Cette particule sert à exprimer qu'on prend garde, qu'on se garde de faire l'action du verbe.

Manadj pangicinin, *prends garde de tomber.*
Manadj pikositon, *prends garde de le casser.*
Manadj minik8en, 8aniken, *donne-toi garde de boire, d'oublier.*
Manadj amadjim, *aie soin de ne pas l'éveiller en parlant.*

5o. P8ATA8I.—Il marque qu'on tarde à faire l'action du verbe:

P8ata8i tagocin, *il tarde bien à arriver,* (par terre.)
P8ata8i mijake, *il tarde bien à arriver,* (par eau.)

6o. 8ANI.—On s'en sert pour exprimer qu'on se trompe en faisant l'action du verbe:

8ani tipaige, *il se trompe en mesurant.*
8ani tipapadjige, *il se trompe en pesant.*.

7o. NANDA.—On l'emploie pour exprimer qu'on cherche à faire l'action du verbe:

Nanda 8abam, *cherche à le voir.*
Nanda kikenim, *cherche à le connaître.*

8o. MAMANDA.—Ce mot indique qu'on excelle à faire l'action exprimée par le verbe:

Mamanda kakik8e, ojipiike, *il excelle à prêcher, à écrire.*
Mamanda ikito, *il parle admirablement, il dit des choses merveilleuses.*
Mamanda gackito, *il a une puissance, une capacité merveilleuse, il fait des prodiges.*

## II.—*Etymologie des mots* CANADA, IROQUOIS, ALGONQUIN.

1o. D'où vient ce mot: *Canada?** L'étymologie la plus probable est celle qu'a donné l'auteur de l'*Histoire de la Colonie française en Canada*, voyez tome 1er de cet ouvrage, p. 14. Cette opinion se trouve encore confirmée par le nom de *Canadaquois* que se donnaient à eux-mêmes, d'après cet écrivain, les Sauvages de Gaspé et de la Baie des Chaleurs, non moins que ceux des deux rives du fleuve Saint Laurent. Il ne faut voir en effet dans le mot *Canadaquois* qu'une simple altération du locatif iroquois KANATAKON, *au village, dans le village*, beaucoup plus fréquemment employé que son primitif KANATA, *village*. Ma pensée est donc que Canada vient de KANATA.†

2o. *Iroquois?* Ce n'est qu'en hésitant que je me hasarde à donner ici une explication de ce mot, lequel, non plus que le suivant, n'a point été encore expliqué, au moins à ma connaissance. Admettra-t-on l'étymologie que je vais proposer? Je l'ignore; dans tous les cas, la voici:

Je décompose le mot en question et j'y trouve deux parties: IRO et K8E. Ces deux mots fréquemment entendus par les premiers colons français, furent remarqués sans doute de ceux-ci, et puis réunis par eux en un seul mot, *iroquois*, pour désigner celle des nations sauvages qui avait coutume de dire souvent: IRO, et K8E.

Tâchons maintenant d'expliquer ces deux termes, je commence par K8E. C'est un des plus usuels de la langue iroquoise; et même de cette langue il a passé à la langue des

---

* Il s'est rencontré, de nos jours, un philologue d'un nouveau genre, un ethnographe *sui generis*, qui a pu, le croirait-on? s'imaginer que Jacques Cartier n'a pas le moins du monde découvert le CANADA, et que ce pays n'est autre que l'antique terre de CANAAN. Voici ses propres paroles: "CANAAN, now altered, since its pretended discovery by Jacques Cartier, into the appellation of CANADA." Vraiment, c'est bien le cas de dire avec Horace:

"Spectatum admissi risum teneatis, amici!!!"

Le Daily Witness a produit en lumière le morceau tout entier dans son No. du 22 février 1870.

† Voyez l'article de linguistique et d'ethnographie inséré dans les ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, No. 117, Septembre 1869.

Algonquins lesquels s'en servent tous les jours aussi bien que les Iroquois pour se saluer quand ils se rencontrent. Il équivaut au *hail* des Anglais, à l'*ave* et au *salve* des Latins.

IRO peut s'expliquer de deux manières : 1o. on peut y voir une corruption de ERO, espèce de terme sacramentel employé dans les harangues, à la fin des principales périodes, comme pour demander l'approbation des auditeurs. Sa signification se rapproche beaucoup du mot ETHO, avec lequel il a du reste une grande ressemblance. 2o. Sans qu'il soit besoin de recourir à aucune altération, IRO est un mot parfaitement iroquois et qui se dit tous les jours ; il signifie : *il est venu, il il est arrivé.* Les premiers colons ont dû entendre souvent les capitaines iroquois faire l'appel de leurs guerriers en cette forme : *iro-ken Atiron?* est-il arrivé le Chat sauvage? *iro-ken Ratakhes?* = est-il arrivé le Coureur?* Egalement ils ont entendu la réponse : IRO = *il est arrivé,* c'est-à-dire dans le génie de notre langue : *présent.* Cette dernière interprétation me parait préférable; elle a, entr'autres avantages, celui de me faciliter l'intelligence du mot suivant.

3o. *Algonquin?* Il me semble qu'il y a ici du Huron, et qu'il faut lire : IAKO-KEN? *est-on arrivé?* Les Algonquins s'étaient alliés aux Hurons afin de résister aux Iroquois, leurs ennemis communs. C'est l'illustre Champlain qui ménagea cette alliance que fortifièrent ensuite de Montmagny et surtout le fondateur de Montréal, l'héroïque Chomedey de Maisonneuve. La langue huronne n'est qu'un simple dialecte de l'iroquois, et il se trouvait dans l'un et l'autre idiome des mots parfaitement identiques, par exemple, les mots cités *iako-ken?* C'est encore ici une sorte d'appel militaire : *nos alliés, les Algonquins sont-ils arrivés?* IAKO-KEN? Qu'on remarque encore une particularité importante, c'est le nom donné aux Hurons par les Algonquins : NIINA NATO8EK = *les Iroquois nôtres, qui sont des nôtres, qui font cause commune avec nous, qui font comme corps de nation avec nous,* en latin : *nostrates Iroquœi*

---

* Atiron est le *raccoon* des traiteurs anglais, le *Procyon lotor* des Naturalistes, c'est non moins que *Ratakhes,* un nom impérissable chez les tribus iroquoises. Ne rappelleraient-ils pas l'un et l'autre les noms d'ATTILA et de RADAGAISE? Pour *Atiron* on dit *Atila* dans le dialecte onenhiot.

III.—*Que penser de certaines traductions des Stes. Ecritures?*

Ceux qui ont tant soit peu étudié les différentes portions de la Bible traduites dans les langues indiennes de l'Amérique par les soins de certaines *Sociétés Bibliques*, en trouvent la traduction—il m'est pénible de le dire—vraiment pitoyable. Ce n'est rien moins qu'une profanation de la parole de Dieu; et je suis assuré pour ma part que les membres eux-mêmes de ces sociétés seraient les premiers à répudier leurs pauvres publications et à les condamner aux flammes, s'ils connaissaient les incorrections, les inexactitudes, les solécismes, les barbarismes, et les contre-sens dont elles fourmillent.

Je ne citerai qu'un seul exemple, mais qui suffira pour faire juger du reste. Je choisirai cet exemple ineffable dans le Nouveau Testament iroquois, traduction revue pourtant et corrigée par divers *Révérends*. Ouvrez l'Evangile de St. Mathieu, et vous verrez dès le premier chapitre, aux versets 3 et 5, que Thamar, Rahab et Ruth sont tout autant de noms géographiques. Voici le texte que je transcris scrupuleusement:

V. 3. Neoni Judas yeshoien-ah Phares oni Zara ne Thamar-haga.

V. 5. Neoni Salmon yeshoien-ah Booz ne Rachab-haga; oni Booz yeshoien-ah Obed ne Ruth-haga.

Ainsi Pharès et Zara sont *natifs de Thamar*, *Thamaréens* = *Thamar-haga*; Booz est *natif de Rahab*, *Rahabéen* = *Rachab-haga*; Obed est *natif de Ruth*, *Ruthéen* = *Ruth-haga*, absolument comme au v. 23 du ch. ii. de ce même Evangile, Notre Seigneur est appelé *Nazaréen* = *Nazarene-haga;* comme au v. 4 du ch. x., l'apôtre Saint Simon est dit *Cananéen* = *Canaan-haga*, comme aux v. 32 et 57 du ch. xxvii, on trouve Simon le *Cyrénéen* = Cyrene-haga, et Joseph *d'Arimathie* = Arimathea-haga.*

---

* Mon silence sur les deux *neoni*, sur les deux *oni*, et sur les trois *yeshoien-ah*, notamment sur le premier, ne doit pas être pris pour un signe d'approbation.

Pour vérifier mes citations, on n'a qu'à consulter:

THE GOSPEL
OF OUR
LORD AND SAVIOUR JESUS CHRIST
ACCORDING to
ST. MATTHEW,
TRANSLATED INTO THE MOHAWK LANGUAGE
BY A. HILL,
AND CORRECTED BY
J. A. WILKES, JR., GRAND RIVER, U. C.
NEW-YORK:
PUBLISHED BY THE YOUNG MEN'S BIBLE
SOCIETY OF NEW-YORK,
AUXILIARY TO THE BIBLE SOCIETY OF THE
METHODIST EPISCOPAL CHURCH.
1836.

---

IV.—*Le* TOTEM *est-il exclusivement propre à certaines nations d'Amérique?*

Avant de répondre à cette question, je dois faire observer que *totem* est pour la langue algonquine ce que seraient pour le français, des mots du genre de ceux-ci: *thomme, toiseau;* c'est-à-dire que trompé par la liaison du mot précédent, on a cru qu'il fallait écrire *ni totem, ki totem,* absolument comme quelqu'un qui se guidant uniquement d'après la prononciation, écrirait: *gran thomme, charman toiseau.* Il est à regretter que plusieurs écrivains de mérite aient pu commettre une pareille méprise.* Ce n'est ni *totem* ni *dodem,* mais bien OTEM.

---

* Je fais ici surtout allusion à l'auteur du *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde.* Mais ce n'est pas là malheureusement, son unique erreur en fait de linguistique américaine; il en commet bien d'autres et de plus grossières—par exemple, quand il attribue à l'onomatopée le mot sauteux *pepejikokanji,* (c'est ainsi qu'il faut lire) mot parfaitement semblable à *pepejikokack8e* dont on a vu ci-dessus l'explication (voy. p. 46); par exemple encore, quand il traduit par *père des eaux* le mot *Mississipi.* Qu'il sache donc que

**Otem** est le possessif de **ote** et ne s'emploie jamais qu'avec les personnels: *nind otem, kit otem, ot oteman.* Ex: A8enen kit otem? *quelle est ta marque de famille?*—Mak8a nind otem, *c'est l'Ours qui est ma marque, je suis de la bande de l'Ours, je porte un ours sur mes armes;* A8enen kit otemi8a kina8a? *De quelle bande êtes-vous, vous autres?*—Amik nind oteminan, nina8int i nijiâng; 8in dac, Mikinak ot oteman, *nous sommes de la bande du Castor, nous deux*; *et lui, la Tortue est sa bande*; Ondas, kit igom, kina8a, Mikisi, Pimisi, 8ik8as 8eiotemieg, *on vous appelle, vous tous qui êtes de la bande de l'Aigle, de l'Anguille, du Bouleau.*

Ce terme de blason se prend aussi quelquefois dans le sens d'*individu de la même tribu* ou *bande:* tcinago ningi otisik pejik nind otem, *hier je reçus la visite de quelqu'un de ma tribu;* pindiken, nind oteminan, *entre, toi qui es de notre tribu.**

Ainsi parlent les Algonquins et les peuples qui leur sont congénères. Les autres nations indiennes de l'Amérique se servent d'autres termes pour exprimer les mêmes idées. Toutes sont divisées en diverses tribus qui se distinguent entr'elles par un blason particulier. Les Iroquois du Sault St. Louis, principal village de cette nation, se partagent en six bandes commandées chacune, par un Grand-Chef; ce sont les bandes de la Tortue, du Loup, de l'Ours, de l'Allouette, du Calumet, du Rocher.

En iroquois, le mot qui correspond à l'*otem* des Algonquins, est **ohtara**. Ohni sahtaroten? *De quelle bande es-tu?*—Keniahten, akk8aho, akskere8ake, akenesiio, aksennakehte, akenenhiotronon, *je suis de la bande de la Tortue, du Loup, de l'Ours, de l'Allouette, du Calumet, du Rocher.*

V.—*Si les langues d'Amérique sont toutes aussi compliquées que paraissent l'être l'iroquois et l'algonquin, comment expliquez-*

cette expression poétique *père des eaux* qu'il prétend être la traduction littérale du mot indien, n'est nullement dans le génie des Sauvages et qu'elle serait même intraduisible dans n'importe quelle langue de l'Amérique du Nord. Le mot en question ne renferme aucun mystère et s'explique aisément: **misi**, grand, **sipi**, rivière.

* En latin, **tribulis**; en grec, φυλετης; en français, *un pays* pour *un homme du même pays.*

*vous le fait de ces missionnaires qui, avec des talents quelquefois assez médiocres, réussissent pourtant à entendre et à parler jusqu'à douze, quinze, et même vingt langues sauvages?*

Je nie tout simplement ce prétendu fait, à moins—ce qui serait un véritable abus du langage—que l'on ne voulût soutenir que c'est savoir une langue que d'en connaître quelques mots et de pouvoir baragouiner un instant sur des choses qui se disent tous les jours. De plus, j'affirme, 1o qu'il aurait fallu bien des années à un Mezzofanti lui-même pour acquérir une connaissance satisfaisante—je ne dirai pas de vingt, ni même de dix--mais seulement de six ou sept langues, telles, par exemple, que le micmac, l'esquimau, le cheyenne, le calispel, le sioux, l'algonquin et l'iroquois; 2o. qu'un missionnaire qui n'a—tant s'en faut—ni le loisir ni le talent de cet illustre Cardinal, bien loin de pouvoir dépasser ce chiffre ne saurait l'atteindre, à moins d'avoir reçu de Dieu le don des langues, comme autrefois les Apôtres, et depuis, le grand St. François-Xavier.

Pour preuve, voici le témoignage irrécusable d'un très-digne missionnaire, le P. Mengarini, jésuite. Auteur d'une petite grammaire de la langue des Têtes-Plates, il fait observer dans la préface de son livre, qu'il est le résultat d'environ huit années d'un travail opiniâtre; et il regrette de n'avoir, nonobstant tous ses soins et toute son application, à offrir à ses confrères et à ses successeurs dans l'apostolat, qu'un ouvrage très-incomplet et très-imparfait, auquel ils devront faire dans la suite de nombreuses additions et corrections. “Huit ans, ajoute-t-il, ne sauraient suffire à un Européen, ni même dix-huit, pour parvenir à connaître tout le mécanisme d'une seule langue indienne.”*

---

* Voici les propres termes dont se sert le P. Mengarini, et qui dénotent en lui un latiniste habile non moins qu'un zélé missionnaire: “Licet pro viribus, octo circiter annis, huic labori operam naverim, atque ex iis quæ mihi necessaria visa sunt, nihil admodum prœtermiserim, plurima tamen certissime desunt, (neque enim octo neque octodecim sufficient anni ut linguam indicam vel unam, Europœus intime noverit) multa etiam lapsu temporis mendosa procul dubio deprehendentur. Verum vel quibus jam datum est, vel si aliis multis, quod in votis est, datum fuerit audire: ITE ET VOS, IN VINEAM MEAM, eorum erit

Ces dernières paroles renferment l'exacte vérité; ailleurs se trouve l'exagération, mêlée parfois, c'est le moins qu'on puisse dire, d'un léger semblant de fanfaronnade. Cette observation regarde, sauf peut-être quelques rares exceptions, les missionnaires des trois derniers siècles aussi bien que ceux de nos jours.*

Le même Père fait encore une remarque qui ne s'applique pas seulement à l'iroquois et à l'algonquin, mais aussi aux autres langues d'Amérique; c'est que "les accidents des verbes sont nombreux et jouent dans le discours un si grand rôle, que sans leur connaissance, on ne saurait ni parler comme il convient, ni saisir ce que veulent dire les Indiens, quand ils parlent."†

Et après cela, l'on s'imaginerait qu'il s'est rencontré dans notre Amérique du Nord, des hommes—marchands, missionnaires ou autres—possédant jusqu'à vingt langues sauvages !

Même en l'entendant de simples dialectes, il serait difficile de supposer un Blanc venu parmi les Peaux-Rouges à l'âge de plus de vingt ans, et pouvant à quarante, ou même à cinquante, parler aisément et correctement vingt dialectes, encore qu'ils n'appartiendraient tous qu'à une seule langue. Mais, je le demande, où trouverait-on hors de France, et

---

tum quæ desiderantur, addere, tum quæ mendosa sunt corrigere; mihi enim impræsentiarum satis est, si labor hic qualiscumque et ad gloriam Dei propagandam cedat atque animarum profectui aliquo modo benevertat."

* Pendant que ces pages achevaient de s'imprimer, je recevais un travail tout récent d'un éminent linguiste des Etats-Unis, sur une des langues de la Floride, M. le Docteur Brinton de Philadelphie. Sur ce passage d'une lettre en date du 9 décembre 1570: " En six mois, je fus en état de converser et de prêcher en maskoki," l'auteur observe très-judicieusement que, si l'on prend ces paroles au pied de la lettre, il faut en conclure qu'on avait autrefois plus de talent pour les langues qu'on en a aujourd'hui. " These early students, to take them at their word, must have had more linguistic talent than our generation is favored with."

† "Verborum derivationes et accidentia sunt multa et tanti momenti, ut qui ea ignoraverit, nunquam ad bene loquendum erit idoneus, nec intelliget quid sibi velint Indi cum loquuntur. Hujusmodi sunt : *reduplicatio, iteratio, frequentatio, diminutio, reflexio, copulatio, reciprocatio, relatio, simulatio, causatio, localitas, volitio, inchoatio, compositio,* etc., unde oriuntur verba reduplicativa, iterativa, etc......"

même en France, voire même dans les départements du centre et du midi, un homme—je ne dis pas, qui comprendrait, ceci n'est pas précisément, rare—mais qui s'exprimerait exactement et avec facilité dans vingt patois, pris par exemple dans la Provence, le Quercy, l'Agénais, le Limousin, l'Auvergne, le Vélay, le Vivarais, le Rouergue et le Gévaudan ? Et pourtant il est incontestable qu'il y a ordinairement plus de différence entre les dialectes américains qu'entre les dialectes grecs et même qu'entre les divers patois de France. Pour s'en convaincre, on n'aurait qu'à confronter l'outaouais avec l'algonquin pur, et le tsonnontouan avec l'iroquois du Bas-Canada.

VI.—*La langue algonquine manquant de la distinction des genres, et partant, n'ayant point de terminaison féminine, comme en français :* chat, chatte ; chien, chienne, *quel moyen a-t-elle de suppléer à ce défaut ?*

Les sexes se distinguent en algonquin :—

1o. Par des termes différents : ININI,* *vir ;* IK8E, *mulier.*
INININS, *homuncio, homunculus ;* IK8ENS, *muliercula, femella.*
OCKINA8E, *juvenis, juvenculus ;* KIKANG, *juvencula, virgo.*
K8I8ISENS, *puer, puellus ;* IK8ESENS, *puella, puellula.*
IKI8ENZI, *senex ;* MINDIMOÑIEÑ, *anus.* (Sur ces *n con tilde* revoir ETUD. PHIL. p. 9.)

2o. Par les terminaisons *k8e, k8ens* tirées des noms ci-dessus *ik8e, ik8ens,* ex :

* N'était l'attente où je suis de voir expliquer ce mot dans le Dictionnaire que M. Belcourt va faire imprimer à Paris dans le cours de l'été prochain, (1870) j'en donnerais ici l'explication, quelque longue qu'elle puisse être. Mais je dois me contenter pour le moment de satisfaire à une question qui m'a été faite au sujet du mot ILLINOIS. Ce mot ne signifie pas, comme on a pu se l'imaginer : *Here are men ;* mais il est tout simplement le pluriel de ININI, *inini8ak,* ou comme quelques tribus prononcent, *ilini8ak,* et à l'obviatif : *ilini8a ;* et je soupçonne très-fort que c'est ce même mot qui a servi de thème aux noms si célèbres des *Alains* et des *Hérules.* Les langues de ces peuples barbares, si elles fussent parvenues jusqu'à nous, auraient vraisemblablement jeté du jour sur l'origine des nations algiques, tandis que d'un autre côté, celles des Huns et des Avares nous auraient peut-être fait voir dans ces derniers les ancêtres de nos Hurons et de nos Iroquois.

Okima, *roi ;* okimak8e, *reine ;* okimak8ens, *princesse, fille du* Roi.

Aganeca, *anglais ;* aganecak8e, *anglaise ;* aganecak8ens, *petite fille anglaise.*

Papikodjac, Papikodjacik8e, *la femme de Papikodjac ;* Papikodjacik8ens, *la fille de Papikodjac.*

*Misaki*ban, feu *Misaki ;* Misakibanik8e, *la femme de feu Misaki* ; Misakibanik8ens, *la fille de feu Misaki.*

Menjaki, Menjakins, *le fils de Menjaki ;* Menjakinsik8e, *la femme du jeune Menjaki, la bru de Menjaki.**

3o. Par les différents noms de parenté et d'affinité dont quelques-uns, comme *kanis, saiens, cinis,* sont propres au sexe masculin ; d'autres, comme *tikik, misens, sikosis,* sont propres au sexe féminin ; d'autres, comme *cimenj, ocis, inda8a,* s'appliquent indifféremment aux deux sexes ; et enfin, les autres, comme *a8ema, nim, nimocenj* s'appliquent à l'un ou à l'autre sexe, suivant les circonstances.†

4. Quant aux animaux, on en marque le sexe au moyen des mots *nabe* ou *aiabe,* mâle, *nonje* ou *onidjani,* femelle, ex : nabe kajakens, *chat,* nonje kajakens, *chatte ;* aiabe 8a8ackeci, *chevreuil mâle,* (broquart,) onidjani 8a8ackeci, *chevreuil femelle* (chevrette).

5o. Souvent *nabe* et *nonje* se combinent avec le nom de l'animal, de manière à ne former qu'un seul mot : nabemik,

---

* Les noms propres de femmes portent presque toujours avec eux la terminaison *k8e,* exemples :

Cipatikok8e, *la femme au chenal.*
Nipaamok8e, *la femme au chant nocturne.*
Mekatemikok8e, *la femme au castor noir.*
8a8asamok8e, *la femme aux éclairs.*
Pitabanok8e, *la femme du point du jour.*
A8asikijikok8e, *la femme d'au-delà du jour.*
Kiji8edji8anok8e, *la femme à l'eau courante et bruyante.*
Maia8adji8anok8e, *la femme du milieu du courant.*
Kijidji8anok8e, *la femme au courant rapide,* etc.

† Voy. *Etud. Phil.*, p. 138 et suivantes.

nonjemik (amik, *castor*); nabetik, *bœuf*, nonjetik, *vache* (atik, *espèce bovine*;) nabeK, *ours*, nonjeK, *ourse*, (maK8a, *ours en général.*)*

6o. Pour les oiseaux, on dit : nabese, *volatile mâle*, nonjese, *volatile femelle*, ex : nabese pakaak8an, *coq ;* nonjese pakaak8an, *poule ;* et pour les poissons, on se sert de " nabemek, nonjemek" (AMEK en composition signifie poisson), ex : nabemek name, *éturgeon mâle*, nonjemek kinonje, *brochet femelle.*

---

* En Othomi, quand il s'agit des animaux, on emploie pour indiquer leur sexe, TA et NSU : ta-yo, *chien*, nsu-yo, *chienne.* De même en chinois, on fait usage des mots FOU = père, NIU = femme. Quelque chose de semblable a lieu dans les langues du Chili, comme il parait par ce passage du P. Febres : "Aunque los adjetivos de la lengua chilena sean de diversas terminaciones, con todo no son susceptibles ni de numeros, ni de jeneros, al modo de los adjetivos ingleses. Un tal defecto aparente o sea real es recompensado por la seguridad que se tiene en el hablar y en el escribir sin incurrir en gramaticales discordancias. Pero cuando es necesario distinguir los sexos, se toma para denotar el masculino, la voz ALCA, y para el femenino, la voz DOMO." (*Gramatica chilena*, Santiago, 1846.)

FINIS.

# TABLE



De l'Imprimerie de JOHN LOVELL, rue St. Nicolas, à Montréal.